This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

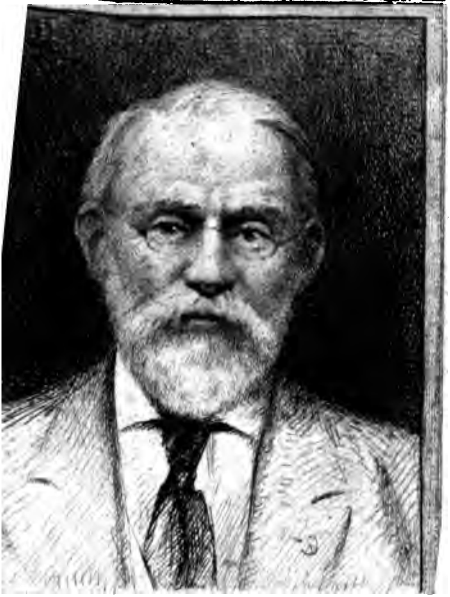
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



-AS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
ERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

SEPTEMBRE, 1759.

AVIS.

Les seize Volumes de ces Mémoires pour l'année 1759, rendus chez les Abonnés le premier de chaque mois, & le 15. des mois de Janvier, Avril, Juillet & Octobre, 12 liv. 16 s. Par la Poste port-franc 17 liv. 12 s.

Les 15 Cahiers de *la Religion vengée*, année 1759, rendus de même à Paris, 9 liv. Par la Poste port-franc, 12 liv.

La Spiritualité & l'Immortalité de l'Ame &c. in-12. trois Volumes, Ouvrage analogue à la *Religion vengée*, & qui doit lui servir de supplément, relié en veau, 7 liv. 10 s. broché. Par la Poste port-franc, 9 liv.

Lettres Critiques, ou Analyse & Réfutation de divers Ecrits modernes contre la Religion, *in*-12. Par M. l'Abbé Gauchat, Docteur en Théologie, Prieur de S. André, Abbé Commendataire de S. Jean de Falaise & de l'Académie de Villefranche. On reçoit en s'abonnan[t] les douze premiers Volumes, reliés e[n] veau, 30 liv.

On publiera dans les mois de Mai Septembre 1759, les XIII. & XI Vol. reliés en veau, 5 liv.

Les suivants, dont on donnera Volumes par année jusqu'à la fi l'Ouvrage, seront de même prix. qui ne se seront point abonnés, pay tout l'Ouvrage 3 liv. le Volume.

MÉMOIRES POUR L'HISTOIRE DES SCIENCES ET BEAUX-ARTS,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur LE PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

SEPTEMBRE, 1759.

A PARIS,

Chez { CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.
HERISSANT Imprimeur, rue Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES COMMENCÉS en Janvier 1701, forment (compris celui-ci) 752 volumes Sçavoir,

ANNÉES.	VOL.	ANNÉES.	VOL.
1701.	9.	1731.	12.
1702.	12.	1732.	12.
1703.	12.	1733.	12.
1704.	13.	1734.	12.
1705.	12.	1735.	14.
1706.	12.	1736.	15.
1707.	12.	1737.	13.
1708.	12.	1738.	13.
1709.	12.	1739.	14.
1710.	12.	1740.	13.
1711	12.	1741	12.
1712.	12.	1742.	12.
1713.	12.	1743.	12.
1714.	12	1744.	12.
1715.	12.	1745.	12.
1716.	12.	1746.	15.
1717.	12.	1747.	14.
1718.	12.	1748.	15.
1719.	12.	1749.	14.
1720.	5.	1750.	15.
1721.	12.	1751.	14.
1722.	12.	1752.	15.
1723.	12.	1753.	16.
1724.	12.	1754.	16.
1725.	12.	1755.	16.
1726.	13.	1756.	16.
1727.	12.	1757.	16.
1728.	12.	1758.	16.
1729.	12.	1759.	12.
1730.	12.		

Chacun de ces volumes se vend 15 sols en feuilles, & 16 sols broché.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
;IENCES ET BEAUX-ARTS.

Septembre, 1759.

ARTICLE XCVI.

ICIA DE LA CALIFOR.
A, y de ſu conquiſta tem-
al y eſpiritual haſta el tiem-
preſente, dedicada al Rey

nueſtro Señor por la Provincia de nueva Eſpaña de la Compañia de Jesus. *Notice de la Californie, & de ſa conquête temporelle & ſpirituelle juſqu'au temps préſent, dédiée au Roi, &c.* A Madrid, chez la Veuve de Manuel Fernandez. (Trois Volumes *in*-4°. 1757.) *Suite de l'Article LXXXIV. au II. Volume de Juillet.*

IL eſt difficile de dire en quoi conſiſte la Religion des Californiens. Ces Peuples n'ont ni Temples, ni Oratoires, ni Autels. Tous les Mémoires, d'après leſquels j'ai compoſé cette Hiſtoire dit le P. Burriel, atteſtent unanimement que juſqu'ici on n'a poi[illegible] trouvé de trace d'idolatrie ch[illegible] les Californiens. *Todas las rel[illegible] ciones convienen que entre [illegible] Californios no ſe ha hallado h[illegible] ahora idolatria.* (p. 100, T.

Nous ne devons pas dissimuler que l'Auteur ou Rédacteur de cette *Notice* n'est point ici d'accord avec un des premiers Fondateurs des Missions de la Californie. Dans un Mémoire touchant l'état de ces Missions présenté au Conseil Royal de Guadalaxara au Mexique, en l'année 1702, le P. François-Marie Picolo dit expressément : *Les Californiens adorent la Lune ; ils se coupent les cheveux : je ne sais*, dit-il, *si c'est dans le decours à l'honneur de leur divinité.* (Tome V. des Lettres édifiantes & curieuses, page 278.) Ce témoignage du P. Picolo a fait loi, en quelque sorte, pour tous les Auteurs qui, depuis 1702, ont parlé de la Californie ; ils nous ont tous représenté ce peuple comme adorant la Lune. (Voyez les Dictionnaires de la Martinière, de Vosgien, &c.) Le P. Burriel, qui cite plusieurs fois ce Mémoire

du P. Picolo, n'a pu ignorer le passage que nous en avons transcrit : il faut donc qu'il ait cru devoir préférer à ce témoignage l'autorité des autres Missionnaires qui, après un demi-siècle de séjour & d'observations dans la Californie, ont dû connoître les Mœurs & les Coûtumes de ses habitants beaucoup mieux que le P. Picolo, qui écrivoit peu de temps après la conquête de cette vaste Péninsule.

Quoiqu'il en soit, si les Californiens n'ont aucune forme de culte extérieur & reglé, leur Religion, *dit notre Auteur*, n'en est pas moins remplie de dogmes ; & dans la plûpart de ces dogmes on entrevoit des traces & des connoissances de nos Mystères saints, quoique défigurés par le mêlange des fictions extravagantes & bisarres qu'ils y ont jointes. Ils reconnoissent l'unité & la spiritualité de

l'Etre ſuprême, qu'ils appellent le *Seigneur* & qui réſide dans le Ciel. C'eſt lui qui a donné l'exiſtence à tout ce qui reſpire. La Terre & ſa Mer ſont l'ouvrage de ſes mains. Sa Puiſſance s'étend à tout, & n'eſt bornée que par ſa volonté. Ces dogmes ſont communs à tous les Californiens; mais il y en a de particuliers pour chacune des principales Nations. Le P. Burriel entre dans le détail des différences qui ſe rencontrent dans la Religion de ces différents Peuples. Nous nous contenterons de donner le précis de ce qu'il dit ſur la Religion des *Cochimiès*. C'eſt la plus nombreuſe, la moins barbare des Nations Californiennes, & celle qui montre le plus d'intelligence & d'eſprit. Les Cochimiès croient qu'il y a, dans le Ciel, un Seigneur auquel ils donnent un nom qui, dans leur Langue, ſignifie *celui qui vit*; que ce

Seigneur a un Fils qui n'a point de Mère. Ce Fils est désigné sous deux noms, dont l'un est la *Perfection* (Perfeccion,) & l'autre le *Rapide* (el Veloz.) Ils admettent encore une troisième Puissance, celui qui fait les Seigneurs, *el que hace los Señores*. Quoiqu'ils donnent à ces trois Etres le nom de *Seigneur*, cependant quand on leur demande, *combien il y a de Seigneurs*, ils répondent qu'il n'y en a qu'un qui a créé le ciel & la terre, les animaux, les arbres & les fruits. Ils ont aussi quelques idées des Démons : car ils disent que *celui qui vit* avoit créé un certain nombre de Chefs puissants, qu'on ne voit point; que ces Chefs se révolterent bientôt contre leur Créateur, & qu'étant devenus ses ennemis, ils le sont aussi des hommes. Leur nom est les *menteurs* & les *trompeurs*. Quand il meurt quelque homme,

ces trompeurs accourent, le saisissent & le mettent dans une fosse profonde, afin qu'il ne puisse voir *le Seigneur qui vit.*

Après cette exposition vient une réflexion qui prouve la bonne foi de notre Auteur. Je ne voudrois pas, *dit le P. Burriel*, garantir que ces Indiens nouvellement convertis n'eussent pas cherché à se faire, auprès des Missionnaires Espagnols, une sorte de mérite de leurs anciennes idées religieuses, en les calquant, pour ainsi dire, sur les Mystères de la Religion Chrétienne qu'on leur annonçoit. Ne pourroit-on pas dire aussi, *continue l'Auteur*, que les connoissances qui ont quelque rapport aux vérités du Christianisme, leur étoient venues de quelques Européens, qu'une tempête, un naufrage, ou quelqu'autre évènement imprévu aura jettés sur les côtes de la Californie? Il y a plus de

deux ſiècles que cette grande Péninſule eſt découverte. Combien d'accidents peuvent y avoir porté des Navigateurs, qui ſe trouvant, parmi ces Peuples, ſans eſpérance de retourner dans leur pays, ſe ſeront attachés à les inſtruire des dogmes de la Religion Chrétienne? Au bout de deux ou trois générations, ces lumières, en paſſant dans ces eſprits groſſiers & ſauvages, auront été altérées au point d'être méconnoiſſables. Cette conjecture eſt d'autant plus vraiſemblable que nous ſavons qu'en 1577 le fameux Corſaire François Draek laiſſa vers le Cap Mendocin un Pilote, nommé Morera. Tout récemment encore le Capitaine Tchirikow, parti en 1741 de Kamtchatka pour tenter de nouvelles découvertes, ne fut-il pas forcé d'abandonner, ſur la côte Septentrionale de l'Amérique, quatorze ou quinze hommes qu'il

avoit envoyés à terre dans des Chaloupes pour reconnoître le pays ? Il étoit alors parvenu à 14 degrés à l'Ouest de la Californie, & à 12 degrés & demi au Nord. (Voyez l'explication de la Carte des nouvelles découvertes au Nord de la Mer du Sud, par M. Delisle, de l'Académie Royale des Sciences, p. 8.)

On nous dit que les Californiens ont aussi leurs Prêtres. Mais, à dire le vrai, nous ne voyons pas quelles peuvent être leurs fonctions, puisque, suivant ce que nous en avons rapporté plus haut, ces Peuples n'ont aucune espèce de culte extérieur. Ces Prêtres ont cependant beaucoup d'autorité sur les autres Indiens qu'ils conduisent par la crainte & par la terreur. Ils en sont respectés, parce qu'ils s'annoncent pour avoir un commerce intime avec des Génies puissants & malfaisants.

Cette opinion qu'ils ont grand ſoin d'accréditer & de répandre, leur obtient le droit de choiſir ce qu'il y a de meilleur dans la pêche, la chaſſe & la récolte des autres Sauvages. Ceux qui refuſent de payer ce tribut, on les menace d'armer contre eux le bras de ces Génies malfaiſants. Mais ce qui augmente ſur-tout la conſidération que l'on a pour ces Prêtres, c'eſt qu'ils ſont les ſeuls Médecins du pays. La manière dont ils traitent les maladies, mérite que nous en parlions.

Lorſqu'ils ſont appellés pour voir un malade, ils commencent par appliquer ſur la partie malade un petit tuyau fait d'une pierre noire : par ce tuyau, ils ſoufflent fortement ſur l'endroit d'où part la douleur, ou bien ils ſuccent eſpérant à l'aide de ces ſuctions & inſufflations chaſſer l'humeur peccante ou l'attirer. Quelquefc

aussi ils employent la fumée d'une espèce de tabac sauvage : cette fumée est un caustique assez vif. Quand la maladie résiste à ces opérations, ils ont recours à des remèdes aussi cruels que bisarres. Et d'abord si le malade a une fille ou une sœur, on lui coupe le petit doigt de la main droite, & on en fait découler le sang sur le moribond. Ils prétendent que ce sang répandu doit ou rendre la santé au malade, ou, en cas de mort, épargner à sa famille tout sentiment de tristesse & d'affliction. Après cela on fait venir auprès du malade tous les habitants de la peuplade qui lui demandent de ses nouvelles. *Sur* sa réponse, ils éclatent en sanglots ; c'est à qui criera le plus haut, parce que c'est sur la force de ces hurlements que l'on juge de l'amitié plus ou moins vive que l'on a pour le malade. Ces cris recommencent

fréquemment nuit & jour, tandis que le danger subsiste. Pendant ce temps-là, les Médecins se relevent les uns les autres, ils plongent profondement leurs mains dans la bouche du malade, pour arracher de force la mort qu'ils croient logée dans son corps. D'une autre côté, les femmes, sans interrompre leurs clameurs, frappent à coups redoublés sur le moribond, afin de le réveiller. Dès qu'il paroît n'avoir plus de sentiment, on l'enterre ou bien on le brûle : & souvent il est arrivé que ces Indiens ont été enterrés ou brûlés avant leur mort. Les Missionnaires ont eu le bonheur de sauver plusieurs de ces malheureux, destinés à être les victimes de l'ignorance & de la précipitation.

Dans la seconde Partie de cet Ouvrage, l'Auteur trace le tableau des découvertes & de

conquêtes faites dans le Nouveau-Monde. Nous ne nous arrêterons qu'à ce qui concerne la Californie. C'est le fameux Cortès qui, le premier, a pénétré dans le Golfe Californique. De-là vient que les Historiens de ce Conquérant ont appellé ce Golfe, la Mer de Cortès, *Mar de Cortès.* Il prit possession de cette Péninsule au nom de la Couronne d'Espagne en 1526 : mais il n'y fit point d'établissement. Il fut même contraint de l'abandonner & de retourner promptement au Méxique, où le bruit de sa mort avoit fait naître, dans l'esprit des Méxicains, le desir & l'espérance de secouer un joug que la dureté des premiers Espagnols leur rendoit odieux. La présence de Cortès contint dans le devoir & dans le respect ces Peuples nouvellement conquis.

Pendant l'intervalle de près de deux siècles, les Rois d'Espagne

donnerent les ordres les plus précis aux Gouverneurs du Méxique, de travailler à la conquête de la Californie. Ils sentoient de quelle importance il étoit pour le Commerce d'Espagne, d'avoir, dans cette Péninsule, des Ports & des Etablissements, qui servissent comme d'entrepôt aux Vaisseaux qui reviennent des Philippines. Il étoit à craindre que les Anglois & les Hollandois ne songeassent eux-mêmes à cette conquête; & dans le cas de guerre & de rupture avec ces Nations, combien la communication du Méxique avec les Isles Philippines ne seroit-elle pas gênée! Il suffisoit pour cela que les ennemis eussent un Port dans la Californie sur la Mer du Sud, leurs Vaisseaux pourroient y croiser sans obstacles, & intercepter le retour des Philippines, où l'on ne pourroit plus aller sans convois, ce qui entraîneroit des frais im

menses. D'après ces raisons puissantes, on entreprit de conquérir la Californie.

L'Auteur nous donne ici le détail des différentes tentatives qui furent toutes infructueuses, & qui qui couterent prodigieusement à l'Espagne. L'inutilité des efforts qu'on avoit faits par le passé & l'épuisement où se trouvoit le Trésor Royal les dernières années du Regne de Charles II. faisoient regarder comme impossible cette conquête. On y avoit renoncé, lorsqu'en l'année 1696 deux Missionnaires Jésuites, nommés les Pères Kino & Salva-Tierra, sans s'être communiqué leur projet, vinrent se présenter au Conseil souverain du Méxique, & offrirent d'aller eux-mêmes travailler à soumettre cette vaste Péninsule à la Religion Chrétienne & à la Monarchie Espagnole. Leurs offres parurent téméraires, & ne furent

point écoutées. Les Missionnaires ne se rebuterent point : ils solliciterent pendant une année entière la permission qu'ils demandoient de se consacrer à l'instruction des Californiens. Leurs propositions furent enfin acceptées, mais sans promesse d'aucuns fonds ni secours pour le succès de l'entreprise. La charité généreuse de plusieurs Particuliers y suppléa, & mit les Missionnaires en état d'acheter deux grandes barques, des provisions, des ustenciles, des animaux, en un mot tout ce qui est nécessaire pour l'établissement d'une nouvelle Colonie.

Le P. Salva-Tierra partit du Port de *Hiaqui* dans la Province de *Sonora* le 10. jour d'Octobre de l'année 1697, il arriva le 19. du même mois à la vuë de la Californie. Après avoir essuyé une tempête qui le mit en danger de périr, une des deux Barques fut

si mal traitée qu'on prit le parti de la renvoyer au Port de *Hiaqui*. On mit à terre les provisions & les animaux : on fit de petits retranchements autour de quelques tentes qu'on avoit dressées, on planta une Croix & l'on prit possession de la Péninsule au nom du Roi Catholique. L'Escorte que le P. Salva-Tierra conduisit avec lui, consistoit en cinq Soldats Européens, un Officier pour les commander, & quatre Méxiquains. Voilà quels furent les commencements d'une Colonie qui, en peu d'années, devint très-considérable & très-florissante. Ainsi une conquête qui s'étoit refusée pendant deux siècles aux efforts de la Puissance & de la Politique, fut l'ouvrage du zèle de quelques Missionnaires dont le courage intrépide sembla ne connoître les difficultés que pour les vaincre & les surmonter.

Septembre, 1759.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail de ce qu'il leur en couta de peines, de patience & d'assiduité, pour assûrer le succès d'une entreprise qui donnoit de nouveaux enfants à l'Eglise, & de nouveaux sujets au Roi d'Espagne. Nous renvoyons nos Lecteurs à l'Ouvrage Espagnol : ils y verront que, dans le cours de ces nouveaux établissements, un simple Prêtre, qui étoit en même temps un pauvre Religieux, devoit réunir, en quelque sorte, tous les talents, exercer tous les métiers, être, tout-à-la-fois, Catéchiste, Médecin, Laboureur, Maçon, Charpentier, Tisseran, Tailleur &c. Il avoit, pour ainsi dire, un Peuple à créer ; il falloit qu'il donnât l'exemple, pour accoûtumer au travail des hommes qui ne savoient rien, & qui n'avoient d'attrait que pour l'oisiveté. A tout cela joignez la rareté des subsistan-

ces, la privation de toutes commodités, l'éloignement de toute espèce de ressources, les dangers fréquents de la part de ces Sauvages féroces; & vous aurez l'idée de la vie que menerent les premiers Fondateurs de cette Colonie.

Au bout de quelques années, lorsque le Gouvernement spirituel & temporel eut pris une consistance un peu solide, on résolut de vérifier la situation de la Californie, & de s'assûrer si ce vaste pays étoit une Isle ou simplement une Péninsule. On sait que, pendant près de deux siècles, cette question intéressante à la connoissance parfaite de notre Globe a partagé les plus célèbres Géographes. Aujourd'hui même encore bien des personnes, sur-tout en Angleterre, regardent ce point de Géographie comme très-problèmatique. On a dit, dans des Papiers publics, il y

à quelques mois, qu'un particulier venoit de renouveller le projet de tenter le paſſage * à la Mer du Sud par le Nord-Oueſt, & qu'il ſe propoſoit de reconnoître avec ſoin *l'Iſle de la Californie.* (Voyez la Gazette de France du 14. Avril 1759, à l'Article de Londres, page 177.) Quelques-autres enfin, & c'a été le ſentiment de M^rs de Liſle Père & Fils, ont voulu rapprocher & concilier les deux ſentiments oppoſés. Ils ont dit : La Californie eſt *tantôt une Iſle*, & *tantôt une Péninſule*, parce que tout le terrein qui ſépare la Mer du Sud, du fleuve *Colorado*, eſt quelquefois entièrement inondé.

---

* Dans le troiſième Tome de cet Ouvrage, notre Auteur examine ſi ce paſſage à la Mer du Sud par le Nord-Oueſt eſt poſſible ou non. Nous rendrons compte de cette Diſſertation curieuſe.

Nous

Nous donnerons le précis des raisons, d'après lesquelles l'Auteur Espagnol prononce définitivement que la Californie est une véritable Péninsule ; & nous croyons qu'on ne peut élever sur cela aucuns doutes.

Le P. Kino n'avoit point suivi le P. Salva-Tierra dans la Californie ; il avoit été rappellé dans la Province de Sonora, parce qu'il y avoit beaucoup de fermentation parmi les Indiens, & que l'on craignoit un soulevement presque général. La présence de cet ancien Missionnaire, qui étoit fort aimé des Sauvages, les soins qu'il se donna pour appaiser leurs mécontentements, y rétablirent la tranquillité. Lorsque les inquiétudes furent entièrement dissipées, le P. Kino forma le projet de remonter jusqu'au fleuve *Colorado* : deux motifs le déterminerent à ce voyage ; le premier étoit

d'établir une communication réglée entre les Missions de la Californie, & celles de Sonora & de Pimeria : le second motif étoit de s'assûrer s'il étoit vrai que le Golfe Californique se déchargeât dans la Mer du Sud ou *Pacifique*, au-dessus du Cap Mendocin. Ce Missionnaire étoit Astronome & Géographe, il partit de la Province de Sonora le 24. de Septembre de l'année 1700, & fit route vers le *Rio-Gila*. Ce fleuve, qui prend sa source dans le pays des Apaches, coule de l'Orient à l'Occident à la hauteur d'un peu plus de 34 degrés. Il reçoit les eaux du *Rio-Azul*, & se décharge dans le fleuve de *Colorado*. Le P. Kino suivit pendant l'espace de 50 lieuës le cours du fleuve *Gila*, il le passa un peu au-dessus de son embouchure dans le *Colorado*. A quelque distance de cette embouchure, il découvrit, d'un lieu

fort élevé, les montagnes de la Californie, qu'il vit distinctement à l'aide d'une bonne lunette. Il fut dès-lors persuadé que la Californie tenoit à la Nouvelle-Espagne, & n'en étoit séparée que par le *Colorado*. Pour s'en convaincre encore plus, il fit un nouveau voyage en 1701, il parvint jusqu'à l'embouchure du *Colorado* dans le Golfe Californique, il reconnut la Cordilière & les deux montagnes de la Californie, nommées *Mescal* & *Azul.*

A la fin de la même année 1701, il entreprit un troisième voyage, il traversa le pays des *Creomaricopas*, remonta le *Colorado* jusqu'à vingt lieues au-dessus de son embouchure : en cet endroit, le fleuve a plus de deux cents brasses de largeur. Le P. Kino le passa sur une espèce de traîneau qu'il forma de Madriers & d'autres Bois secs. Il s'avança dans le

pays des *Cutguanès*, à plus de trois lieues dans les terres. Il auroit bien ſouhaité pouvoir gagner la Mer du Sud ; dont, au rapport des Interprètes qu'il avoit menés avec lui, il n'étoit éloigné que d'environ dix jours de marche. Mais, dans l'impoſſibilité où il étoit de faire paſſer le *Colorado* aux mules qui portoient ſon petit bagage & les proviſions pour les Indiens qui l'accompagnoient, il fut obligé de retourner ſur ſes pas, il obſerva que le pays des *Quiquimas* étoit fertile & très-peuplé. Il fit encore deux autres tentatives en 1702 & en 1706. Les Indiens qui habitent les bords du *Colorado*, lui confirmerent ce que les *Quiquimas* lui avoient dit ſur la diſtance qu'il y avoit de ce fleuve aux côtes de la Mer du Sud. Il reconnut encore, dans ces deux voyages, les montagnes de la Californie. Enfin ce Miſſionnaire mourut en 1710,

après trente ans de travaux & de ſuccès Apoſtoliques.

La Relation des voyages du P. Kino trouva des Incrédules qui perſiſtoient à croire que la Californie étoit une Iſle: ils ſoupçonnoient, *dit notre Auteur*, qu'il pouvoit y avoir, entre l'embouchure du *Colorado* & le Fort de Lorette, un canal qui communiquoit de la Mer du Sud au Golfe Californique. Pour diſſiper ſur ce point juſqu'au nuage de l'incertitude & du doute, le P. Ugarte réſolut de viſiter l'intérieur du Golfe, & d'en reconnoître toutes les baies. Dans ce deſſein, il conſtruiſit lui-même & preſque ſeul une aſſez grande balandre, qu'on nomma *la Californienne*, parce qu'elle étoit faite de bois du pays, il y joignit une chaloupe qui tirant très-peu d'eau, devoit voguer devant la balandre & diriger ſa route pour éviter les attérages. Il ſe mit

en Mer le 15. de Mai de l'année 1721. L'équipage de la balandre & de la chaloupe consistoit en vingt-huit personnes. Le voyage dura près de quatre mois. On remonta jusqu'à l'embouchure du *Colorado*, dont on distingua les eaux à leur couleur changeante. Mais la couleur n'est pas ce qu'il y a de plus singulier dans ces eaux, elles doivent être d'une bien mauvaise qualité, puisqu'elles font tomber tout le poil à ceux qui en sont mouillés, & qu'elles leur causent des douleurs très-aigues qui subsistent encore au bout de deux & trois mois.

Quoique le P. Ugarte ait suivi exactement le Golfe dans toutes les Baies qu'il forme sur la côte de la Californie, il n'a vu ni remarqué aucune apparence de canal par où ce Golfe pût communiquer avec la Mer Pacifique. Le Phénomènes, dont il fut témoin

dépoſent même contre l'exiſtence & la poſſibilité de cette communication. Il obſerva que le flux & le reflux s'y font ſentir de ſix en ſix heures. La Mer monte depuis trois juſqu'à ſept braſſes, avec la plus grande impétuoſité : elle inonde des lieues entières de pays, qu'elle abandonne à ſon reflux avec la même rapidité. La Balandre courut pluſieurs fois riſque de périr vers l'embouchure du *Rio-Colorado* à la marée montante, parce qu'il n'y avoit point de Port, où elle pût être à l'abri. Le Pilote, qui étoit homme d'expérience, parcourut dans la Chaloupe, la ſonde à la main, toute l'étendue de l'embouchure, il ne trouva point de Canal : ce qui lui fit concIure que c'étoit-là l'extrémité du Golfe. La profondeur n'étoit que de quatre à cinq braſſes. La vaſe en étoit viſqueuſe & chargée de bitume. La violence

& la hauteur des marées vers cette embouchure, ainsi que le long des côtes opposées du Golfe, prouvent que ses eaux y sont tellement resserrées qu'elles n'ont aucun débouché par où elles pourroient se répandre ailleurs. En effet, elles ne s'éleveroient pas si haut, elles ne batteroient pas avec tant de fureur l'une & l'autre côte, si elles avoient quelque communication avec la Mer Pacifique, & si elles n'étoient pas, pour ainsi dire, trop à l'étroit dans le Golfe, & comme forcées de lutter contre le fleuve *Colorado* qui s'y décharge. Le P. Ugarte observa d'assez près la pointe de la Californie, appuyée à des montagnes qui ne sont séparées de la Province de *Pimerie* que par le *Colorado*.

Nous terminerons cet Article en disant un mot d'un voyage que fit, en 1746, le P. Consag par ordre de la Cour de Madrid. Il fut

chargé d'aller viſiter de nouveau la côte de la Californie ſur le Golfe, & d'examiner les différents endroits propres à faire eau. Le Journal de ſon voyage, avec la Carte qu'il en dreſſa, ſe trouve dans le troiſième Tome de cet Ouvrage, & occupe près de 60 pages. Il partit au commencement de Juin 1746 avec quatre Batteaux, il ne ſe contenta pas de longer la côte & d'en reconnoître toutes les Baies, il envoya & alla lui-même juſqu'à cinq & ſix lieues dans les terres, pour s'inſtruire mieux de la qualité du pays. Il s'avança juſqu'à l'embouchure du *Colorado*; il viſita les différentes petites Iſles qui ſe trouvent à cette embouchure. Il n'apperçut nulle part aucune apparence de communication du Golfe avec la Mer du Sud. Il éprouva lui-même, ainſi que la plûpart des gens de ſon équipage, les terribles effets que pro-

duisent les eaux du *Colorado.* Le Scorbut s'y joïgnit : ce qui contraignit le P. Consag à songer au retour : en revenant, il examina de nouveau quelques endroits qu'il n'avoit point observés d'abord avec assez de soin. D'après ces Relations authentiques, il nous paroît que le problême Géographique est résolu, & que la Californie est bien décidée uniquement Péninsule.

Nous donnerons dans un dernier Article l'Extrait du troisième Volume.

ARTICLE XCVII.

LE PITTURE ANTICHE D'ERCOLANO, &c. *Les Peintures Antiques d'Herculanum gravées, avec l'explication des sujets & des Notes.* (Tome I.) A Naples, &c. *Suite de l'Article LXXIII. au I. Volume de Juillet.*

L'Ouvrage, dont nous donnons ici la seconde Notice, ne nous fournit que des Descriptions de Tableaux ; les Notes savantes qui les accompagnent n'étant susceptibles d'aucune Analyse. Dans ces Notes, on discute des points obscurs d'Antiquité, on réfute d'anciennes opinions, on en avance de nouvelles, on présente des vérités reconnues & des conjectures contredites : matière

trop vaſte, trop compliquée, trop découſue, pour qu'il ſoit poſſible d'en rendre compte dans ces Mémoires. Afin même d'éviter la monotonie inſéparable d'une trop longue ſuite de Deſcriptions, nous nous bornerons à décrire quelques-uns des meilleurs morceaux du Recueil, & notre principale attention ſe portera à y faire remarquer ce qui mérite le plus la curioſité des Amateurs, certains uſages, certains inſtruments propres des Anciens, &c.

Des quatre Monocromes qui commencent la ſuite des Tableaux, le premier repréſente cinq femmes, dont les noms ſont écrits au-deſſus de leurs têtes en caractères Grecs : ce ſont Latone, Niobé, Phœbé, Aglaë & Hilaira : le ſecond, Theſée attaquant le Centaure Euryte qui veut faire inſulte à Hypodamie : le troiſième, un ſujet ſi obſcur, qu'il épuiſe la plus profonde

érudition, sans en devenir plus clair : le quatrième, une Scène tragique, composée de trois Acteurs masqués. Ces quatre morceaux sont peints sur Marbre : circonstance remarquable, parce que jusqu'à présent on n'avoit point vu de Tableaux antiques sur un pareil fond. On avoit même douté que les Anciens *pussent* ou *sussent* l'employer. Le *Lapidem pingere* * de Pline n'étoit pas, selon les Académiciens de Naples, *peindre sur Marbre* ; c'étoit le varier par des couleurs artificielles, lorsque les couleurs naturelles ne produisoient pas un effet assez agréable. Cela paroît vrai : mais dès qu'on supposoit que les Anciens savoient l'Art d'appliquer les couleurs sur le Marbre, il n'y avoit pas de raison de douter qu'ils ne pussent y représenter tout ce qu'ils

* *Lib. XXXV. Cap. I.*

voudroient. Pline dit ailleurs * que quand on vouloit dorer sur Marbre, on y étendoit une couche de blanc-d'œuf, sur laquelle on appliquoit l'or. La préparation ne pouvoit-elle pas être la même quand il s'agissoit de peindre? Mais nous laissons l'explication de cette méchanique à ceux qui disputeront le Prix proposé par M. le Comte de Caylus.

Aglaë & Hilaira sont les seules figures du premier morceau qui fixent les yeux, parce que leur action n'a pas besoin de Commentaire. Placées l'une vis-à-vis de l'autre, un génou en terre, elles jouent aux osselets. On sait que ce jeu, encore connu parmi nous, fut en honneur chez les Anciens. Les plus fameux Artistes ne dédaignerent pas d'en faire le sujet de leurs compositions. Au nombre

* *Lib. XXXIII. Cap. III.*

des chef-d'œuvres de Polyclète étoit un grouppe * de deux enfants, jouant aux osselets. On voyoit à Delphes un Tabléau de Polygnote ** représentant les deux filles de Pandare, occupées du même jeu. Niobé & Phœbé s'avancent avec des démonstrations de joie vers Latone, dont l'air est assez froid. Ce morceau n'est pas, sans doute, un de ceux où les Connoisseurs auront trouvé le plus de pureté dans le Dessein, & le plus d'exactitude dans la partie de la Perspective. Toutes les figures sont sur le même plan, & le pied de Latone qui est debout, embarrasse le jeu d'Aglaë & d'Hilaira. Quoiqu'il en soit, Alexandre l'Athénien qui peignit ce Tableau, fut assez content de son Ouvrage, puisqu'il y mit son nom. L'attri-

* *Plin. Lib. XXXIV. Cap. VIII.*
** *Pausan. Phoc. Cap. XXX.*

tude & l'action de Théſée, dans le ſecond morceau, ſont de toute beauté.

Le premier Tableau en Peinture parfaite, repréſente *Théſée vainqueur du Minotaure*. Le Héros eſt d'une taille giganteſque, nud, & debout à la porte du labyrinthe. Il tient de la main gauche une maſſue élevée, & à ſes pieds eſt le monſtre dont il a triomphé. Du labyrinthe ſortent en foule de jeunes enfants des deux ſexes, qui s'empreſſent de témoigner leur reconnoiſſance à leur Libérateur. L'un lui embraſſe les genoux, en le regardant de l'air le plus tendre; l'autre lui ſaiſit le bras droit qui eſt étendu, & lui baiſe la main: celui-ci ſe précipite ſur le bras gauche; celui-là empoigne la maſſue, l'heureux inſtrument de ſa délivrance. L'expreſſion répond, dans ce morceau, à la belle diſpoſition du ſujet. Le

monſtre n'a du Taureau que la tête, & il eſt d'un racourci qui prouve la ſcience du Peintre. Une choſe à remarquer, c'eſt l'anneau que Théſée porte au doigt. L'Artiſte auroit-il eu en vuë le trait rapporté par Pauſanias Chap. 17 des Attiques?

Ce morceau eſt ſuivi de Télephe, fils d'Hercule, allaité par une Biche : compoſition trop pleine de détails, pour que nous puiſſions nous y arrêter. Hercule y a exactement la même attitude que la fameuſe Statue, appellée l'Hercule Farnèſe; & outre ſa maſſue, il porte un Arc & un Carquois, ce qui n'eſt pas ordinaire. Nous paſſons au premier des travaux d'Hercule.

Le Héros enfant, à demi-couché ſur terre, la jambe gauche pliée ſous le corps, la droite étendue, ſemble ſe jouer avec les Serpents envoyés par Junon

pour le dévorer. Il en tient un de chaque main, & sans les regarder, paroissant même occupé de toute autre chose, il arrête leurs efforts & n'en fait aucun. Le Peintre a mis de l'esprit & du goût dans la disposition des deux Serpents. Il en a représenté un se glissant le long de la jambe tendue qu'il entrelace ; il a peint l'autre se repliant autour du bras, tous deux s'élançant vers la tête d'Hercule, mais tous deux trop foibles pour se débarrasser des petites mains qui les serrent. L'enfant a pour témoin de son triomphe Jupiter, Amphytrion & Alcmène. Jupiter est sur un trône ; Amphytrion tient entre ses bras le petit Iphycle, frère d'Hercule ; Alcmène témoigne, par son attitude, tout l'effroi que lui cause le danger où est son fils. Un mot d'observation sur Jupiter & Amphytrion : le premier est d'une figure un peu

ignoble ; ſon trône n'eſt qu'un cippe, ſiège ordinaire de ce Dieu dans les bas-reliefs & les médailles, comme le remarquent les Académiciens ; mais la Peinture ſemble demander quelque choſe de plus riche. Zeuxis, traitant le même ſujet *, y mit plus de magnificence. Jupiter a dans la main gauche un ſceptre, dans la droite un fouet qu il déploie pour chaſſer les deux Serpents : tout eſt foible & froid dans ſon action. Amphytrion eſt peint ſous la figure d'un vieillard décrépit & chargé d'une peſante draperie. Cela contraſte mal avec la jeuneſſe & la beauté d'Alcmène, & paroît de plus contre la vérité.

Les deux morceaux qui ſuivent, ſont des plus parfaits du Cabinet de Sa Majeſté le Roi des deux Siciles, & paroiſſent avoir fait pen-

* *Plin. Lib. XXXV. Cap. IX.*

dant. L'un repréſente le Centaure Chiron, apprenant à Achille à jouer de la Lyre ; l'autre le Satyre Marſyas, formant le jeune Olympe à l'Art de jouer de la Flute. On ne peut rien ajoûter à la beauté des proportions d'Achille. Olympe a auſſi beaucoup de graces. On lit dans les yeux des Maîtres l'intérêt qu'ils prennent à leurs Elèves. Le fond de ces Tableaux, qui préſente quelques ornements propres de l'Ordre Dorique, eſt d'un goût médiocre. Achille porte des brodequins, quoique, ſelon Philoſtrate *, on peignît toujours ce Héros ſans chauſſure. A l'exception des oreilles un peu longues, Marſyas n'a, dans ſa figure, rien qui le diſtingue des hommes ordinaires. Mais voici une obſervation des Académiciens, bien plus picquante pour

* *In Achil.*

ceux qui aiment à comparer les Monuments antiques : c'est que les deux Tableaux dont on parle, pourroient bien être une imitation, ou une copie des deux Grouppes de Marbre, qui, au rapport de Pline *, décoroient autrefois les *Septes des Jules* ** à Rome.

---

* *Lib. XXXVI. Cap. V.*

** Nous employons le terme de *Septes*, parce que nous n'en avons pas, dans notre Langue, qui exprime le genre d'Edifice dont il s'agit ici. Les *Septes* furent d'abord de simples palissades de bois, qui renfermoient circulairement un grand terrein dans le champ de Mars. Ils servoient aux Comices, & l'on y faisoit entrer, tour à tour, les Tribus pour donner leur suffrage ; le reste du peuple se tenant hors de l'enceinte. Dans la suite, les palissades de bois se changerent en Colonnes de Marbre, qui formoient de vastes Portiques, ornés de Peintures & de Sculptures. Les *Septes* des Jules étoient l'ouvrage d'Agrippa, qui leur donna le nom de la famille regnante. Plus d'une

Pan désigné par Pline au-lieu c
Marſyas, ne fait qu'une peti
difficulté. Il y a plus : une pier
gravée du Cabinet de Floren
préſente le ſujet d'Achille, inſtru
par Chiron, traité & diſpoſé de
même manière qu'on le voit da
le premier de ces deux Tableau
Pauſanias * vit à Delphes un mo
ceau de Peinture de Polygnot
où étoit repréſenté Marſyas aſ
ſur une pierre, & ayant auprès
lui le jeune Olympe à qui il a
prennoit à jouer de la Flute. C'
précisément le Tableau d'Herc
lanum.

De ces reſſemblances naît u
réflexion bien honorable aux A
ciens. Etoit-il ſorti de la ma
d'un Artiſte quelque chef-d'œuvr
tous les autres s'empreſſoient

fois les *Septes* ſervirent auſſi aux Spec
cles.

* *Phoc. XXX.*

le multiplier, autant que le genre particulier de chacun le permettoit. La Sculpture, la Peinture, la Gravure se prétoient un secours mutuel; elles ne dédaignoient pas d'imiter, quand l'objet de l'imitation étoit excellent. Leur zèle, pur de toute jalousie, tournoit au profit de l'Art, à la gloire des Artistes, & au plaisir des Spectateurs. Quand nous fera-t-on voir, à Paris, publiquement exposées de bonnes copies des merveilles de Raphaël, de Jules Romain, des Carraches? &c. Le Public n'auroit-il pas droit d'exiger que nos Elèves de l'Académie de France à Rome, ne reparussent point dans leur patrie, sans avoir à présenter un morceau de ces grands Maîtres, qui fût la preuve de leurs études, le présage de leurs succès, le monument de leur reconnoissance envers l'auguste Monarque à qui ils doivent leur éducation?

Septembre, 1759.

Polyphème assis au pied d'un rocher sur le bord de la Mer, ayant près de lui son bâton qui est un arbre, tenant de la main gauche une Lyre grossièrement travaillée, étendant le bras droit pour prendre une Lettre que lui porte un petit Amour monté sur un Dauphin ; tel est le Xe Tableau du Recueil. On conjecture que le Messager vient de la part de Galatée. Sans approfondir ce mystère, nous nous contentons de remarquer qu'ici Polyphème n'est pas aussi hideux que le peint Virgile. S'il n'avoit pas trois yeux, il n'y auroit point à se récrier contre sa figure. Un œil de plus ou de moins pourroit être la matière d'une savante discussion, dans laquelle nous n'entrerons cependant pas. La Lettre présentée par le petit Amour, a la forme de ces Diptyques si célèbres chez les Anciens : on y apperçoit

apperçoit même quelques traces de Deſſein.

Les deux Tableaux ſuivants ſont Oreſte reconnu par Iphigénie, & Oreſte conduit avec Pylade au ſupplice. Le premier, dont l'explication ſouffre de très-grandes difficultés, paroît deſſiné d'après l'Iphigénie en Tauride d'Euripide. Ce ſujet eſt tellement diſpoſé, que la proximité des figures auroit cauſé de la confuſion ſi le Peintre les avoit repréſentées entières. Il a uſé de l'adreſſe dont ſe ſervoient les graveurs en Pierres fines; c'eſt-à-dire que, dans quelques-uns des perſonnages, il a ſupprimé des bras & des jambes, & les a laiſſé ſuppoſer au Spectateur. Mais ce ſecret ne paroît pas fait pour la Peinture.

Voici encore un des morceaux les plus eſtimés des Connoiſſeurs: c'eſt Didon ſeule au-bas d'une eſtrade, dans un Appartement

éclairé par une fenêtre qui paroît donner sur la Mer. L'infortunée Reine est debout, les bras pendants, les doigts entrelacés, & soûtenant un Cimeterre accompagné de son Baudrier. Ses yeux dirigés vers la fenêtre ouverte, semblent suivre Enée ; & dans son regard farouche, on lit tout le désespoir de son ame. Ce Recueil ne présente aucune figure dont l'attitude soit plus majestueuse, aucune tête d'un air plus naturel, d'une expression plus savante, plus forte & plus vraie.

Dans le Tableau suivant, qui est un repas domestique, nous n'avons à remarquer que la coupe dont se sert un jeune homme, assis sur un lit de table & s'appuyant sur le coude gaude : c'est une corne percée à l'extrémité pointue. Le jeune homme la tient élevée, & en laisse tomber de haut la liqueur qu'il reçoit dans sa bouche. Cette

figure eſt très picquante, & nous donne des lumières ſur une ſorte de plaiſir propre des Anciens, lequel conſiſtoit à vuider tout d'un trait ſans reſpirer, & de la façon dont on le voit ici, une grande Coupe de vin. Les Coupes de Table étoient riches, & avoient pluſieurs formes; on leur donnoit volontiers celle d'une Corne, parce que dans des temps plus ſimples, on buvoit dans la Corne des Animaux. Mais boire dans des Cornes d'or, n'étoit-ce pas plutôt inſulter à la ſimplicité des Ancêtres, que condamner le luxe du ſiècle préſent?

Nous bornons à ce qu'on vient de lire tout ce que nous pouvons rapporter des Tableaux Hiſtoriques ou Mythologiques de ce Recueil. Ceux dont nous ne parlons pas, conſiſtent en Satyres, Faunes, Centaures, Nymphes, Danſeuſes &c. ſujets hardis, qui occu-

perent trop le Pinceau des Anciens, & ſur leſquels il convient à notre plume d'être timide. Il faut ſeulement obſerver que tous ſont ſur des fonds noirs. Peut-être ſe forme-t-on des Tableaux d'Herculanum l'idée de grandes machines, ſemblables à celles qui ornent les Galleries & les Appartements des Princes. Il eſt donc à propos d'avertir que les deux plus grands morceaux de ces antiques Peintures n'ont pas cinq pieds de haut, & que tous les autres n'en ont pas trois. Leur grandeur la plus ordinaire eſt celle des petits Tableaux de Teniers & de Vowermans. Nous parlons des Tableaux d'Hiſtoire. Il nous reſte quelque choſe à dire ſur les autres genres de Peinture contenus dans ce Recueil, & nous ne les ferons pas long-temps attendre aux Amateurs,

ARTICLE XCVIII.

LES ABUS DE LA SAIGNÉE, démontrés par des raisons prises de la nature & de la pratique des plus célèbres Médecins de tous les temps ; avec un Appendix sur les moyens de perfectionner la Médecine. (Volume *in*-12. pag. 468.) A Paris, chez Vincent, &c. M. DCC. LIX.

LE sang étant le principe & la source de la vie animale, il n'est pas étonnant qu'un Médecin, jaloux de l'honneur de sa profession, déploie toute la force de son savoir & de son zèle, pour inspirer à ses Confrères la plus grande attention à ménager un trésor si précieux. Convaincu qu'ils le prodiguent sans ménagement

& ſans diſcrétion, l'Auteur n'oublie rien pour les rendre plus œconomes, & même, en quelque ſorte, avares du ſang humain. Nous n'avons garde de ſouſcrire à toute l'amertume & à toute la cauſticité des reproches qu'il ſe permet, encore moins d'en appuyer la généralité & la néceſſité. Notre Extrait ne ſera qu'un Préci abrégé des moyens dont il ſe ſert pour montrer les abus de la fréquente ſaignée. Dans un procè de cette nature, nous ne pouvon faire tout-au-plus que les fonction de Rapporteur : celle de Juges n nous convient point. On ne doi pas être ſurpris, ſi quelques-un des plus forts moyens nous échappent, ou ſi nous inſiſtons ſur quelques-uns des plus foibles. Pou être ſûr de notre choix, il nou faudroit des lumières qu'on n doit attendre que des gens conſommés dans l'Art & dans la pratique

On ne ſaigne que pour réduire à la juſte meſure un ſang qui l'excède : cet excès ſe nomme *Pléthore*. Selon notre Auteur, la Pléthore eſt la *dilatation extraordinaire des vaiſſeaux* ; c'eſt une plénitude qui ne peut être que le produit des fluides. Cette plénitude eſt *vraie*, quand tous les vaiſſeaux ſont également dilatés par une exceſſive quantité de ſang : elle eſt *fauſſe*, quand ce n'eſt point l'abondance, mais la ſeule raréfaction du ſang qui gonfle les vaiſſeaux : quand la plénitude n'affecte qu'une partie du corps, c'eſt une plénitude *particulière*. Si, à la Pléthore, ſe joint l'épaiſiſſement ou quelque autre vice des humeurs, c'eſt une pléthore *compoſée*. Toute pléthore qui n'eſt pas promptement diſſipée par la ſaignée, l'abſtinence & l'exercice, dégénère bientôt en pléthore compoſée, & devient une ſource de

maladies chroniques. Voilà les principes d'où part l'Auteur, pour entrer dans son sujet : il le divise en IV. Chapitres qui répondent aux quatre espèces de Pléthore qu'il vient de distinguer.

CHAP. I. Après avoir décrit les symptômes, ou les signes de la vraie pléthore, l'Auteur décide avec Galien » qu'on ne doit point » tirer de sang ou qu'on n'en doit » tirer que très-peu à un pléthorique, s'il a les veines petites, » les chairs lâches & molles, s'il » est gras & pâle : on ne le saignera même point du tout si » c'est en été.« Mais si c'est un sujet dont l'embonpoint soit vif & animé, la peau bien tendue, la graisse plus ferme & plus solide qu'abondante & excessive, alors c'est un de ces sujets qui, comme le dit Celse, *supportent aisément la saignée.* Elle n'est utile, *dit Hippocrate*, qu'autant qu'on la

soûtient sans peine ; elle n'est jamais pénible sans être nuisible.

Fondé sur de si graves autorités, l'Auteur fait une vigoureuse sortie contre *nos grands Phlébotomistes*, qui, ayant une fois mal enfilé la vraie voie des saignées, s'obstinent contre les symptômes capables de manifester leur erreur, qui ne manquent point de chercher dans une seconde saignée le remède au mal qu'a fait la premiére, & qui ne cessent de répéter les saignées que quand la mort enleve le malade à la lancette. En se bornant à deux ou trois saignées qui eussent vuidé les vaisseaux trop pleins, ils auroient conservé à la nature assez de forces pour opérer la crise qu'elle méditoit, & qui devoit faire son triomphe en chassant l'humeur morbifique. Il faut donc, avant que de se fixer à aucune espèce de traitement, savoir ou essayer ce qui convient le mieux à

l'état du malade, ce qui lui a le mieux réuſſi par le paſſé, & ne ſe déterminer entre la ſaignée & la purgation, ou tout autre remède, que ſur ces ſages obſervations. Si l'on eût ſuivi cette méthode, jamais, *dit l'Auteur*, les *ſaignées bannales des Phlébotomiſtes* n'euſſent *pris la place des pillules éternelles* que la Comédie a décriées. Les accidents que la ſaignée occaſionne à certaines perſonnes, la répugnance que d'autres ont à s'y ſoumettre, la foibleſſe où elle en jette quelques-unes, ſont autant de raiſons pour épargner leur ſang & pour préférer un traitement différent. » Comment, *s'écrie l'Auteur*, un Mé» decin peut-il donc être ſi intré» pide à répandre le ſang, lorſ» qu'après chaque ſaignée il rend » les ſymptômes plus graves & » le malade plus accablé ? «

Les ſuccès mêmes qu'on a obte-

nus par la saignée, il ne faut pas toujours les attendre de cette pratique. L'air, le temps, la saison, le climat n'y sont pas toujours également favorables. Ces aphorismes d'Hippocrate, *dit l'Auteur*, fussent-ils oubliés, les écrits de Sydenham doivent les rappeller; ils nous avertissent qu'on ne parvient à la cure constante des mêmes maladies qu'en variant le traitement, selon que varient les temps, l'âge, le tempérament du malade, & les symptômes de la maladie; qu'il y a des cas où l'on risque beaucoup en saignant les pléthoriques, *multos non ferre innoxiè phlebotomiam*; » que » l'abstinence suffit aux uns, une » nourriture modérée aux autres, » un purgatif à ceux-ci, le bain » pris plus fréquemment à ceux- » là, le seul exercice, ou la fric- » tion de la peau aux autres. « Quand on est obligé d'en venir à

la ſaignée, comme dans la ſuppreſſion des hémoroïdes & dans d'autres cas, Hippocrate ne vouloit pas qu'on tirât plus de ſang que la nature n'en vuide par l'évacuation qu'on veut remplacer.

Pour rendre plus ſenſibles ſes maximes ſur la ſaignée, l'Auteur conſulte la nature : il obſerve entr'autres choſes que, dans les maladies inflammatoires qu'elle guérit par l'hémorragie, *elle n'évacue preſque jamais au-delà de la valeur de deux ou trois ſaignées*, & que l'évacuation ne *paſſe* jamais *ces bornes*, ſans que le *malade périſſe ou que les ſymptômes empirent.* » La nature, *ajoûte-t-il*, » guérit rarement par les hémorragies. Lors même qu'elle les » excite, elle y ajoûte preſque toujours quelque autre » évacuation qui termine la maladie. «

Des autorités & des faits qu'il

cite, l'Auteur conclut 1° Que *le ſang qu'on tire pour emporter la pléthore & les accidents qu'elle occaſionne, ne doit pas excéder celui que la nature vuide pour opérer ces effets.* 2° Qu'à ceux qui ont beſoin de ſaignée, on ne doit ôter que le ſang ſuperflu, de peur de prendre ſur *le néceſſaire des humeurs en voulant corriger l'excès.* 3° Que la ſaignée ne doit tendre qu'à rétablir l'équilibre des humeurs. 4° Qu'il n'y a que l'évacuation *qu'on ſupporte bien, & après laquelle on ſe ſent mieux, qui convienne à chaque individu.* 5° *Que deux ou trois ſaignées doivent ordinairement ſuffire pour préparer les gens robuſtes pléthoriques à la guériſon des maladies inflammatoires.* 6° *Que la ſaignée convient rarement, lorſque la maladie a déja fait du progrès.* 7° *Que rien n'eſt plus oppoſé à la cure des fièvres aigues*

que la fréquente saignée, & qu'o ne doit l'y employer que pou préparer la coction de la matièr fébrile, & avant que la natur commence à évacuer celle-ci pa les voies qu'elle se choisit elle même. De peur de troubler so ouvrage, les Anciens ne *saignoien presque jamais après le quatrièm jour. Leur vue n'étoit point d'é teindre la fièvre, mais de la ré duire au degré nécessaire pou opérer la coction de l'humeu nuisible.* 8° *Que la saignée in modérée est encore plus perni cieuse dans l'enfance que dan l'âge viril.* En vuidant les vai seaux des enfants, on en *suspen le développement : une infinité d leurs tuyaux, encore tendres imparfaits,* s'affaissent & s'obl terent : ce qui rend les enfan *foibles & valetudinaires.* 9° Qu la nature guérissant les fièvres in nimeat plus souvent sans hémo

ragie qu'avec ce secours, on ordonne très-souvent la saignée sans nécessité. 10° Qu'en vuidant le sang superflu, la saignée *n'emporte presque jamais toute la matière nuisible, & que cet ouvrage qui est celui de la nature*, est toujours empêché ou extrêmement tardé par l'épuisement où les saignées excessives jettent les malades. Cette foule de conclusions se termine par une comparaison entre la marche de la nature & la conduite des phlébotomistes: il en résulte un contraste qui n'est rien moins qu'avantageux aux fréquentes saignées.

Si l'Auteur composoit un Traité sur le régime des malades, il paroît qu'il auroit encore bien des abus à réformer; il interdiroit les bouillons même les plus légers, dans les maladies fort aigues. A la Note de la page 41, on peut voir ce qu'il voudroit y substituer.

Dans ces maladies, il réduit toute l'action du Médecin *à un instant* qu'il est très-important de *bien saisir ;* la vie du malade *en dépend.* Après cet instant, il ne laisse au Médecin d'autre fonction que celle d'*observer.* Il réserve presque toutes les ressources de l'Art aux maladies chroniques ; c'est-là qu'il permet au Médecin d'*agir.* Il faut lire tout ce Chapitre pour s'instruire des secours que, selon les divers besoins, il substitue à la saignée, comme les sangsues, les cantarides, les fomentations, les bains, les demi-bains, les vapeurs *fortifiantes*, &c.

CHAP. II. Malgré les symptômes communs à la vraie & à la fausse pléthore, celle-ci en a de particuliers qui la caractérisent, & qui forcent l'Auteur à témoigner sa surprise à la vuë des saignées qu'on emploie indifféremment contre l'une & l'autre. La

fausse pléthore provient d'un sang trop raréfié : elle ne demande donc pas, comme la vraie, qu'on en diminue la masse, mais seulement le volume ; au-lieu de verser ce fluide, il ne faut donc songer qu'à le condenser. Cette théorie de la fausse pléthore conduit l'Auteur à ne la combattre que par des secours opposés à la saignée, tels que les esprits acides & nitreux, les lavements, la boisson d'eau froide, la diéte *pleine* ou *tenue*, sur laquelle il faut consulter N° 26 du premier Chapitre &c. A ces secours *internes*, il joint des secours externes, tels que l'air frais, le bain froid &c. secours dont l'efficacité, l'usage & l'application sont ici démontrés par des preuves de faits & d'autorités.

CHAP. III. Il roule sur la pléthore particulière. Cette pléthore est simple, lorsque le sang ne s'accumule & ne s'arrête que dans des

vaisseaux qui sont trop foibles pour le chasser, ou qui n'en peuvent décharger l'affluence dans les tuyaux voisins, à raison de quelque obstacle. Pour prévenir l'inflammation qui alors est à craindre, il ne s'agit donc que de fortifier les vaisseaux débiles, ou de lever l'obstacle. Or la saignée ne peut guères contribuer qu'à hâter & à augmenter l'inflammation, parce que le sang qu'elle tire n'est point l'obstacle qu'il faut lever, & que sa perte ne sauroit qu'affoiblir la machine, qu'il faudroit fortifier. Ainsi l'Auteur n'admet le secours de la saignée que dans le cas où cette pléthore est composée. Alors l'évacuation du sang superflu diminue son irruption dans la partie affectée : le *systême vasculeux* reprend plus aisément *son ton* & son action nécessaires à rétablir & à faciliter la circulation générale.

Mais il faut ſaigner avant que les forces ſoient epuiſées, & la *congeſtion formée* : car quand l'humeur eſt une fois fixée dans quelque partie du corps, il n'y a plus que la vigueur de la nature qui puiſſe la réſoudre; & dans cette opération, la nature ne peut être ſecourue que par le régime. L'autorité des Anciens concourt ici avec les raiſons dont l'Auteur ſe prévaut pour accuſer *la plûpart des Médecins François* de ſaigner *la moitié de leurs malades ſans néceſſité, & tous beaucoup plus qu'il ne faut.* Le ſang fut-il vicié, ce n'eſt pas en le prodiguant qu'on le corrige; ce n'eſt qu'en ménageant à la nature des forces pour continuer le mouvement des fluides. C'eſt du ſang même qu'elle tire les forces dont elle a beſoin pour *le rendre meilleur.* En effet, ce n'eſt pas par la ſaignée que le ſang ſe purge. des

ſucs qui en altèrent la qualité, mais par une ſéparation que la nature peut ſeule opérer : l'Art ne peut que l'aider dans ſon travail. En lui enlevant ſes forces avec ſon ſang, on ne la ſecoure pas : ce qu'elle y perd de forces, le mal, ſon ennemi, le gagne contre elle. Les exemples que citent les Zélateurs de la ſaignée, ſont ici mis au rang des *rêveries* qui ont *paſſé par la tête* des Phlébotomiſtes ; rêveries trop *intéreſſantes* à la vie des hommes, pour qu'il ſoit permis d'en *rire* comme des viſions dont le repaiſſent quelquefois les Philoſophes.

Ce Chapitre qui occupe plus de 200 pages, eſt plein d'obſervations curieuſes ſur les pratiques anciennes & modernes. L'Auteur y recommande ſur-tout de purifier & de rafraîchir l'air que reſpirent les malades. Il y célèbre toujours les ſuccès qu'ont pro-

curé les ſangſues, les ventouſes, les véſicatoires, les frictions, les fomentations, & même les *lotions*, ſans parler des purgatifs différents qu'il préfère à la lancette dans les maladies où cet instrument fait couler des flots de ſang, telles que les fluxions de poitrine, les pleuréſies, les péripneunonies, les eſquinancies &c. Contre les abus de la ſaignée qu'il reproche à ſes Confrères, il ſouleve toute la tradition, tous les ſiècles & toutes les ſectes connues dans les Facultés de Médecine. Sur les faits qu'il tire des écrits où ils ſont conſignés, il regle non-ſeulement les cas, mais les jours & même les inſtants qu'on doit choiſir pour placer à propos le peu de ſaignées qu'il approuve. Contre la pratique contraire, contre *la mode* qu'il ſuppoſe établie, il pouſſe des cris capables d'effrayer tous les malades qui n'ont pas une

aveugle confiance en leur Méde
cin. Il emploie même contre le
Phlébotomiſtes le langage cauſt
que du Sganarelle de la Comédi
(Voy. p. 320.)
CHAP. IV. La vraie pléthore
dit l'Auteur, ſi l'on ne la diſſi
promptement, dégénère bient
en une cacochymie qui ne ſe gu
rit qu'en corrigeant par des *alt*
rants appropriés, ou qu'en év
cuant, de concert avec la natur
les *ſucs dégénérés*. La nature
donc toujours le plus ſûr gui
du Médecin : il ne doit que
ſuivre & la ſeconder, ſans jam
prévenir ſa marche de peur de
traverſer. Le poulx eſt l'orga
qui révele ſes oracles, & M.
Bordeu * en eſt l'Interprète po
notre Auteur.
Trois ſortes de Cacochymie

* Auteur des *Recherches ſur le poul* &c.

l'une se manifeste dans les premiéres voies ; l'autre dans les grosses veines ; la troisième dans l'habitude du corps. Dans la premiére, les Anciens ne saignoient qu'après avoir vuidé les premiéres voies, le sang n'étant encore que légèrement altéré sans être dominé par les autres humeurs. A mesure que ces humeurs l'emportoient & s'éloignoient de leur être naturel, ces habiles Praticiens s'interdisoient la saignée. Ils avoient pour maxime que plus le sang est *impur*, plus on doit l'épargner. De-là vient qu'en certaines années de fièvres quartes épidémiques, comme l'année 1571, on a vu tous les malades périr sous la lancette, tandis que ceux qu'on abandonnoit aux soins de la nature, parvenoient à une heureuse convalescence. La doctrine de l'Auteur sur les fièvres peut se réduire en un ou deux aphorismes.

Dans les fièvres *produites par l* *vice des premières voies*, des pur gatifs sans saignées ; dans celle qui viennent d'un défaut de tran piration, ni saignées, ni purgatifs mais seulement des sudorifique: Ici le zèle de l'Auteur se manifest en formant le vœu de M. Haller pour *que la nature ait un jour se vengeurs qui établissent ses droit sur les débris du préjugé & a l'opinion.*

Appendix. Il contient quatr Articles, que nous devons parcou rir en peu de mots. Dans le pre mier, il s'agit des *crises*. Ce crises sont, dans la maladie, *u changement subit*, d'où résulte l mort ou la guérison du malad Dans les crises heureuses, se fa la coction & l'expulsion ou u transport avantageux de la matièr nuisible. La coction est plus o moins prompte, selon que l'hu meur est plus ou moins rebelle

& la fièvre plus ou moins forte. Cette coction est le grand œuvre de la nature : on recommande avec les plus vives instances & les plus graves autorités aux Médecins de s'y rendre attentifs, & d'en attendre tout, en le favorisant autrement que par des saignées répétées. La méthode de ces saignées qu'on ordonne au temps des crises, ne tend qu'à dépouiller la nature de ses forces dans le moment où elle est plus vivement aux prises avec son ennemi. Ici l'Auteur s'éleve à des vuës sublimes pour la perfection de sa Médecine ; il propose de mettre tout l'univers à contribution pour y concourir. Il faut lire dans son Livre les projets d'observations, de relations, de correspondances & de voyages qu'il voudroit exécuter, pour établir entre tous les Médecins du monde

un commerce général de lumières & de secours.

Le second Article regarde la saignée dans les hémorragies. Si l'hémorragie est *critique*, l'Auteur défend qu'on l'arrête, à moins qu'elle ne *devienne immodérée*, ou qu'elle ne produise des impressions fâcheuses sur le malade: alors, pour l'arrêter, il indique différents moyens où la lancette n'est d'aucun usage.

Pour appuyer ses principes sur l'*hémorragie symptomatique*, il tire ici un grand parti de la judicieuse Dissertation que M. Chomel publia sur le mal de gorge gangréneux, qui regna à Paris en 1748. Des faits que rapporte M. Chomel & de plusieurs autres, notre Auteur conclut que, dans ces hémorragies, la saignée est meurtrière, & qu'il vaut mieux administrer le camphre, remède dont il exalte l'excellence dans toutes les mala-

dies malignes, putrides & pestilentielles. Dans le cas d'hémorragie, la *révulsion* qu'on prétend opérer par la saignée, ne sauroit durer qu'autant que la veine est ouverte: c'est, *dit-il*, percer un vase d'un côté pour empêcher qu'il ne se vuide par l'ouverture de l'autre. C'est donc ouvrir deux issues à une liqueur qui n'en a qu'une: étrange moyen d'en arrêter la perte!

Quand l'abondance du sang rompt les vaisseaux, la saignée est bonne pour emporter la liqueur superflue, pour rompre son impétuosité, ou pour en détourner le cours. Hors ces cas, la saignée ne peut que hâter ou aggraver les accidents qui rendent l'hémorragie redoutable. Ici, comme partout ailleurs, l'Auteur veut qu'on applique autant qu'il se peut sur la partie affectée les secours extérieurs; & il ajoûte que la saignée

est meilleure pour prévenir que pour arrêter les hémorragies. . .

Le troisième Article qui traite de la saignée dans les fièvres malignes, nous apprend qu'*on peut saigner*, quand ces fièvres commencent, si le sang est *épais & enflammé*; mais si le sang est diffous, si c'est dans la lymphe que réside le vice, notre Docteur déclare qu'alors la saignée est *pernicieuse*. Cependant, *ajoûte-t-il*, ce n'est guères qu'en ces derniers cas que la fièvre porte un caractère de malignité. Il en dit autant des fièvres pestilentes : la saignée est impuissante contre ces *miasmes putrides*, qui répandent la contagion dans l'air, & qui engendrent ces fièvres dans ceux qui le respirent : la saignée n'en sauroit ni corriger le poison, ni le chasser hors du corps. . . .

Enfin, quand la substance corticale du cerveau, les membranes

des intestins, du poulmon &c. s'enflamment & *s'abscédent*, loin d'être salutaire, la saignée est toujours funeste : *on l'a constamment observé*, dit l'Auteur. Aussi en proscrit-il l'usage dans toutes les inflammations qui accompagnent les *fièvres malignes d'Hôpital*, dans celles où les humeurs tendent à putridité, où les globules rouges dissous pénétrent les vaisseaux séreux, ou sement sur la peau des taches *pétéchiales*, &c.

Au quatrième Article, on examine si la saignée convient dans les fièvres accompagnées d'éruptions cutanées. L'Auteur croit qu'il ne faut l'employer que sur des *gens vigoureux & pléthoriques*, dont les éruptions se font au commencement des fièvres aigues. Dans tous les autres cas, il interdit sévèrement la saignée : en un mot, il ne la peut guères souffrir dans aucune des maladies

où la machine périclite par l'affoi-
bliſſement & le relâchement de ſes
ſolides, ou par la putréfaction &
la diſſolution de ſes fluides.

On dira peut-être que, ſi la
ſaignée a des partiſans qui en ou-
trent l'uſage juſqu'à l'excès, elle
a, dans notre Auteur, un ennemi
qui tend à l'extrémité oppoſée, &
qui n'a pu ſe contenir dans le juſte
milieu où il ſemble qu'en cette
matière, comme en bien d'autres,
on marcheroit plus en ſûreté;
medio tutiſſimus ibis. C'eſt aux
Savans intéreſſés dans cette con-
troverſe, qu'il appartient de nous
éclairer. Nous ſerons toujours
prêts à rendre compte au Public
des lumières qu'ils nous commu-
niqueront. En les attendant, nous
exhortons les uns & les autres, s'il
en eſt encore temps, de bannir
de cette diſpute toute eſpèce d'ani-
moſité. Quand l'aigreur ſe mêle
aux controverſes, on ne voit preſ-

que plus la route du vrai : on ſonge bien plus à venger les intérêts de l'amour propre bleſſé, qu'à ſe procurer des lumières, ou à ſe délivrer des préjugés.

ARTICLE XCIX.

DOUTES SUR LA DISSERTATION de M. de Guignes, qui a pour titre : Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois ſont une Colonie Egyptienne. *Propoſés à Meſſieurs de l'Académie Royale des Belles-Lettres.* Par M. Leroux Deshauterayes, Profeſſeur Royal en Langue Arabe, Interprète du Roi pour les Langues Orientales, & Aſſocié de l'Académie Royale d'Angers. (Broch. de 89 pages.) *A Paris, chez Prault, Quai des Auguſtins;*

& Duchesne, rue S. Jacques
M. DCC. LIX.

VOici une controverse don très - peu de gens seron Juges. Il s'agit de savoir si le Chinois sont une Colonie d'Egyptiens. M. de Guignes en est persuadé : M. Deshauterayes croi le contraire : l'un & l'autre prétendent s'appuyer de l'Histoir & de la Langue Chinoise, san compter les Antiquités d'Egypt & de Phénicie qui entrent dan la discussion des preuves respectives. Qui pourra décider l querelle ? Quand les Chefs de Troyens & des Grecs veulent s battre dans l'Iliade, les Guerrier vulgaires se retirent, cédent l champ & demeurent simples Spectateurs du combat. Ils ne s'avisen pas de paroître, comme Acteurs dans une mêlée où interviennen des Dieux, des Déesses, des ar

mes divines, des catastrophes inespérées. N'est-ce pas là un emblême de la dispute née entre nos deux Savants ? Les armes dont ils se servent, n'ont pas été fabriquées en Europe ; & les coups qu'ils se portent ne sont pas comme ceux des hommes de ce temps-ci. Homère diroit que chacun d'eux lance des pierres que douze Mortels ordinaires ne leveroient pas.

Nous entrons aussi dans ce champ-clos, comme pour en voir l'étendue, l'appareil, & pour raconter ensuite au Public ce que nous y aurons remarqué. M. de Guignes prétend trois choses, 1° Que les Caractères Chinois sont des espèces de Monogrammes ou d'Hiéroglyphes formés de Lettres Pheniciennes. 2° Que les deux premiéres Dynasties Chinoises sont composées de Princes qui ont regné en Egypte, & non à la Chine. 3° Qu'une Colonie Egyp-

tienne alla s'établir en Chine, &
y fonda la Dynastie Impérial
des *Tcheou*, 1122 ans avant J. C
Ces trois Articles sont combattu
par M. Deshauterayes, qui ne donn
pourtant à ses argumens que l
titre de *Doutes*. Mais douter ainsi
c'est manifester tout ce qu'on pense
& attaquer vivement tout ce qu
ne quadre pas avec ses pensées
Selon M. de Guignes, les Egyp
tiens auront communiqué aux Ch
nois leurs Hiéroglyphes, & ceux
ci en auront formé leur Langu
écrite, de manière toutefois qu'
sera resté, dans cette Langue Ch
noise, des Caractères alphabéti
ques & des Hiéroglyphes. Nou
avouons de bonne foi que cett
première prétention de M. d
Guignes n'a pas en elle-même tou
le degré de clarté qu'il eût ét
possible de lui donner, ou bie
que la clarté qui y étoit répandue
se trouve enveloppée de nuage

depuis la critique de M. Deshauterayes. Celui-ci insiste sur une vérité, c'est que les *Hiéroglyphes ont dû précéder l'invention de l'Alphabet*; M. de Guignes en conviendra, ce semble, & dira qu'en effet les Hiéroglyphes des Egyptiens sont antérieurs à l'écriture Chinoise; mais que ces Hiéroglyphes ont fait naître les Lettres de la Chine, & que de ces Lettres combinées sont venus les Caractères Hiéroglyphiques du même Peuple. Il dira, en un mot, que les Caractères Chinois sont des espèces de Monogrammes formés de Lettres Egyptiennes, ou peut-être Phéniciennes. Mais ceci fournit encore une difficulté à M. Deshauterayes, qui demande si M. de Guignes entend que *les Caractères Chinois se sont formés des Caractères alphabétiques des Phéniciens, ou bien des Hiéroglyphes des Egyptiens? Deux objets*

très-différents, & qui *paroissent* néanmoins *confondus* dans la Dissertation.

Pour établir l'opinion de M. de Guignes, il faut montrer des ressemblances entre les Lettres Phéniciennes & les Caractères Chinois: c'est ce que le savant Académicien entreprend ; & pour cet effet, il présente aux yeux une Planche de Lettres Phéniciennes gravées : après quoi il disserte sur les rapports des Caractères Chinois. M. Deshauterayes oppose une autre Planche de Lettres Chinoises & de Lettres Phéniciennes : il prétend faire voir des disparates évidentes : & de tout ce détail, il résulte, en gros, qu'il y a beaucoup à disputer sur ces prétendues conformités de Lettres. Nous sommes fâchés que cette matière soit si peu susceptible d'extrait. Lisez les deux Brochures, voyez ce que les deux

Adversaires écrivent l'un pour & l'autre contre les ressemblances du Chinois & du Phénicien : puis prononcez & dites avec les Anciens : *Non liquet.*

De l'Analyse d'un petit nombre de Caractères Chinois, M. de Guignes conclut la communication entre l'Egypte & la Chine. Il retranche tout-d'un-coup deux grandes Dynasties, & plus de 1200 ans de la Chronologie Chinoise : il refoule ces temps sur l'Egypte, & ce procédé choque beaucoup M. Deshauterayes, qui invoque à son tour les relations des anciens Livres Chinois. Celui qui a pour Auteur *Mengtse* *, rapporte les travaux qui furent faits

* Mengtse vivoit environ 350 ans avant Jesus-Christ. Son Livre très-estimé à la Chine, a été traduit par le P. Noël, Missionnaire Jésuite. Ce Livre est compté parmi les Classiques.

en Chine, pour dessécher les terres après le Déluge, & pour les mettre en état d'être cultivées. Cette époque est celle de Yao & de Chun, dont on ne peut nier l'existence & l'antiquité sans contredire toutes les Histoires Chinoises. Yao vivoit 2357 ans avant Jesus-Christ : on se rendroit ridicule à la Chine, si l'on osoit attaquer cette Chronologie. Or, reprend notre Auteur, *je ne vois rien* dans tout ce que le Livre de Mengtse raconte des Regnes de Yao & de Chun, *qui puisse convenir à l'Egypte.*

Cependant, replique aussi M. de Guignes, » sous Yao, qui regnoit » avant Yu, c'est-à-dire avant » Menès, toute la Chine, *dit-on*, » étoit connue, tous ses habitants » étoient policés : 1500 ans après, » la plus grande partie de la Chine » étoit barbare : c'est une contra» diction manifeste qui ne s'expli-

» que qu'en regardant Yao comme
» un Prince Egyptien. « A cette objection, M. Deshauterayes répond deux choses : 1° Qu'il ne sait pas où M. de Guignes a découvert des Rois d'Egypte antérieurs à Menès. 2° Qu'il n'est point vrai que la Chine fût barbare 1500 ans après Yao. Il y avoit bien, *dit-il*, alors des Montagnards, il y avoit des Peuples dans les parties Occidentales & Méridionales de la Chine, qui vivoient en barbares, qui ne reconnoissoient point les Empereurs pour leurs Souverains, *mais la Cour étoit-elle barbare ; & ce qui constituoit la Chine, dans ces temps reculés, n'étoit-il point alors aussi policé qu'il l'a été depuis ?* A ce sujet nous avons été curieux de consulter les Histoires des temps postérieurs de 15 siècles à Yao, & nous avons trouvé l'an 850 environ avant Jesus-Christ ; or ce fut pré-

cisément alors qu'arriva la célèbre avanture du Prince *Suen-Vang*, qui fut soustrait à la fureur du Peuple, & substitué au fils unique d'un Ministre fidèle. Ce trait de générosité a servi de plan aux compositions dramatiques des Poëtes. *Suen-Vang* monta sur le Trône, & son Regne fut glorieux.

Ce Prince étoit encore de la Dynastie des *Tcheou*, qui regnoient en Chine depuis *Vouvang*, 1122 ans avant Jesus-Christ. C'est ce *Vouvang* que M. de Guignes croit avoir été le Chef de la Colonie Egyptienne & le Fondateur de l'Empire Chinois. M. Deshauterayes s'éleve avec beaucoup de force contre ce sentiment. Il fait la Généalogie de *Vouvang*, qui descendoit de Heoutsi * du temps

* Cet Heoutsi étoit même frère de Yao, si l'on en croit les anciens Livres Chinois.

de Yao. Il fait voir comment le même *Vouvang* monta ſur le Trône, après avoir vaincu le dernier Empereur de la Dynaſtie *Chang.* » Voilà, *dit M. Deshau-» terayes*, celui que M. de Guignes » fait venir de l'Egypte pour éta-» blir une Colonie à la Chine. A » moins que de s'inſcrire en faux » contre les Chinois, contre leurs » Livres, contre leurs traditions » perpétuées de race en race, en un » mot, contre tout ce qui conſti-» tue le caractère de l'Hiſtoire, » je ne devine point comment on » peut entreprendre d'établir une » opinion auſſi peu vrai-ſembla-» ble.« Nous attendrons la réplique de M. de Guignes, pour ſavoir ſes preuves ultérieures ſur Vouvang & ſur ſa prétendue origine Egyptienne. Dans nos Mémoires de Juin, nous avions paru appuyer ſon opinion en développant quelques traits de l'Hiſtoire du même

Empereur Vouvang. M. Deshauterayes répond à nos conjectures qui, au fond, insinuoient simplement que, s'il étoit venu une Colonie d'Egypte en Chine, ce devoit être véritablement sous Vouvang, à cause des grands changements que ce Prince avoit faits dans le Gouvernement. Il y avoit quelque chose de plus : c'est que sous Vouvang des Etrangers étant venus à la Chine, on leur donna une boussole pour s'en retourner dans leur pays, qui étoit à l'Occident. Sur quoi nous demandions si ce pays n'étoit point l'Egypte ou la Phénicie ? M. Deshauterayes répond que c'étoit la Cochinchine, nommée *Kiaotchi* par les Chinois. Cependant la Chronologie Chinoise que nous avons consultée, marque expressément que, quand ces Etrangers furent arrivés près de la Cochinchine, *ils cotoyerent la Mer, & s'en retournerent dans*

leur patrie : ce qui paroîtroit distinguer cette *patrie* de la Cochinchine. Mais il faut convenir aussi que la Relation, dont nous faisons usage, peut entendre le lieu spécial ou la Ville particulière qui étoit la *patrie* de ces Etrangers, auquel cas, arrivés près de la Cochinchine, ils auroient pu se rendre, par terre, dans ce pays natal qui n'en auroit pas moins fait partie de la Cochinchine même. Toutes ces choses peuvent se concilier, se diviser, prêter à la dispute pour & contre ; c'est ce qui fait voir qu'on doit attendre encore de plus grandes recherches & des lumières plus étendues.

Ainsi avons-nous deux Mémoires fort savans, pour & contre l'*Egyptianisme* des Chinois. Il y a plus de hardiesse & de nouveauté dans celui de M. de Guignes ; plus d'analogie avec les idées reçues, plus de critique sevère & discutée

dans les Doutes de M. Deshautesrayes. Le premier renverse tout-d'un-coup les difficultés qu'on a voulu étayer de la Chronologie Chinoise. Le second ne trouble point les Chinois dans la possession de leurs Antiquités légitimes & raisonnables. C'est au Lecteur à prononcer sur le fond de la question, ou à desirer que la querelle se perpétue dans l'espérance qu'elle fera naître d'autres compositions savantes. Les guerres littéraires sont le contre-pied des guerres politiques. Celles-ci détruisent & dépouillent, tandis que celles-là enrichissent tout le monde.

ARTICLE C.

DELLA FONDAZIONE di Pesaro Dissertazione di Annibale degli Abati Olivieri, Cameriere d'onore della Santità di Nostro Signore Papa Benedetto XIV. Si aggiunge una Lettera del Medesimo al Signor Abate Barthelemy, Custode del Museo di Sua Maestà Christianissima, sopra le Medaglie Greche di Pesaro, le più antiche Romane, ed altre d'Italia. (*In-fol.* pag. 56.) In Pesaro. M. DCC. LVII. *Dissertation de M. l'Abbé Olivieri, Camerier d'honneur du Pape Benoît XIV. sur la fondation de Pesaro; avec une Lettre du même à M. l'Abbé Barthelemy, Garde du Cabinet de Sa Majesté Très-Chrétienne. Septembre*, 1759.

sur les Médailles Grecques de Pesaro, sur les plus anciennes Médailles de Rome & d'autres d'Italie. A Pesaro, chez Gavelli. M.DCC.LVII.

ON voit ici deux Ouvrages : le premier, adressé en forme de Dissertation aux Académiciens de Pesaro, traite de la fondation ou des origines de cette Ville. Le second, adressé sous le titre de Lettre à M. l'Abbé Barthelemy, roule sur les Médailles Grecques de Pesaro, & sur d'autres Médailles anciennes, tant de Rome que d'ailleurs. M. l'Abbé Olivieri, Auteur de ces deux Ouvrages, est très-habile dans les Antiquités. Il a vu, en Italie, M. l'Abbé Barthelemy qui soûtient parmi nous la gloire de ce genre. Il est le digne successeur de quantité de grands hommes, que notre France a produits au siècle des études & du

travail. Il lutte presque seul contre le goût moderne, aussi ennemi de l'Antique que du vrai beau & du bon essentiel. C'est pourtant quelque chose que l'Italie trouve quelqu'un en France qui entende le langage d'Antiquaire : encore une génération, & où en serons-nous ?

Il nous seroit assez indifférent de savoir les origines de Pesaro, Ville du Duché d'Urbin sur le Golfe Adriatique, si nos vieux Ancêtres, les Gaulois Senonois, n'avoient pas habité ce Canton. On se souvient fort dans l'Histoire du passage de ces braves gens en Italie, de leurs victoires sur les Romains, de la conquête qu'ils firent de Rome. Après cette expédition ils s'établirent dans l'Ombrie; & Pesaro, comme toutes les autres Villes de cette côte, les reçut & plia sous leurs Loix. ...étoient néanmoins, à bien des

égards, des vainqueurs humains & commodes. Moyennant quelques terres qu'on leur abandonnoit, ou qu'ils s'attribuoient par le Droit de la Guerre, ils vivoient cordialement avec les anciens Possesseurs du pays. M. l'Abbé Olivieri nous parle de Langue & de Monnoies Grecques, dont on usoit alors dans l'Ombrie; & il croit que les Gaulois n'ont nullement traversé cet usage : *Dieu sait*, ajoûte-t-il, *s'ils se connoissoient seulement en Caractères Grecs.* Non assûrément, ces camarades de Brennus, ces gens sortis du Berry, de l'Auvergne, des Villes d'Autun, de Chartres, de Sens &c ne se picquoient point de savoir expliquer ou apprécier le Type & les Légendes Grecques de la monnoie de Pesaro. Des Terres, du Bois, des Armes, du Vin, avec la facilité de descendre & de remonter les rivières, voilà tout

ce

ce qu'il falloit à ces Guerriers.

C'étoit en 363 de Rome que les Gaulois, vainqueurs des Romains, avoient occupé les campagnes de l'Ombrie & la Ville de Pesaro. Cette Ville par conséquent existoit déja, & il faut remonter plus haut pour trouver son origine. Les devanciers des Gaulois, dans ce canton, étoient les Hétrusques, qui avoient succédé aux Ombriens, & ceux-ci aux Siciliens, selon un beau passage de Pline, dont M. l'Abbé Olivieri fait comme la base de son systême. Il croit que ces Siciliens, venus originairement de Grèce, ont fondé Pesaro; & qu'ils lui ont donné ce nom, à cause de la Ville de *Pise* en Elide, & des montagnes dont Pesaro est environnée, comme qui diroit *Pisa montana.** On voit par-là que

* Πίσα & ὄρος, *mons.*

les origines de Pesaro se perdent dans une très-grande antiquité. Les Romains furent Maîtres de cette Ville vers l'an 471 ou 472 de Rome, temps auquel ils chassèrent les Gaulois, qui avoient regné là en bons & tranquilles Maîtres durant plus d'un siècle. En 570, Pesaro devint Colonie Romaine ; & pour-lors plus de Langue ni de Monnoies Grecques. Rome étoit bien plus politique, ou moins endurante que nos antiques Gaulois : elle subjuguoit tout, & les terres & les mœurs : elle donnoit aux vaincus ses Usages, ses Loix & sa Langue : avec le temps, elle leur donna ses vices.

Mais y a-t-il donc eu des Monnoies ou des Médailles Grecques à Pesaro ? C'est ce qu'examine M. l'Abbé Olivieri dans sa Lettre à M. l'Abbé Barthelemy. D'abord Goltzius cite deux de ces Mé-

dailles, une de bronze & une d'argent : la premiére ayant pour tête un Hercule, & pour revers un Cerbère à trois têtes; l'autre présentant d'un côté un cheval aîlé & terminé en queue de poisson, de l'autre un Neptune armé du trident, & monté sur un dauphin. Or, quoique celle-ci porte l'inscription de *Pesaro*, comme la premiére, il y a pourtant toute apparence qu'elle n'a été ni frappée, ni coulée dans cette Ville ou pour cette Ville. Comment se persuaderoit-on que l'argent entrât dans les Monnoies de Pesaro, tandis que Rome n'avoit encore que de la Monnoie de cuivre? Il est certain, en effet, que les Romains ne firent point de Monnoie d'argent avant l'année de Rome 484 ou 485. Quant à la Médaille de bronze, citée par Goltzius, quoiqu'on ne la retrouve plus dans les Cabinets, elle a certainement existé : on en a d'autres

qui lui ressemblent beaucoup ; & M. l'Abbé Olivieri en produit une de son riche Cabinet, à laquelle il ne manque que d'être bien conservée pour décider pleinement la question. Le célèbre M. Gori a fait graver aussi deux morceaux, sur l'un desquels on voit l'Hercule & le Cerbère : on en donne ici le trait avec une explication propre à confirmer l'idée & le monument de Goltzius.

Au reste, ces antiques Médailles de Pesaro n'étoient que coulées ou jettées en moule : & l'on doit dire la même chose des anciennes Monnoies Romaines. Les vestiges de la fusion se remarquent sur le champ même de ces pièces. Le P. Montfaucon n'a point connu cette Méchanique ; du moins ne l'a-t-il point attribuée aux vieux Monétaires de Rome & de l'Italie. Il a cru que les As chargés

de figures des deux côtés, avoient été frappés séparément, puis joints & comme soudés ensemble : ce qui est ridicule à penser & à dire. M. l'Abbé Olivieri explique bien mieux l'artifice de ces morceaux d'Antiquité : ils étoient jettés en fonte, & c'est la cause des inégalités qu'on y remarque pour l'épaisseur & pour la correspondance des Types. Il faudroit lire toute la Lettre de notre Auteur, pour bien voir comment il raisonne sur cette fusion des anciennes Médailles ; comment il réfute M. Gori qui croyoit que, depuis Numa ou Servius Tullius, on avoit toujours frappé la monnoie ; comment il suit les différents âges de l'Art des Monétaires, les diverses figures des Pièces qui avoient cours dans le Commerce. On passa successivement de la forme quarrée à l'oblongue, à l'ovale, à la circulaire ; on char-

gea la Monnoie, tantôt de la figure d'un Bœuf, tantôt de celle d'une proue de Navire, tantôt d'une tête de Janus &c. ou plutôt ce furent les différentes Pièces de Monnoie qui eurent leurs diverses marques: par exemple,

Le Type de l'As fut une tête de Janus, & au revers la proue de Vaisseau: ce revers se voit pareillement à toutes les parties de l'As.

Le demi As ou *Semissis* étoit marqué d'une tête de Jupiter, couronnée de laurier; au bas la lettre S.

Le Tiers ou *Triens* portoit une tête de femme, qu'on prend tantôt pour *Rome*, & tantôt pour *Minerve*: à côté étoient figurés quatre gros points ou *globules*, qui marquoient les quatre onces du *Triens*.

Le Quart ou *Quadrans* avoit pour Type la tête d'Hercule, cou-

verte de la peau de Lion, & à côté les trois points ou *globules*, ſymbole des trois onces.

Le *Sextant* ou *demi-Triens* préſentoit la tête de Mercure avec ſon chapeau aîlé, & deux *globules*, pour marquer deux onces.

Toute cette expoſition ne ſe fait point par M. l'Abbé Olivieri, ſans entrer dans beaucoup de critiques ſur les Auteurs qui ont confondu, altéré, dénaturé les vraies idées qu'en doit avoir des Monnoies Romaines. Il donne la réponſe à quelques difficultés, ſurtout à celle qu'on tire de la variété des Types : il croit qu'on en doit chercher la cauſe dans les raiſons ou la biſarrerie des Magiſtrats qui faiſoient frapper des Monnoies hors de Rome : il ajoûte que quelques-unes des Médailles, où l'on voit des Types extraordinaires, ſont des derniers temps de la République ; que d'autres n'ont

jamais été vuës que dans les Recueils de Gravures, & nullement dans les Cabinets. Il établit enſuite l'ordre &, pour ainſi dire, les âges de la Monnoie Romaine. Les Pièces qui ont le plus de relief, le plus de poids, & qui ſont ſans légende, doivent être regardées comme les plus anciennes. Celles dont le relief eſt plus petit, le poids plus léger, & qui ont la légende *ROMA*, ſont plus récentes. Enfin les Monnoies marquées au nom des familles ſont les plus modernes de toutes.

Après avoir raiſonné très-doctement ſur les Monnoies anciennes de Rome & d'Italie, M. l'Abbé Olivieri revient à celles de Peſaro. Il indique encore deux Monuments de cette eſpèce qu'on lui attribue, mais ſans oſer répondre, qu'en effet ils appartiennent à cette Ville : & il conclut très-bien que ſa patrie ne prétend

point à l'honneur des fausses Médailles ; qu'elle est plutôt intéressée à voir ses Citoyens rejetter & combattre tout ce qui porte, en ce genre, le caractère de la supposition.

Cette Lettre est terminée par le Catalogue des Monnoies de bronze de Rome & d'Italie, qui sont conservées dans le Cabinet de M. l'Abbé Olivieri, avec quatre Planches qui représentent aux yeux les divers âges de ces Monuments antiques.

Cet Ouvrage, quoique peu étendu, dénote la plus profonde érudition & la meilleure critique. L'Auteur cite très-bien : nous pouvons répondre de son exactitude, après avoir vérifié la plûpart des citations. Il donne à M. Barthelemy, dans tout le cours de la Lettre, des éloges qui seront avoués de tout le monde.

ARTICLE CI.

LE PHILOSOPH MODERNE, ou *l'Incrédule condamné au Tribunal de la Raison*. Par M. l'Abbé M. D. G. (Volume *in*-12. p. 299.) A Paris, chez Desaint & Saillant, &c. M. DCC. LIX.

LE Philosophe incrédule ne reconnoît point d'autre tribunal que celui de la raison : sans cesse il y cite la Religion Chrétienne. M. l'Abbé le Masson des Granges vient plaider devant ce Tribunal la cause du Christianisme. Il y présente les principes, les maximes & les conséquences de ce culte divin : il requiert qu'on les mette en parallèle avec les principes, les maximes & les conséquences de l'Incrédulité ;

losophique. Il demande qu'on juge des principes par leur crédibilité, des maximes par leur honnêteté, des conséquences par leur sûreté. Ces trois Articles forment la Division naturelle du Livre que nous annonçons.

I. Partie. *La crédibilité du Christianisme opposée à la fausseté de l'irréligion.* Dans l'*introduction*, M. l'Abbé le Masson remonte aux sources de l'Incrédulité, qui sont l'*orgueil de l'esprit & la dépravation du cœur.* Le Christianisme renferme des mystères : l'esprit de l'homme ne sauroit les comprendre : l'orgueil du *Philosophe moderne* les rejette. *Je vois là*, dit l'Auteur, *bien de la présomption*, mais je n'y vois *ni sagesse, ni philosophie.* L'incompréhensibilité d'un dogme n'est pas un titre pour en nier la vérité, quand cette vérité est appuyée sur un témoignage infailli-

ble. La queſtion ſe réduit donc à ſavoir ſi Dieu a révélé le myſtère. Quand on nous parle de phénomènes phyſiques, ne croyons-nous pas l'exiſtence de ces faits, ſans en connoître la nature? Pourquoi Dieu ne ſeroit-il pas cru ſur ſa parole, quand il révèle un myſtère, ſans en dévoiler la ſubſtance à notre raiſon? Eſt-ce que l'évidence du motif ne doit pas alors l'emporter ſur l'obſcurité de l'objet? Toute révélation divine n'eſt-elle pas toujours plus vraie qu'elle ne peut être inconcevable? Demandez des gages certains de cette révélation, on vous les donnera; mais quand vous les aurez reçus, il ne reſtera plus qu'à vous ſoumettre à l'autorité infaillible dont on vous aura produit le témoignage inconteſtable. Si la raiſon ne reconnoît d'autorité que ſa propre lumière, elle ne ſera que s'égarer d'erreurs en

erreurs, s'aveugler, & ſe perdre dans les plus honteuſes ténèbres. Les Sages mêmes du Paganiſme en ont fait la triſte expérience. En dogmatiſant contre la Religion, les Philoſophes modernes ne font que renouveller les écarts humiliants, les variations éternelles, les abſurdités palpables, les délires inſensés des Ecoles les plus décriées de la Grèce & de l'Italie ancienne.

La ſeconde ſource de l'Incrédulité, c'eſt la *dépravation du cœur*. Les Chefs de l'irréligion ſe récrient contre ce reproche. On peut, *diſent-ils*, avoir des mœurs, ſans avoir aucune Religion. Ce n'eſt pas cette poſſibilité qu'on leur nie : tout ce qu'on prétend, c'eſt que, ſi l'on retranchoit de leur Catalogue tous ceux dont l'intérêt ſeroit qu'il n'y eût ni Dieu, ni Religion, leur troupe ſeroit peu nombreuſe; ils auroient à rougir

de leur solitude. Quand ils protestent qu'ils ne sont arrêtés que par des doutes invincibles, ils trahissent leur mauvaise foi. Si Dieu a parlé, le doute cesse d'être raisonnable. Le doute qu'ils préconisent, est la ruine de toute Religion. Si toute Religion étoit douteuse, toute Religion seroit nulle.

Après ces préliminaires, M. L. L. M., à la suite de l'Auteur des *Lettres critiques* & des Ecrivains de la *Religion vengée*, procéde à l'examen des systêmes qu'on voudroit substituer au Christianisme. Ces systêmes sont marqués au coin d'une *déraison*, qui les rend bien plus incompréhensibles & bien plus incroyables que tous nos mystères. Les Inventeurs, ou plutôt les Répétiteurs de ces systêmes, qui se vantent d'être d'habiles Destructeurs, sont de très-mauvais Architectes. Les édifices

qu'ils élevent, ne valent pas à beaucoup près celui qu'ils se flattent de renverser. M. L. L. M. en donne les plus solides preuves, & les met à la portée des plus simples Lecteurs. Spinosisme, Matérialisme, Epicurisme, tout croule sous sa main : au milieu de ces débris, le Christianisme reste inébranlable. *La voix de la matière* même se joint, en quelque sorte, à la lumière de la raison, pour rendre au Christianisme le témoignage & l'hommage le plus éclatant. Tous ces doutes affectés, qui sont l'asyle ordinaire des Incrédules, disparoissent. Ces Messieurs demandent des démonstrations, & n'en donnent aucune : on leur en fournit ici plus qu'ils n'en désirent : elles sont également défensives & offensives. Si l'on sommoit les Philosophes impies de se défendre, & d'attaquer dans une forme si réguliere, ils seroient

bientôt réduits à se rendre, ou à se retirer sans combattre. De l'existence de Dieu & de l'immortalité de l'ame démontrées, M. L. L. M. tire quelques corollaires qui achevent d'écraser les Partisans du hazard, les Sectateurs de la matière éternelle, & tous les Ennemis de la Divinité que nous adorons.

Cette solide *Introduction* prépare la voie aux *motifs généraux de crédibilité*. L'établissement du Christianisme est le premier de tous ces motifs. Les obstacles qui l'ont traversé, le placent au-dessus de toutes les œuvres humaines: on n'en sauroit imaginer de plus universels, de plus puissants, de plus violents & de plus insurmontables. Les Puissances & les passions humaines, les Ministres idolâtres & les faux Philosophes, les Empereurs & les Magistrats avoient juré la perte de notre

Religion ; la profondeur de ses mystères & la sainteté de sa morale rendoient le Christianisme odieux à tout l'univers payen : il n'y a donc que le Dieu de force & de vérité qui ait pu rendre notre Foi victorieuse de tant d'ennemis, & les soumettre à sa discipline.

Les moyens dont Dieu s'est servi pour l'exécution d'un projet si difficile, étoient en apparence aussi foibles, & même aussi contraires au succès, que le projet étoit hardi & supérieur à toute la force humaine. Les progrès du Christianisme n'en furent pas moins rapides : l'Incrédulité qu'ils confondent, n'a de ressource que dans les progrès du Mahométisme : ressource frivole que l'Auteur enleve aux Incrédules en leur démontrant la fausseté & l'injustice du parallèle.

Les miracles qui ont servi à l'établissement du Christianisme

& qui en ont attesté la Divinité, sont ici retracés & placés dans une évidence dont l'éclat dissipe tous les nuages rassemblés par les Philosophes incrédules qui ont tâché d'en anéantir la certitude. Leur possibilité prouvée, leur réalité avérée triomphent de tous les Sophismes artificieux, & de tous les blasphêmes raisonnés que l'irréligion moderne forge & lance contre ces divins prodiges. Les saintes Ecritures mettent le dernier sceau à tous ces motifs de crédibilité. Durant la longue suite de siècles qui se sont écoulés avant l'établissement du Christianisme, une succession de Prophètes, sans qu'on puisse soupçonner entr'eux ni concert, ni collusion, a constamment annoncé, prédit & tracé l'Histoire merveilleuse de cette Religion divine. Leur style est tantôt simple & tantôt sublime, souvent figuré,

quelquefois énigmatique. Jesus-Christ paroît enfin : tou· ces traits prophétiques & figuratifs, dispersés dans tout l'Ancien Testament viennent d'eux-mêmes se réunir & se vérifier en sa personne. Sa naissance, sa vie, sa mort, sa résurrection, & tous les évènements qui en sont la suite, remplissent les figures, éclaircissent les mystères ; & tout s'accomplit dans le temps qu'Israël attendoit l'exécution des promesses dont il étoit le dépositaire & le propriétaire. Les Prophètes de l'ancien Testament & les Historiens du Nouveau semblent n'être que différentes plumes qui, sans se connoître & sans s'entendre, se sont essayées sur le même sujet. On prouve ici l'authenticité de leurs écrits ; on tire même avantage des fausses Prophéties qu'on nous oppose ; on les distingue des véritables par des caractères si sensibles, qu'il n'est pas plus

possible de les confondre que la lumière & les ténébres. Voilà un léger précis du plan qu'a rempli l'Auteur dans cette premiére Partie. En la finissant, il s'adresse aux Incrédules.

» Je m'en rapporte à vous-» mêmes, *leur dit-il :* que vos » passions se taisent, que votre » raison seule prononce. De quel » côté se trouve le plus grand poids » de persuasion ? N'est-il pas plus » raisonnable de dire qu'il existe » un Etre suprême ; que cet Etre... » après avoir créé le monde visi-» ble, y a établi l'ordre & l'har-» monie que nous y voyons ; que » l'homme est un composé de corps » & d'ame, & que cette ame, spi-» rituelle de sa nature,... est le » principe de toutes nos pen-» sées &c. que de soûtenir qu'il » n'y a point d'autre Dieu..... que » le monde matériel, existant de » toute éternité dans sa configura-

» tion, ou étant devenu tel qu'il eſt
» par un ſimple jeu du hazard.....
» tout s'y eſt fait par un mouve-
» ment fortuit des atomes, & par
» l'heureuſe rencontre d'un jet qui
» a pris la place d'une infinité de
» jets poſſibles..... & que l'homme
» n'eſt qu'une portion de matière
» figurée au hazard, que la ma-
» tière ſeule en nous penſe &c.

» Or, entre des opinions con-
» tradictoires, n'eſt-il pas certain
» que la plus raiſonnable doit l'em-
» porter? Si les vérités du Chriſ-
» tianiſme ont de leur côté cette
» ſupériorité de raiſon, excluſive-
» ment aux principes de l'Incré-
» dulité, quel homme ſenſé peut
» leur refuſer la préférence? Elles
» n'ont point été imaginées ces
» vérités par des hommes biſarres,
» préſomptueux &c. Elles ſont
» liées, enchaînées les unes aux
» autres, tendantes aux mêmes
» fins, parties d'un ſyſtême ſage

» ment combiné & très bien soû-
» tenu. Elles sont supérieures à
» nos lumières, sans être contrai-
» res à notre raison. Elles sont
» telles que Dieu n'a manifesté
» que sa sagesse en les révélant,
» & l'homme ne trouve que son
» bonheur à les suivre. Elles ten-
» dent toutes à glorifier Dieu &
» à sanctifier l'homme. Elles fixent
» l'incertitude de son esprit; elles
» réglent les penchants de son
» cœur. Elles veulent qu'on pré-
» fère l'éternité au temps, le réel
» au frivole, le durable au passager.
» Elles sont consignées dans les
» monuments les plus anciens &
» les plus authentiques. Elles ont
» pour garant un concours éton-
» nant de miracles & de prophé-
» ties. «

II. Partie. *Honnêteté du Christianisme opposée à l'indécence qui résulte de l'irréligion.* » Pour être assûré que l'on prend

» le parti le plus honnête, *dit*
» *M. L. L. M.*, il faut n'avoir
» rien à se reprocher ni du côté
» des Maîtres dont on prend les
» leçons, ni du côté des amis à
» qui on se lie, ni du côté des
» principes que l'on adopte. Or
» je prétends que par tous ces en-
» droits le Christianisme a l'avan-
» tage sur nos prétendus Philoso-
» phes. Nous n'avons à rougir ni
» des Auteurs de notre Foi, ni des
» partisans de notre Foi, ni des
» conséquences de notre Foi. Il
» leur seroit bien difficile d'en dire
» autant.«

Si nos Philosophes modernes ont encore quelque pudeur, ils doivent souffrir très-impatiemment que l'Auteur les invite à remonter à la source de leur doctrine. Epicure, Diagoras & Théodore l'ont ouverte : Celse, Porphyre, Jamblique, Julien, Crescent, Cécilius & Hiérocle

furent dans le *moyen âge*, les canaux qui la répandirent dans ces derniers siècles. Spinosa, Servet, Vanini, Socin, Bayle, Hobbes, Tolland & Collins l'ont renouvellée. A la suite de ces noms, presque tous voués à l'opprobre, on placera ceux de nos Philosophes. Quoiqu'ils affectent une indépendance absolue qui ne reconnoît aucun Maître, quoiqu'ils ne s'accordent que dans la haine qu'ils portent au Christianisme, & que sur tout le reste ils soient assez peu d'intelligence, cependant ils ne font encore que partager entr'eux des dogmes aussi surannés que méprisables, &, malgré l'intervalle des siècles, toujours aussitôt flétris que ressuscités.

Les conquêtes que ces Philosophes font dans notre siècle, ne sont pas assez glorieuses pour effacer leurs anciennes taches. Est-ce en effet l'élite de nos Citoyens

iujets que ceux dont la con-
'honore. En haïssant Dieu,
t-on mieux son prochain ?
jurant sa Religion, sert-on
sa patrie ? A-t-on plus de
, quand on a moins de prin-
Devient-on meilleur Ci-
, quand on ne se croit ni
ni immortel ?
es conséquences naturelles
pareil systême seront, *dit*
L. L. M., que l'autorité n'est
tyrannie & usurpation ; la
ndance, foiblesse & stupi-
; la subordination, intérêt

» merce d'intérêt & de passion. »
A cette licence, à cette indépendance où conduit l'irréligion, notre Auteur oppose les principes du Christianisme. Mais la plus complette, comme la plus sensible réfutation de l'Incrédulité, c'est l'exposition de ses dogmes fidèlement extraite des Vers & de la Prose où ils sont enseignés. Nous saurions mauvais gré à l'Auteur de nous présenter sans voile ces horribles principes, s'ils n'étoient pas de nature à révolter autant le bon sens, qu'ils font frémir l'honneur, la vertu & même l'honnêteté publique.

M. L. L. M. n'a pas manqué de repousser les odieuses imputations que les Incrédules font au Ministère Ecclésiastique. Il y a long-temps qu'on l'a remarqué : les traits que l'irréligion aiguise contre le Christianisme, portent la trempe de la plus injuste malignité, & souvent

plus noire calomnie : ſont-ce
·là des armes dont la vertu
vérité puiſſent recevoir le
:e ou permettre l'uſage ? Mais
nent oſe-t-on attaquer ou
ndre enſemble les mœurs
norale des Chrétiens, quand
lopte un ſyſtême où l'on eſt
iſé à lâcher la bride aux paſ-
les plus violentes, faute de
pour les réprimer ; où l'on
int ſans ceſſe des liens qu'im-
la Loi, des remords que la
n ſuſcite, & des maximes que
ligion conſacre ? Quels hom-
quels Citoyens, quels Phi-
hes ! Pour les bien connoî-
l faut avec notre Auteur les
dérer *dans les différentes*
ions de la vie, & les y met-
n oppoſition avec les vrais
tiens. » Il eſt donc, *conclut*
L. L. M., parfaitement dé-
ntré qu'en genre d'honnêteté,
Chriſtianiſme mérite la préfé-

» rence sur tous les systêmes d'in-
» crédulité ; qu'en ce genre, les
» principes de part & d'autre ne
» sont pas comparables ; que les
» mœurs trouvent leurs régles les
» plus parfaites, & leur appuy le
» plus sûr dans les Loix de l'Evan-
» gile, & que tout est perdu pour
» elles, si l'on adopte les maximes
» de la prétendue Philosophie de
» nos jours. «

III. Partie. *La sûreté que l'on trouve à se soumettre à la Religion opposée aux dangers inséparables de l'irréligion.* Les Philosophes incrédules n'oublient rien pour dissiper toute inquiétude à l'égard de l'éternité. Mais comme ils n'ont point de certitude fondée pour nous tranquilliser sur un objet si intéressant, leurs efforts sont plutôt des jeux d'esprit que des principes de raison. Braver de si grands risques d'après de si foibles garants, ce

feroit s'aveugler & s'étourdir d'une étrange manière. Il y a ici deux termes à considérer, le temps & l'éternité. L'Auteur les saisit & démontre qu'à l'égard de l'un & de l'autre, le *parti du Chrétien est le plus sûr.*

L'Incrédulité permet tout à ses partisans, elle ne les contraint sur rien ; mais quelque sensuelle que soit sa morale, on n'est jamais le Maître d'en pratiquer les maximes commodes : il est peu de personnes dont les jours coulent dans les plaisirs. La vie est exposée à tant de peines, la santé à tant d'accidents, la fortune à tant de revers, que, dans la carrière de l'homme le plus voluptueux, la somme des instants fâcheux l'emporte toujours sur celle des moments agréables. Il est donc plus essentiel de nous prémunir contre les maux de la vie que de nous borner à jouir de ses agréments.

Or, dans tout systême d'Incrédulité, nulle ressource pour l'homme souffrant. Il n'y a que la Religion qui puisse adoucir nos maux présents par des espérances solides. Elle fait plus, elle rend nos peines méritoires, avantageuses, desirables & préférables à toutes les joies passagères & fugitives de ce monde. Voilà les précieuses ressources que l'Incrédulité nous enleve, sans les remplacer. Les rigueurs qui nous sanctifient, nous flattent plus que les plaisirs qui nous corrompent. Ces plaisirs sont trompeurs ; ils tourmentent plus par le desir qu'ils ne satisfont par la jouissance. Dans la voie des Incrédules, nous ne cueillons pas toujours les fleurs qui nous plaisent ; nous évitons encore moins les épines qui nous blessent. Il n'y a donc rien à y gagner pour le temps ; mais ce qui est bien plus important, c'est qu'il y a tout à

risquer, tout à perdre pour l'éternité.

En effet, sur cet Article le plus sérieux qu'on puisse examiner, quelle sûreté trouve-t-on dans la société des Incrédules ? Est il un malheur plus effroyable & plus inévitable que celui où ils s'exposent ? & sur quelle autorité s'y exposent-ils ? sur des conjectures avancées sans la moindre probabilité, sur des *peut-être* hazardés avec la plus énorme témérité. Quand le Chrétien s'abuseroit dans sa Foi, les conséquences de son erreur seroient-elles aussi terribles ? Le Christianisme ne nous propose rien à croire dont l'impossibilité soit démontrée, rien même dont la vérité ne soit attestée par d'invincibles preuves de fait ou de droit. Nous ne courons donc aucun danger à captiver notre entendement sous un joug si raisonnable ; & cependant l'In-

crédule voudroit que, ſur ſa parole; c'eſt-à-dire ſur des doutes ſophiſtiques, ſur des incertitudes affectées, nous affrontaſſions ces affreux, ces éternels ſupplices que nos ſaints Oracles annoncent à l'infidélité volontaire & conſommée. Les Philoſophes modernes méritent-ils donc que nous leur faſſions de ſi grands ſacrifices? Eſt-ce à des Etres raiſonnables qu'ils propoſent de déférer ſi humblement & ſi aveuglément au poids de leur autorité & de leurs opinions? S'il falloit ici ſe décider par des autorités humaines, n'en avons-nous pas de plus graves, de plus reſpectables, & par conſéquent de préférables à la leur? En devenant Incrédules, deviendrions-nous plus vertueux? Eſt-ce donc le zèle de la vertu qui force ces Philoſophes à renier le Chriſtianiſme? La mort, cet inſtant ſi lumineux & ſi déciſif,

presse-t-elle autant les Chrétiens d'abjurer leur Foi, qu'elle presse la plûpart des Incrédules d'y revenir & de renoncer à leur impiété ? » Témoin, *dit notre Auteur*, » le fameux Locke. * On connoît » la Lettre qu'il écrivit au lit de » la mort, pour être remise à Col-» lins après son trépas..... Je n'en » citerai que les paroles suivantes : *Je vous souhaite le meilleur de tous les biens. Au moment de la mort, on voit plus clair que jamais.*

Cette troisième Partie est terminée par des récapitulations raisonnées, qui rappellent & inculquent tout le fond de ce bon Ouvrage. M. L. L. M. y a joint

* On ne doit pourtant pas assûrer ...e Locke fut Incrédule de profession. ...ns ses Livres, il a rendu souvent ...mmage à la Religion Révélée.

des notions exactes & des principes solides sur la nature des Loix, sur la certitude des faits, sur les Hérésies, sur l'Eglise, sur l'intolérance Chrétienne & Catholique, sur la force & les caractères de la Foi, sur les précautions qu'on doit prendre pour en conserver la pureté, sur la conduite qu'on doit tenir avec les Philosophes modernes. Ils se plaignent qu'on les accuse injustement d'irréligion : il leur enseigne un moyen unique & infaillible de repousser une si grave accusation : nous souhaitons ardemment qu'ils veuillent le prendre. C'est d'*être Chrétiens*, de penser, d'écrire & de *parler en Chrétiens :* ils ne sauroient refuser de prendre ce parti sans se rendre suspects : en le prenant, ils ne courent *aucun risque sur le fait de la Religion.*

En parcourant la Table des Matières, placée à la fin de ce Livre,

on verra que notre Extrait n'embrasse qu'une très-petite portion des principes qui y sont discutés & développés. On doit profiter du zèle de l'Auteur qui a su se proportionner aux besoins des simples & aux desirs des personnes éclairées.

ARTICLE CII.

LETTRES DE M. DE MAIRAN au R. P. PARRENIN, Missionnaire, de la Compagnie de JESUS à Pekin, contenant diverses Questions sur la Chine. (In-12. pag. 230.) A Paris, chez Desaint & Saillant, rue Saint-Jean de Beauvais, &c. M. DCC. LIX.

L'HISTOIRE Chinoise devient un objet considérable dans la Littérature. On ne se contente

pas aujourd'hui de considerer cette Histoire en elle-même : on la compare avec celle de l'Egypte ; on cherche des rapports entre les deux Peuples. C'est M. de Mairan qui le premier a tracé le plan de ce Parallèle ; qui l'a même exécuté en grande partie. Frappé de tout ce qu'on raconte du Gouvernement, des Mœurs, des Arts de la Chine, il a rapproché l'Histoire des Egyptiens ; il á cru voir dans ceux-ci le germe de la constitution Chinoise ; & comme Sésostris a pénétré jusqu'au-delà du Gange, c'est l'époque de ce Conquérant que le savant Académicien emprunte pour rendre vraisemblable la communication importante dont il s'agit, & qu'on suppose entre la Chine & l'Egypte.

Sésostris, avec cent mille Egyptiens, se sera montré en Vainqueur & en Législateur aux Chi-

bois ; il leur aura fait part de la
Langue, des Loix, des Usages,
de la Religion même de son pays.
La Chine aura concilié ces nouvelles
Institutions avec les Coûtumes
déja reçues : le Chinois sera
devenu Egyptien jusqu'à un certain
point : les ressemblances de
l'un & de l'autre Peuple auront
été fixées de maniére à être très-sensibles,
mais sans exclure aussi
des différences très-marquées. Et
tel sera le principe général de solution
pour une infinité de Questions
qu'on fait tous les jours sur
Empire immense de la Chine.

Voilà une idée si magnifique
si bien liée qu'elle mérite d'être
ielque chose de plus qu'un systne.
M. de Guignes est venu,
ouis peu, l'accueillir, l'accréer,
du moins en partie : car il
t avouer que sa pensée n'est pas
:-à-fait la même que celle
t M. de Mairan a établi &

développé les principes. M. de Guignes donne à l'Egypte beaucoup plus d'influence sur le génie & sur tout le Gouvernement des Chinois. Il prétend qu'avant l'expédition des Egyptiens en Chine, ce pays n'étoit guères habité que par des Barbares ; qu'il a été entièrement policé par les Loix de l'Egypte ; que les Dynasties Egyptiennes ont été placées à la tête de l'Histoire Chinoise ; que l'époque de ces grandes opérations ne remonte pas au-delà de l'année 1122 (avant Jesus-Christ,) terme fort postérieur aux temps de Sésostris, dont les conquêtes servent comme de point d'appuy aux ingénieuses explications de M. de Mairan.

Dans cette discussion savante, M. de Guignes a paru comme le Triumvir Antoine, qui traînoit à sa suite toutes les forces de l'Orient.

. . . Variis Antonius armis
Ægyptum, viresque Orientis, & ultima secum
Bactra vehit,

Æneid. VIII.

c'est-à-dire que ce docte Ecrivain s'est muni de toute l'érudition Orientale (dont il posséde un si riche fond,) pour appuyer l'opinion de l'identité des Chinois & des Egyptiens : on peut voir l'Analyse de son Ouvrage dans nos Mémoires de Juin.

Depuis ce temps-là, il s'est élevé contre lui un Adversaire capable de le combattre à forces égales. M. Deshauterayes, dont nous analysons les *Doutes* dans le présent Journal, dispute à M. de Guignes toutes ses prétentions, & c'est aussi la Littérature Orientale qui fournit les détails de l'attaque : en sorte qu'il seroit difficile d'imaginer un autre combat litté-

raire où les Tenants fussent n
assortis & plus dignes l'un de
tre. Quant au résultat de la co
verse, le Public seul doit
s'il est favorable ou contrai
systême de l'origine Egypt
des Chinois.

Il s'agit ici des Lettres de
Mairan au P. Parrenin & de
marques qui les accompag
Elles forment, pour le répét
core, une sorte de dispute
culière. Moins décisif que
Guignes, notre Auteur se re
dans des bornes beaucoup
étroites en ce qui concern
rapports de l'Egypte &
Chine. Plus abondant & pl
veloppé dans ses Observatio
l'Empire Chinois, il traite
coup de points auxquels
Guignes n'a pas cru devoi
attention, ou qui contredi
ses principes. Tel est l'Arti
la Chronologie que M. de M

discute avec beaucoup de soin, & dans le goût même des Chinois qui n'aiment pas qu'on attaque leurs Antiquités publiques, classiques & reconnues. Enfin il n'est point question, dans le Mémoire de M. de Guignes, du génie des Chinois considéré par rapport aux Arts & aux Sciences. On remarque seulement que l'Auteur n'a pas une fort grande idée de la capacité Chinoise, sur-tout en remontant à des siècles fort éloignés de nous. Au contraire, M. de Mairan s'entretient volontiers avec le P. Parrenin des anciens Livres & des études primitives de la Chine. Il se contente de témoigner quelque surprise au sujet des progrès trop lents, ou des connoissances trop superficielles du peuple Chinois dans quelques parties des Arts. En un mot, voici trois objets qu'embrasse M. de Mairan. 1° Le Parallèle des Egyptiens &

des Chinois. 2° La Chronologie Chinoise, ou la durée du vaste Empire de la Chine. 3° Le génie des Chinois considéré par rapport au progrès des Arts & des Sciences. Nous traiterons séparément, mais succinctement, ces trois Articles.

I. Parallèle des Chinois et des Egyptiens.

M. de Mairan avoit conçu pour le P. Parrenin une confiance, une amitié même qui éclate dans toutes les Lettres qu'il écrivoit à ce Missionnaire. On n'a ici que trois de ces Lettres, mais les Remarques qui les accompagnent sont fort étendues; & le tout fait connoître la grande intimité où vivoient ces deux Savants, quoique séparés par tant de Mers & tant de Continents. Il étoit naturel qu'avec beaucoup de connoissances acquises, & avec

le desir d'en acquérir sans cesse de nouvelles, M. de Mairan fit beaucoup de questions sur la Chine. Cette partie si considérable de l'Asie offre un spectacle des plus beaux & des plus singuliers qui puissent occuper l'esprit d'un vrai Philosophe. Depuis deux siècles & demi seulement, nous connoissons cet Empire dont on croit que la fondation touche aux jours du Déluge, & dont l'Histoire n'est défigurée par aucun siècle de barbarie. Toujours on y a conservé les Arts, les Sciences, les Loix, les Tribunaux, les successions de Princes; & par-tout ses Annales présentent, dans le Peuple qui l'habite, un grand air de sagesse, de constance, de modération, de docilité &c. C'est ainsi qu'en parlent toutes les Relations & tous les Voyageurs : il n'est pas possible de supposer des causes d'erreur ou des motifs de mensonge

dans une foule de témoins si
tagés d'intérêts, de sentiment
Nation, d'âge & de professio

M. de Mairan rassemblant
les traits du caractère des Ch
s'est ressouvenu de ce qu'on a
des Egyptiens. Il a remarqué,
les deux Peuples, quantité d'u
semblables : par exemple, ui
pect infini & même supersti
pour les Ancêtres ; une d
Langue, l'une parlée, l'
écrite ; un goût décidé po
Edifices de grandeur Colo
une attention soûtenue pour
server les mêmes professions
les familles ; une tradition
interrompue d'Arts & de S
ces, sur-tout de l'Astronomie
suite nombreuse de Dynasti
de Familles qui se sont tra
la souveraineté ; un corps in
ble de Loix, tant Religieus
Politiques ; un attachement
çule sans doute, mais co

pour le dogme de la Métempſy-
choſe ; une vénération ſingulière
pour la figure du Dragon, pour
l'Oiſeau de bonne augure, appellé
Phénix en Egypte, & *Fom-hoam*
à la Chine, &c.

Ce n'eſt-là que l'ébauche des
traits de reſſemblance que notre
ſage Obſervateur a remarqués en-
tre les Egyptiens & les Chinois ;
nais c'eſt toujours, à-peu-près, le
ujet principal de ſes Lettres, &
fond des queſtions très-amples
'il faiſoit au P. Parrenin. Nous
devons pas rendre ici les ré-
ıſes de ce Miſſionnaire : elles
conſignées dans le Recueil
connu des *Lettres édifiantes*
rieuſes. On les trouve même
ées en partie à la tête du
oire de M. de Guignes, qui
lu les tranſcrire, *afin qu'on*
plus facilement quel a été
ment de M. de Mairan &
Parrenin : c'eſt la raiſon
mbre, 1759.

exprimée à la page 8 du
moire.

Il faut dire néanmoins que le
sionnaire convenoit, en récriv
M. de Mairan, de quelques co
mités entre les Coûtumes de
gypte & celles de la Chine ;
qu'il disputoit beaucoup sur
tres prétendus rapports ; qu'il
soit de reconnoître la plûpa
ceux que M. de Mairan lui c
toit, & qu'enfin il n'estimoit pa
des ressemblances les plus
quées, on pût conclure qu'il s
fait une communication o
accord entre les deux Peu
Selon M. de Mairan, c'étoit
sostris qui avoit pénétré jusq
extrémités de l'Asie, & qui
transmis aux Chinois tous les
ges de l'Egypte. Le P. Par
ne goûtoit point cette explica
parce qu'il croyoit que Sés
n'auroit eu ni le temps n
moyens de parvenir à la C

avec son armée. Le Missionnaire ajoûtoit d'autres raisons qu'il faudroit voir dans ses Lettres. M. de Mairan en paroissoit ébranlé, mais sans abandonner totalement le Parallèle des Chinois & des Egyptiens, sans être convaincu de l'impossibilité du passage de Sésostris en Chine. Peu de temps encore avant la mort du P. Parrenin, M. de Mairan lui mandoit : » Il » est sans exemple qu'aucun Peu- » ple soit parvenu au point où en » sont aujourd'hui les Chinois, » sans passer par les temps d'igno- » rance & de barbarie, qui pré- » cédent toujours celui du savoir » & de la politesse, à moins que » l'inspiration divine, ou la com- » munication d'un Peuple plus » éclairé ne s'en mêlent. Il me » semble donc que le Parallèle » dont il s'agit, & l'arrivée de Sé- » sostris à la Chine, avec cent » mille Egyptiens, résoudroient

» assez bien la difficulté.« Te
l'état de conjecture & de pr
bilité où est restée, par rapp
M. de Mairan, l'opinion de
gyptianisme des Chinois. Il r
proposoit, comme il le dit
même, que *par manière d'éc*
cissement & de doute. Le
moire publié par M. de Guig
a pu fortifier ce sentiment, 1
les *Doutes* de M. Deshauter
sont aussi capables de l'affoibli

II. Chronologie Chinois

Cet Article est très-considé
dans les Lettres & dans les Re
ques de M. de Mairan. Quo
cet Auteur penche à croire
Sésostris & la Colonie Egypti
ont donné une nouvelle fac
Gouvernement & aux Mœur
la Chine; il n'en est pas m
persuadé que cet Empire e
au moins depuis Yao, 2357
a

avant Jesus-Christ: & comme cette époque tombe huit ou neuf ans avant le Déluge dans la Chronologie ordinaire, M. de Mairan embrasse ouvertement le calcul des LXX, en quoi il met fort à l'aise le P. Parrenin & les autres Missionnaires qui sentent, mieux que nous autres Européens, les avantages de ce calcul pour satisfaire aux Antiquités Chinoises.

De nos Cabinets scientifiques d'Europe, il nous est facile d'imputer une Chronologie vicieuse aux Livres les plus authentiques de la Chine; d'accuser même ces Livres de fiction ou de supposition; de retrancher, d'un trait de plume, quinze ou vingt siècles de l'Histoire Chinoise; de placer (comme fit le P. Fouquet écrivant à Rome en 1729) l'époque des Chinois à l'année 424 avant Jesus-Christ. Mais ces procédés, quoiqu'animés du ton de la confiance,

& soûtenus du style le plus tranchant, sont parfaitement méprisés à la Chine.

M. de Mairan & son Correspondant, le P. Parrenin, nous instruisent en détail de l'incartade historique & chronologique de ce P. Fouquet devenu Evêque *in partibus* après son retour en Europe. Il s'avisa de faire imprimer en Latin une *Table Chronologique de l'Histoire des Chinois*, avec un prétendu *Mémoire instructif*, où il *traitoit de fabuleuses presque toutes les anciennes Histoires de la Chine*, & où il assûroit qu'*un des plus habiles Chinois, nommé* NIEN-Y-YAO, *fixoit l'époque* de la Nation *à l'an 424 avant Jesus-Christ.* Cette *Table*, au reste, & le *Mémoire* n'étoient au fond que l'Ouvrage de ce Chinois, hors les louanges qu'on lui donnoit, & l'application qu'on faisoit de sa Chronologie à la nôtre.

idicule aux yeux des Chi-
& embarrassant pour nous,
ce qu'on nous eût expli-
vrai de la chose. Le pré-
savant *Nien-y-Yao* n'étoit
Douanier d'une Ville de
ice : il n'avoit jamais été ni
, ni même *Bachelier*; & il
cru qu'on se moquoit de
il avoit appris qu'on le trai-
homme célèbre en Europe.
le Chronologique, traduite
Fouquet, étoit un Catalo-
Rois de la Chine depuis
de la Dynastie des *Tcheou*.

de la premiére : c'est ce qu'a
fait *Nien-y-Yao* pour la Ch
Il s'étoit attaché, dans les
ments de son loisir, à faire
liste des Princes qui avoient r
depuis l'an 424 avant Jesus-C
jusqu'à ces derniers temps ;
il vivoit encore en 1735, c
P. Parrenin lui parla en 1734.
de même qu'on ne diroit pa
France que la Chronologie de
Rois est complette, si elle ne c
mençoit qu'à la seconde r
ainsi le Catalogue de *Nien-y-*
n'étoit nullement une Chron
gie entière des Empereurs d
Chine : l'Auteur lui-même n'
pas conçu une idée si folle ; i
voit bien qu'avant le 31.e E
reur de la Dynastie des *Tc*
il y avoit eu beaucoup d'a
Princes qui s'étoient transm
sceptre de la Chine. M. Fouqu
seul transforma cette Chronol
tronquée en Ouvrage classi

parfait, digne de nous apprendre toutes les Antiquités Chinoiſes. Quand il eût été rendu public à Rome, en France, en Angleterre, il étonna les Savants; & nous nous reſſouvenons fort de l'avoir vu cité avec complaiſance dans des Livres érudits. Que dire, en effet, au premier coup-d'œil, contre un prétendu chef-d'œuvre venu de la Chine, traduit par un ancien Miſſionnaire, préſenté à toute l'Europe comme un monument capable de faire diſparoître toutes les difficultés de la Chronologie Chinoiſe? Mais *quid feret hic tanto promiſſor hiatu?* L'Ecrit porté à la Chine excita la riſée des Connoiſſeurs, & il nous eſt revenu de-là des ſolutions fort peu honorables à M. Fouquet, qui, heureuſement pour ſa réputation, étoit mort avant la découverte de cette ſingulière manœuvre.

Ainsi demeurons-nous en
session des vraies & légitimes
tiquités Chinoises ; mais, pou
concilier avec nos Antiquité
faut adopter le long calcu
LXX. Nous avons déja insin
sentiment de M. de Mairan
sujet : il l'exprime encore da
troisième Lettre au P. Parr
» Vous avez raison, *lui dit-il*
» penser que je m'éloigne pe
» votre avis sur la Chronolog
» la Chine, & sur l'ancienne
» monde. Je crois, avec v
» qu'on ne peut se sauver
» cette matière, contre cert
» objections, & travailler
» fruit à la conversion des
» nois, qu'en recevant tou
» moins la Chronologie des L
» suivie d'ailleurs par de
» savants hommes dans tou
» siècles de l'Eglise, & solide
» défendue vers la fin du
» passé par le P. Pezron. J'

» autrefois le Livre de *l'Antiquité*
» *des Temps rétablie* de cet Au-
» teur, & il m'en est resté des
» traces avantageuses, que ni la
» chaleur du P. Martianay, ni la
» modération du P. Le Quien, ses
» Antagonistes, ne peuvent jamais
» effacer. Tous ces Adorateurs du
» Texte Hébreux portent assûré-
» ment les choses trop loin sur
» cet Article. « L'Auteur fait voir
ensuite qu'aucune autorité ne s'op-
pose à la réception du calcul des
LXX: raison qui peut même en-
core être appuyée d'un suffrage
positif, puisque l'Eglise Romaine
conserve, dans son Martyrologe,
cette longue Chronologie.

En raisonnant toujours, de plus
en plus, sur *l'Antiquité des Temps*,
M. de Mairan rappelle les Obser-
vations que Callisthène envoya de
Babylone en Grèce à la sollicita-
tion d'Aristote, observations qui

remontoient 1903 ans avant
temps d'Alexandre le Grand : c
précéder d'environ 2200 ans l'
Chrétienne ; & voilà les Chi
qui sont encore plus anciens
l'on admet qu'Yao a regné
2357 avant Jesus-Christ : fait
torique qu'il n'est guères poss
de révoquer en doute.

En faveur de la longue Cl
nologie nécessaire pour les A
quités Chinoises, M. de Ma
accueille aussi beaucoup la fam
période de 600 ans, laquelle
témoignage de l'illustre Jean-
minique Cassini, *est une des*
belles qu'on ait encore invent
car, en l'admettant, chaque a
solaire est de 365 jours, 5 heu
51 minutes & 36 secondes : c
approche très-fort des plus ex
observations modernes. Jos
dit qu'elle avoit lieu sous les
miers Patriarches avant le Dél
mais elle étoit oubliée depuis l

temps, quand les anciens Astronomes Hipparque, Méton, Pythagore, Thalès, firent leurs observations, puisqu'ils n'en parlent jamais. Or cet oubli prouve que la connoissance de cette période & de sa justesse remonte bien haut dans la suite des siècles, & rend très-vraisemblable l'époque que Josephe lui assigne au-delà même du Déluge. Cependant si elle a existé pour-lors, on ne peut supposer qu'elle n'ait pas été précédée de beaucoup de siècles d'observation, qu'ainsi pour l'invention de cette période, on ne doive préférer le long intervalle des LXX aux 1656 ans, qui, selon l'Hébreu, se sont écoulés depuis la création jusqu'au Déluge. Nous renvoyons à la belle & subtile Dissertation que trace M. de Mairan sur ce point particulier de Chronologie Astronomique, &

ſur la réfutation très-ſen
entreprend de quelques
hazardés par feu M. Gog
ſon Livre *de l'origine d*
des Arts & des Sciences.
vant Ouvrage eſt trop reſſ
la Chronologie ; & c'eſt
cauſe l'erreur qu'on y r
touchant la manière d'a
cette importante période
ans , dont M. Caſſini &
Mairan font tant de cas.

III. Génie des Chinois pa
port aux Arts e
Sciences.

Ce morceau forme peu
partie la plus philoſophi
Lettres & des Remarques
Mairan. Cet Auteur ſe pla
tout ſon Livre , vis-à-vis
nois : il conſidère l'app
qu'ils ont donnée , de tou
aux Sciences & aux Arts ;

néanmoins les faits qui ſe préſentent à ſes réflexions.

Les Chinois ſe ſont toujours picqués de cultiver les *Sciences ſpéculatives*, » & avec cela, je » ne ſache pas, *dit M. de Mairan*, » qu'il ſe ſoit trouvé parmi eux » un ſeul homme qui les ait mé» diocrement approfondies. « Ils virent avec admiration les éléments d'Euclide, la ſphère de Clavius, & d'autres petits Traités élémentaires, quand on les leur montra traduits en Chinois. Ils furent ſurpris de trouver ſur nos Cartes & ſur nos Globes d'Europe la Terre de figure ſphérique ; ils la croyoient quarrée, & contenant leur Empire *au milieu*. L'Iſle Formoſe n'eſt qu'à quinze ou vingt lieues des côtes les plus fréquentées de la Chine, & ils ne l'ont connue que vers l'an 1430 de Jeſus Chriſt. La poudre à canon

se fabrique de temps immémo[r]
parmi eux, & ils n'ont su imag
ner le canon. La circulation d
sang & de la lymphe n'a point ét
ignorée en Chine comme en Eu
rope ; mais les Médecins Chino
ne savent comment elle se fa
Ce pays est très fertile, il est h
bité par des hommes laborieu
& les famines y sont néanmo
très-fréquentes. On s'y pic
plus qu'ailleurs d'humanité,
respect pour la mémoire
morts, de principes propr
épargner le sang humain, n
quand il s'agit de punir les cri
& l'on ne laisse pas d'y ex
sans cesse les enfants, &c.

Toutes ces espèces d'in
quences ou de paradoxes,
veut, revenoient souven
pensée de M. de Mairan
fournissoient quantité de q
qu'il proposoit au P. Parre
Missionnaire, dans ses r

expliquoit la plûpart de ces difficultés; mais il en restoit toujours quelques-unes qui ne paroissoient pas entièrement résolues. Par exemple, M. de Mairan continuoit d'insister sur ce qu'il y avoit d'étonnant dans le peu de progrès de l'Astronome & des Mathématiques à la Chine. Le P. Parrenin avoit répondu que *les récompenses pécuniaires & honorifiques de l'Astronome Chinois étoient trop peu de chose; & que comme il n'avoit rien à observer sur la terre, il n'avoit presque rien à y prétendre.* » Mais ces raisons, *re-» prenoit M. de Mairan*, quelque » solides qu'elles soient, suffisent-» elles pour justifier le peu de sa-» gacité des Chinois à cet égard? » Ne leur restera-t-il pas encore » assez de motifs & de facilités » pour s'avancer dans les Sciences? » &, comparés à nous, n'ont-ils

» pas presque toujours été dans » des circonstances plus favora» bles du côté de la fortune, sans » compter le climat qu'ils habi» tent ? La Nature s'y oppose » donc ; & , comme vous êtes » obligé d'en convenir, c'est que » leur génie les éloigne des » connoissances abstraites, & de » la partie spéculative des Arts » qu'ils cultivent d'ailleurs avec » succès. « L'Auteur rappelle ailleurs & développe de plus en plus cette raison philosophique, tirée du génie de la Nation. Il se sert aussi de la lenteur des Chinois dans le progrès des Arts & des Sciences, pour autoriser l'hypothèse du passage des Egyptiens à la Chine. Sans ce secours, les Chinois auroient-ils encore découvert les premiéres étincelles des connoissances qu'ils possédent depuis tant de siècles ? On doit lire toutes ces observations,

ſans oublier celle qui regarde l'invention & l'uſage du fer : Article qu'il faudroit tranſcrire ici tout entier : mais nous ſommes obligés de finir. Ce Livre eſt très intéreſſant par le fonds des choſes qu'il préſente, & très-picquant par la manière dont elles ſont préſentées. Nous ne craignons pas qu'on abandonne cette Lecture, ſi l'on entame ſeulement la premiére Lettre.

ARTICLE CIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

DE ROME.

VITE *de' più eccellenti Pitto Scultori e Architetti scrit da Giorgio Vasari Pittore e A chitetto Aretino corrette da mo errori e illustrate con Note.* Ton primo. *Dedicato alla sacra Maest di Carlo Emanuele Re di Sa digna, &c. &c.* In Roma 1759. *P Niccolò e Marco Pagliarin Stampatori e Mercanti di Libri*

Il y aura trois Tomes (*in*-4° dont les deux premiers sont dé imprimés. Le troisième est so

presse. Les Portraits qui manquoient dans la seconde & la troisième Edition du Vasari, se trouvent ici, & l'on les a tirés de la Bibliothèque Corsini. Ces Portraits sont gravés sur Cuivre ; mais ils ne valent pas, dans leur genre, ce que valent dans le leur les Portraits sur Bois des anciennes Editions. L'Editeur & Commentateur est M. Bottari, Bibliothécaire du Cardinal Corsini. L'Ouvrage s'imprime par souscription, laquelle est de dix écus Romains, c'est-à-dire 50 livres de France. Le *Prospectus* entier se distribue à Paris chez Tilliard, Desaint & Saillant.

FLORENCE.

On vient de publier, dans cette Ville, le second Volume de la grande Edition des Confessions de S. Augustin *in-fol.* avec des

Notes, des Commentaires
Réponses aux Adversaires
tôt aux Calomniateurs d
Docteur. Le premier V
parut en 1757, & conti
cinq premiers Livres des C
sions. Le second Tome re
les huit autres Livres. *L'*
de cette Edition est le I
change de la Présentation,
Déchaussé.

Joseph *Allegrini*, Grav
Florence, distribue le Rec
Portraits de la Maison de M
Ils sont au nombre de c
commencer par le fils d'E
chef & source de cette M
qui a fini en la personne
Princesse Anne-Marie, E
Palatine.

On a gravé, dans cette
Ville, avec beaucoup de s
sur papier royal, quarante

bleaux de la riche collection du Marquis Gerini : cela forme deux Volumes *in-fol.* en y comprenant les descriptions des sujets, lesquelles sont en Italien & en François. Chaque Volume coute cinq sequins, c'est-à-dire environ 55 liv. de France. Or les principales Pièces de ce magnifique Recueil sont *la Conversion de S. Pierre*, de l'Albane. *L'Apparition de Jesus-Christ sous la forme d'un Jardinier*, du même. *La sainte Famille*, de Raphaël d'Urbain. *Le Couronnement de la sainte Vierge*, de Rubens. *Le Mariage de sainte Catherine*, de Paul Véronèse. *Le Crucifiement*, d'Annibal Carrache. *S. François d'Assise dans le désert*, du Cigoli. *La Pénitence de Magdeleine*, du Guerchin. *S. Joseph*, du Guide. *Une Vierge*, de Vandyck. *Judith*, du Titien. *Un Portrait de Femme*, d'André del Sarte. *Une Pastorale*,

de Solimène. *Une Bataille*, de Salvador Rosa. *Le passage de la Mer-Rouge*, du Bourguignon. *Une Annonciation*, de Paul Véronèse. *Deux Batailles*, du Bourguignon. *Une Assomption*, de Gherardini. *Une Vierge*, du Pontorme. *Une Figure de la Piété*, du Bassan, &c.

De Venise.

Opere in Versi e in Prosa del Sig. Conte Gasparo Gozzi Veneziano, &c. (Tomi IV. *in*-8°. 1758.) *Œuvres en Vers & en Prose du Comte Gozzi*, &c. Il doit y avoir six Volumes dans ce Recueil ; & l'on y trouvera des Tragédies, des Comédies, des Cantates, des Lettres, des Poësies sérieuses & badines, &c.

Discorsi Academici del Sig. Abate Giusto Fontanini, dappoi Ar-

Arcivescovo d'Ancira, intorno a vari punti di Storia Ecclesiastica, di sacri Canoni, & di Theologia &c. *Discours Académiques de Monseigneur Fontanini, &c.* 1759.

De Caritate, virtute Theologicâ, ejusque naturâ, multiplici actu, perfectione, præcepto &c. *Traité de la Charité, &c.* Par le P. Jean-François-Bernard de Rubéis, de l'Ordre des FF. Prêcheurs. (*In*-4°. 1758.)

Prediche Quadragesimali del M. R. Padre Giuliano Sabatini di Sant' Agata, Cherico Regolare delle scuole pie, poscia Vescovo di Modena. (*In*-4°. 1758.) *Sermons du Carême de Monseigneur Sabatini, Evêque de Modene, &c.* Ce Prélat (mort en 1757) étoit en grande réputation d'éloquence, de vertu & de zèle épiscopal. A la

tête desdits Sermons est u
de sa vie.

Della Graziá divina 1
zione Oratoria. (*In* - 4°.
Dissertation Oratoire sur l
divine, *&c.* Cet Ouvrag
pages *in*- 4°. & dédié au S
D. Aurelio Rezzonico, I
teur de S. Marc, & frèr
Sainteté, est une sorte d'e
tion que l'Auteur fait aux
de s'occuper des grands p
qui concernent la grace
La matière est traitée sans
tion, sans entrer dans les c
de l'Ecole; & l'Auteur se
exposer ce que tous les C
Catholiques croient sur la

Lezione d'ingresso nell'
mia de' Ricovrati di Padova
Abate Giovanni Brunacci
tratta delle antiche origi
Lingua volgare de' Padovan

lia. (*In*-4°. 1759.) C'eſt une eſpèce de Proluſion ou de Diſcours de réception de l'Abbé Brunacci dans l'Académie des *Ricovrati* de Padoue. Il s'agit des Antiquités de la Langue Italienne, & de la vieille Poëſie des Padouans.

Proſe e Rime Liriche, edite ed inedite di Dante Alighieri con copioſe, ed erudite aggiunte, &c. (Tomo IV. grand *in*-4°. 1758.) *Œuvres du Dante, en Proſe & en Vers, Tome IV. &c.* Cette Edition eſt ornée de belles Planches & d'une vie du Dante, faite avec ſoin.

Annales Camaldulenſes Ord. S. Benedicti, &c. (*In-fol.*) *Annales des Camaldules.* Tome 4^e, depuis l'année 1161 juſqu'en 1250. Les Auteurs ſont D. Jean-Benoît Mittarelli, & D. Anſelme Coſtadoni, Religieux de l'Ordre. Ils

ont dédié ce Volume au Clement XIII.

DE MILAN.

De methodo fluxionum g tricarum & ejus uſu in inve dis præcipuis Curvarum af nibus, Diſſertatio quam (Joſeph Vicecomes in Cc Nobilium Regio Imperatori gono ſub directione Cleri Regularium Congregationi Pauli publico examini expo (*In*-8°. 1758.) *Diſſertati la méthode des fluxions géo ques, & ſur leur uſage pour vrir les principales propri Courbes, &c.* Cette Diſſerta été propoſée & ſoûtenue en de Thèſe par le jeune Com ſeph Viſconti. Le fond de vrage contient les princip calcul différenciel, & ſe ré cinq Théorèmes fort clair propoſés.

Obſerv

Osservazioni in difesa di alcuni passi del celebre Giureconsulto Gio. Vincenzo Gravina. *Observations pour la défense de quelques Textes du célèbre Jurisconsulte Jean-Vincent Gravina.* (In-8°.) L'Auteur est M. Jean-Pierre Silva : l'objet de son Livre est de justifier le Jurisconsulte Gravina, dont quelques assertions ont été critiquées par le docte Heineccius, Professeur en l'Université de Halle en Saxe. Ce Livre est fort court, mais assez efficace pour venger l'illustre Jurisconsulte Italien.

Henrici à Porta Cuneatis Ord. Prædicat. Sac. Theol. Magistri de Linguarum Orientalium ad omne doctrinæ genus præstantiâ. Accedunt exercitationes duæ in quarum primâ invocatio Sanctorum adversus Theodoricum Hackspanium, in alterâ Purgatorii veritas adversus eundem Hackspanium,

Josephum Binghamum, Isaacum Beausobrium aliosque, ex priscâ Patrum & Ecclesiarum traditione, sacræ Script. documentis apprimè consonâ, atque ex Judæorum etiam consensione vindicatur, & asseritur. (*In-4°.*) *Traité du R. P. Henri della Porta, de l'Ordre des Frères Prêcheurs sur l'utilité des Langues Orientales pour tous les genres d'études; avec deux Dissertations, dont la première venge l'invocation des Saints; & l'autre, la vérité du Purgatoire contre divers Ecrivains Protestants, &c.* On trouve aussi à la fin de ce Volume un Supplément où l'Auteur fait voir, contre M. de Beausobre, que saint Cyrille de Jérusalem n'a ni altéré ni falsifié l'ancienne Liturgie, & ce qui concerne l'oblation du Sacrifice pour les Morts. Tout ce Recueil d'Ouvrages est estimé en Italie.

ALLEMAGNE.

D'INGOLSTAD ET DE MUNICH.

DE GENUINO principii æquilibrii corporum ſolidorum aliorumque effectuum cum eodem connexorum. Auctore P. Georgio Kraz S. J. in Catholica & Electorali Univerſitate Ingolſtadienſi Linguæ ſacræ & Matheſeos Profeſſore. *Du vrai principe de l'équilibre des corps ſolides & des autres effets qui dépendent de ce principe, &c.* (Volume *in*-12. pages 301.) Tous les Géomètres enſeignent & démontrent que deux poids qui ſont en raiſon réciproque de leur maſſe & de leur diſtance au point d'appuy d'un lévier, font équilibre entre eux. Mais il s'agit de ſavoir quelle eſt la raiſon de ce phéno-

mène, ou, ce qui eſt la même choſe, quelle eſt la cauſe prochaine & immédiate de cet équilibre. L'Auteur Allemand rapporte les divers ſentiments, marque les défauts ou l'inſuffiſance de chacun ; puis, dans les deux dernières Sections, (il y en a cinq dans tout le Livre,) ce Profeſſeur explique ſon ſentiment qui ſe réduit à dire que *les forces des poids placés en raiſon réciproque, agiſſent ſur le nœud, la tiſſure & le lien des parties du lévier au point d'appuy*. SI PONDERA EORUMQUE AB HYPOMOCHLIO DISTANTIÆ RECIPROCANT, VIRES IN COMMUNEM BRACHIORUM NEXUM AD IPSUM HYPOMOCHLION, CIRCA QUOD PONDERA MEDIANTE VECTE ADVERSUS SE MUTUÒ AGUNT, SEMPE ÆQUALES ERUNT, EOQUE IPS ETIAM IPSA PONDERA CIRCA H POMOCHLION IN ÆQUILIBRIO. Ce doctrine, au reſte, eſt expliq

fort-au-long ; & voici l'ordre des Sections.

Dans la premiére, on trouve les observations faites par l'Auteur sur les léviers & sur les poids placés à leurs extrémités.

Dans la seconde, sont les divers sentiments sur la cause de l'équilibre, avec les raisons qu'on emploie pour & contre ces opinions.

Dans la troisième, on recherche la vraie cause de l'équilibre ; & l'on examine à fond l'effet des poids placés aux extrémités du lévier sur la tissure & la liaison des parties de ce lévier.

Dans la quatrième, on détermine la cause de l'équilibre, & l'on en développe les effets.

Dans la cinquième, on raisonne de cette cause de l'équilibre par rapport à l'état physique des corps.

Il semble que cet Ouvrage

contient des choses bien réfléchies, & qu'il répand des lumières importantes sur cette partie des Sciences Physico-Mathématiques.

FRANCE.

De Paris.

RÉPONSE de M. Clairaut à quelques Pièces la plûpart Anonymes, dans lesquelles on a attaqué le Mémoire sur la Comète de 1682, lu à l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences du 14. Novembre 1758. Chez Lambert, rue de la Comédie.

Tout le monde a entendu parler de la Comète qui s'est fait voir aux Astronomes dans les premiers mois de cette année. M. Halley en avoit prédit le retour pour la fin de 1758, ou le commencement de 1759 : il l'avoit liée à la

Théorie de Newton, c'eſt-à-dire au Principe de l'action des corps céleſtes les uns ſur les autres. Selon le même M. Halley, l'action de Jupiter ſur cette Comète devoit mettre des variations dans ſon mouvement, & rendre les périodes de ſon retour tantôt plus longues, tantôt plus courtes ; mais cet illuſtre Aſtronome n'a point calculé ces différences : il n'a parlé ni du périhélie de la Comète quand elle ſe rendroit viſible, ni de l'action de Saturne ſur elle : action néanmoins très-capable d'altérer auſſi ſes mouvements. C'eſt M. Clairaut qui s'eſt chargé de ces ſavantes & difficiles opérations. Le réſultat de ſon travail eſt très-bien expoſé dans un des Articles du Journal des Savants (Janvier 1759.)

Croira-t-on que la malignité ou l'envie puiſſe entrer dans l'ame des Aſtronomes ; que ces Eſprits

presque toujours élevés au-
des choses humaines & n
lisés, pour ainsi dire, dai
régions célestes, puissent s'é
des voies de la modération
la justice? Depuis que la C
s'est fait voir, on a répandu
sieurs petits morceaux de cr
contre notre célèbre Académ
On a prétendu qu'il avoit
peu de chose aux instructions
nées par M. Halley; que l
fort de son travail consistoit
une opération d'Arithmé
dans une application de no
à des méthodes publiées
long-temps; que la différen
32 jours * entre son résul
l'observation de la Comète
une erreur, même assez gro

* M. Clairaut avoit annoncé
rihélie de la Comète pour la mi-
& il est arrivé le 13. de Mars, o
suivant M. de l'Isle.

de calcul ; que cette erreur devoit être appréciée en la comparant, non avec la révolution entière de 1682 à 1759, non avec la somme des deux révolutions précédentes, mais avec la difference qui est entre la période moyenne, laquelle est fictice, & la période réelle terminée au 13. de Mars dernier, temps du Périhélie de la Comète.

Ces imputations doivent paroître frivoles à tous ceux qui entendent la matière ; mais M. Clairaut a eu raison de supposer qu'un grand Public avoit besoin d'être détrompé ou préservé de l'erreur. C'est ce qui l'engage à publier une Réponse aux Critiques dont nous venons d'indiquer les objets. Cette Brochure de 19 ou 20 pages est d'une précision & d'une clarté qui ajoûtent au mérite de la cause. L'Auteur expose quatre excellen-

tes Raisons que nous ne pouvons qu'indiquer.

1°. Son travail est tout-à-fait différent de celui du docte Halley. Celui-ci n'a prédit la Comete qu'en général ; il n'a fait qu'entrevoir, pour ainsi dire, l'action de Jupiter sur elle ; il n'a rien calculé en détail, n'a point spécifié le Périhélie, n'a point touché aux attractions de Saturne, ni aux variations qui devoient en résulter dans le mouvement de la Comete. M. Clairaut a rempli toutes les parties de ce travail, & l'on sait avec quel succès. Avant l'apparition de la Comète, il n'avoit que des Admirateurs. Quel changement a donc pu causer le phénomène même dans des Esprits qu'on a droit de supposer philosophes ?

2°. Ce n'est point une opération purement Arithmétique qui a occupé M. Clairaut ; c'est un cal-

cul où l'on ne perd point l'avantage d'une Analyſe auſſi ſimple que la nature du problême le comporte : c'eſt une application de nombres combinée avec des conſtructions de figures géométriques relatives au mouvement des Aſtres: c'eſt un exercice preſque continuel de Métaphyſique ſubtile & épineuſe, pour reconnoître les paſſages du poſitif au négatif dans toute la ſuite des nombres qu'on emploie, &c.

3°. Il eſt injuſte de qualifier d'erreur la différence du réſultat de M. Clairaut d'avec l'Obſervation. Ne ſait on pas que cette différence peut venir d'une multitude de cauſes, telles que les erreurs des obſervations antérieures ; l'attraction des moindres Planètes ; celle de toutes les Comètes, des Satellites de Jupiter & de Saturne ; la réſiſtance de l'Ether ? &c. Pourquoi donc s'en prendre au calcul de

notre Auteur, & l'accuser d'i
titude ? Pourquoi d'ailleurs
faire attention qu'ici les diffi
étoient sans nombre; qu'il
soit, pour ainsi dire, de par
un pays entièrement incon
de se faire une route à soi-n
que l'intention de M. Cl
étoit simplement de confir
systême Newtonien en li
retour de la Comète avec l'
des Planètes principales;
reste ce savant Académic
toujours dit qu'il falloit fai
rier le Périhélie depuis le
de Mars jusqu'au milieu d
ce qui étoit comprendre
l'Annonce de la Comète, l
ment même du phénomèn
qu'on l'a trouvé, puisque
mète a passé au Périhélie
mi-Mars ?

4°. N'est-ce pas une injust
core plus marquée que de
apprécier l'erreur prétend

M. Clairaut en la comparant avec la différence qui est entre la période moyenne & la période réelle ? La période moyenne seroit celle que rempliroit la Comète, s'il n'y avoit point de perturbation de la part des autres Planètes. La période réelle est le temps de la révolution même. La premiére est fictice, & sa différence d'avec la période réelle n'existe point, & ne peut être mesurée immédiatement par des opérations particulières : preuve manifeste qu'il est aussi injuste que déraisonnable de vouloir s'en servir pour apprécier l'erreur qu'on reproche à M. Clairaut, c'est-à-dire la différence entre son résultat & l'observation. Il faut lire toute cette *Réponse* qui est instructive, modeste, sans récrimination contre personne, & sans prétentions illegitimes en faveur du travail de l'Académicien. Il

fait espérer, à cette occasion, le grand Ouvrage qu'il prépare depuis long-temps sur les Comètes. On y verra mieux encore les routes qu'il a prises, & la frivolité des Critiques qu'on a hazardées contre lui. On peut voir aussi, dans l'Année Littéraire de M. Fréron, deux fort bonnes Lettres sur ce même sujet : elles sont de M. le Roy, de l'Académie des Sciences, fils du célèbre M. Julien le Roy, & frère de celui qui nous donna l'année dernière le beau Livre des *Ruines de la Grèce*. On a encore, dans la même Année Littéraire, une Lettre de M. de la Lande, de la même Académie des Sciences, laquelle répond fort clairement au 4^e reproche, ou Article d'objection proposé contre M. Clairaut.

Le premier d'Août dernier, l'Académie Royale des Sciences

donna une attention particulière au présent que lui fit le R. P. Fourcault, Minime de la Province de Bourgogne & de la Communauté de Mâcon. Ce présent étoit un nombre d'Oiseaux, préparés suivant l'ingénieuse méthode qu'il s'est faite dans ses moments de loisir, & sans rien prendre sur les fonctions de son état qu'il remplit avec beaucoup d'édification. Nous avons déja parlé dans ces Mémoires (Juillet 1757, II. Volume) du talent rare de ce Religieux pour cette partie si féconde & si agréable de l'Histoire Naturelle. Nous avons dit qu'il sait conserver aux Oiseaux de toute espèce leur forme, leur port, leur attitude; qu'il a le secret de les rendre comme inaltérables, en sorte qu'après une longue suite d'années ils n'ont rien perdu de leur beauté, de leur maintien & de leurs gentillesses. L'Académie a vu

opérer le P. Fourcault, & elle a été extrêmement satisfaite de ses manœuvres : elle lui en a délivré le témoignage authentique en l'invitant a multiplier de plus en plus les opérations de ce genre : elle a desiré aussi qu'il se rendit sédentaire à Mâcon ; vû l'avantage qu'il a d'être connu & secondé des Chasseurs du pays, & d'avoir établi de-là ses correspondances dans les diverses Provinces du Royaume. On doit néanmoins être prévenu que désormais il faut affranchir les ports de Lettres si l'on veut traiter avec lui ; sans quoi l'Ornythologie ruineroit promptement son meilleur ami & son plus zelé partisan. Le même Religieux a eu l'honneur de faire voir en Cour plusieurs pièces de son travail ; & le plus grand éloge qu'on ait pu en faire, a été de ne pas résister à l'illusion, & de prendre, au coup-d'œil, ces Oiseaux préparés

& inanimés pour des Etres vivants. Il eſt à ſouhaiter qu'après avoir épuiſé toutes les claſſes de nos Oiſeaux Regnicoles, le P. Fourcault aille faire des collections dans les pays étrangers : ce ſera remplacer, quoique dans un autre genre, les PP. Plumier & Feuillée, Religieux du même Ordre, & ſi célèbres par les voyages qu'ils ont entrepris pour le progrès de la Botanique, de la Phyſique, de l'Aſtronomie, &c.

La même Académie Royale des Sciences a jugé digne des plus grands éloges une *Anatomie artificielle*, qui lui a été préſentée le 23. Juin dernier. M. Morand en a fait le rapport très-circonſtancié, & il en réſulte que ce morceau qui repréſente & rend le corps humain en ſon entier, ſurpaſſe tout ce qu'on a vu juſqu'ici dans le même genre. Il faut imaginer

tromper les yeux ; parfaiter
ajuſtées , combinées & prc
tiônnées entre elles ; tranſpar
quand elles doivent l'être, ſo
ou fléxibles, ſelon l'état des
cères naturels ; & le tout recou
d'une enveloppe qui eſt coı
une vraie peau. La cire n'
que dans un petit nombre d
membres artificiels , & ja
ſeule : elle eſt mêlée d'un al
qui empêche les inconvenien
la caſſure dans le temps froic
de l'amolliſſement dans les
leurs. Avec cette merveille
tomique, on eſt diſpenſé de
quer ſoi-même ; mais l'Au
qui eſt une Demoiſelle, non
Biheron , ne peut opérer
avoir le cadavre ſous les yeux
a compoſé cette belle Ana
par l'ordre de l'Impératric
Ruſſie ; & l'envoi a été fai

M. Morand, avec une collection d'instruments, de machines & de modèles nécessaires à la Chirurgie. Après avoir démontré ce chef-d'œuvre en présence de l'Académie, Mademoiselle Biheron en a reçu le suffrage le plus favorable, dont l'expédition est datée du 26. Juillet.

Eloge de M. de Fontenelle par M. l'Abbé Trublet. Cet éloge tiré du Moreri en dix Volumes *in-fol.* est comme une fleur choisie dans un Jardin immense. Nous faisons ce choix à cause de l'importance de l'objet & de la bonne manière dont il est présenté. Si tous les Littérateurs anciens & modernes avoient eu des amis aussi zelés & aussi intelligents que l'a été M. l'Abbé Trublet à l'égard de M. de Fontenelle, nous saurions l'Histoire Littéraire comme celle de notre propre vie.

Septembre, 1759.

M. l'Abbé Trublet, dans l'éloge de Fontenelle, prend très-bien son parti. C'est un siècle de Littérature & de Philosophie ; il falloit donc ne peindre que l'Homme de Lettres & le Philosophe, c'est-à-dire décrire ses Ouvrages & son caractère moral. Voilà ce qu'on trouve dans cet Article du Moreri. Ne comptez pas sur une Nomenclature séche des Livres de M. de Fontenelle. L'Auteur les nomme l'un après l'autre, mais il raisonn sur chacun, il les apprécie en dé tail, il en fait l'Histoire ; il rap porte ce qu'on en a dit & écrit ; fortifie le tout d'Anecdotes : cette sorte d'exécution n'étoit poi facile. M. de Fontenelle, à la de sa vie, étoit comme un mo ment, les Contemporains avoi disparu, il falloit presque con ter l'Histoire pour le conno Heureusement M. l'Abbé Tr avoit pris ses mesures de loi

toit pourvu de Notices dans la
miliarité intime qu'il avoit eue
ec M. de F. : c'étoit lier deux siè-
es, d'ailleurs assez hétérogenes,
lui qui nous a précédés & celui
ù nous vivons.

La vie morale de M. de F. n'est
as moins bien rendue que le ca-
actère de ses Œuvres. Ce fut un
omme aimable, fait pour la so-
iété, vif & agréable dans la con-
versation, œconome sans avarice,
bienfaisant & libéral avec choix;
exempt des grandes passions, &
toujours maître des petites; égal
dans sa vie, dans ses écrits, dans
son tempérament, dans sa ma-
nière de traiter avec les Grands,
les Petits, les Foibles & les Forts.
On n'oublie pas ce qui regarde son
bonheur, quoique cet Article soit
toujours plus aisé à traiter sur le
papier qu'avec le cœur & la cons-
cience. M. de F. fut un des plus
heureux hommes du monde, parce

qu'il fut un des moins malheureux. Il faut lire tout cet Eloge, qui est tout-à-fait dans le goût d'un Moreri qui seroit exempt de fautes. *On a aussi de M. le Cat un Eloge de M. de F. nous en dirons quelque chose dans un autre Journal.*

M. l'Abbé Dinouart, déja connu avantageusement par d'autres Ouvrages, promet une bonne Edition des Hymnes de Santeul : morceau précieux de Poësie Ecclésiastique, & le seul qui puisse disputer le prix aux Lyriques profanes. Chaque Editeur de Bréviaire a pris des licences sur ces Hymnes, ajustant le mètre ou la diction à sa fantaisie & aux caprices du Chant. M. l'Abbé Dinouart fera justice de cette espèce de contrebande, en indiquant les faits sans respect humain. Santeul lui-même a fait des corrections : on a recueilli ses variantes d'après les diverses Editions qu'il a données, avec les Notes écrites de sa main sur un Exemplaire qui lui appartenoit. Enfin M. l'Abbé Dinouart a tracé, en homme instruit, la Notice historique de ce grand Poëte, fort mal peint jusqu'ici & plus défiguré qu'em-

belli dans ses portaits. Nous avons vu le premier trait du Tableau qu'entreprend notre Editeur, & il semble qu'on doit en desirer l'exécution prompte & parfaite, sans compter les agrêments de la Typographie qui ne doivent pas être épargnés.

TABLE DES ARTICLES
Du mois de Septembre 1759.

ARTICLE XCVI. Noticia de la California, &c. *Notice de la Californie, &c.* Suite de l'Article LXXXIV. au II. vol. de Juillet. 2117

ART. XCVII. Le Pitture antiche d'Ercolano, &c. *Les Peintures antiques d'Herculanum, &c.* Suite de l'Article LXXIII. au I. vol. de Juillet. 2147

ART. XCVIII. *Les Abus de la Saignée, &c.* 2165

ART. XCIX. *Doutes sur la Dissertation de M. de Guignes, touchant les Chinois, &c.* 2191

ART. C. Della fondazione di Pesa-

ro, &c. *Dissertation* ...
fondation de Pesaro, &c.
ART. CI. *Le Philosophe* ...
ne, &c.
ART. CII. *Lettre de M. de* ...
au P. Parrenin, &c.
ART. CIII. Nouvelles Litté...

Errata pour Juillet, I. v...

Pag. 1621, *lig.* 1, Prophéties, ...phètes.

Pour Août.

Pag. 4095, *lig.* 7, s'élever, *lis.* ...

APPROBATIO...

J'Ai lû, par ordre de Monseig... Chancelier, ce présent Journa... il m'a paru que l'impression pou... permise. A Paris, ce 15. Août 1...

SALMON, *Docteur de la* ...
& Société de Sorbonn...

De l'Impr. d'HERISSANT, rue ...
Ce Journal se distribue à Lyo...
J. DEVILLE.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Octobre, 1759. I. vol.

année 1757, rendus de même à
9 liv. Par la Poste port-franc, 1

La Spiritualité & l'Immorta *l'Ame &c.* in-12. trois Volume vrage analogue à la *Religion ver* qui doit lui servir de supplémen en veau, 7 liv. 10 s. broché. Par port-franc, 9 liv.

Lettres Critiques, ou Analyse futation de divers Ecrits modern tre la Religion, *in*-12. Par M. Gauchat, Docteur en Théologie de S. André, Abbé Commenda S. Jean de Falaise & de l'Acadé Villefranche. On reçoit en s'ab les douze premiers Volumes, r veau, 30 liv.

On publiera dans les mois de Septembre 1758, les XIII.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur LE PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

OCTOBRE, 1759. I. vol.

A PARIS,

Chez { CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.
HERISSANT Imprimeur, rue Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

CES MÉMOIRES COMMI
en Janvier 1701, forment coı
celui-ci) 753 volumes. Sçavo

Années.	Vol.	Années.
1701.	9.	1731.
1702.	12.	1732.
1703.	12.	1733.
1704.	13.	1734.
1705.	12.	1735.
1706.	12.	1736.
1707.	12.	1737.
1708.	12.	1738.
1709.	12.	1739.
1710.	12.	1740.
1711	12.	1741
1712.	12.	1742.
1713.	12.	1743.
1714.	12	1744.
1715.	12.	1745.
1716.	12.	1746.
1717.	12.	1747.
1718.	12.	1748.
1719.	12.	1749.
1720.	5.	1750.
1721.	12.	1751.
1722.	12.	1752.
1723.	12.	1753.
1724.	12.	1754.
1725.	12.	1755.
1726.	13.	1756.
1727.	12.	1757.
1728.	12.	1758.
1729.	12.	1759.
1730.	12.	

Chacun de ces volumes se vend
en feuilles, & 16 sols broc

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Octobre, 1759. I. vol.

ARTICLE CIV.

HISTOIRE DU COMMERCE & de la Navigation des Peuples anciens & modernes, &c. (Deux Volumes *in*-12.) A Amſter-

dam ; & se trouve à Paris chez Desaint & Saillant, Durand, Vincent, Duchesne. M. DCC. LVIII.

L'AUTEUR de cet Ouvrage est le même qui nous a donné *la Noblesse Militaire & l'Histoire des Guerres*. Ainsi le Public peut s'attendre à quelque chose de vif, d'ingénieux, d'utile, & son attente ne sera pas frustrée. Ces deux premiers Volumes ne sont qu'une Annonce, ou, si l'on veut, une Introduction : Les Libraires nous en avertissent ; ils doivent *mettre incessamment sous Presse la seconde Partie, qui formera quatre Volumes ; & ils espérent pouvoir les donner au Public au mois de Décembre prochain.* * *Ceux-là,*

* Ces Volumes ont apparemment paru, quoique nous n'en ayions pas connoissance.

pourſuit l'Auteur, *ſeront la continuation de ceux-ci, au cas qu'ils ſoient ajoûtés* ; & il eſt à déſirer qu'ils le ſoient, pourvu (ſoit dit ſans déplaire à perſonne) qu'ils rempliſſent un peu mieux leur titre, & qu'il y ſoit plutôt queſtion, d'affaires de Mer, de Navigation & de Commerce, que des révolutions diverſes des Etats & des Peuples : ſans quoi, ce ſeroit moins une Hiſtoire Maritime, qu'un Abregé de l'Hiſtoire Univerſelle.

On a ſenti, on a prévenu même la difficulté, quand on s'eſt exprimé ainſi dans le Diſcours préliminaire : » J'ai cru devoir intituler » *Hiſtoire Politique*, la premiére » Partie de cet Ouvrage, dans la» quelle il m'a paru inutile de » rechercher avec ſoin quelles » étoient les branches de Com» merce que chaque Peuple avoit » embraſſées, & d'entrer là-deſſus

» dans un détail fort érudit & peu
» nécessaire à l'intérêt de ma Na-
» tion, pour lequel je travaille
» bien plus que pour celui de la
» Littérature « &c. A la bonne heure : mais, relativement au but proposé, les deux Volumes que nous annonçons ne semblent-ils point un *hors-d'œuvre ?* La Marine ancienne d'ailleurs, les voyages, les découvertes de ces premiers temps ne prêtent-ils point assez, ne fournissent-ils pas de reste à quelqu'un qui paroît aussi versé dans l'Antiquité que l'est l'Auteur ? Nous proposons des doutes : nous ne décidons rien.

Il faut distinguer cinq systêmes qui partagent le Gouvernement d'un Etat : systême de Police générale, systême Militaire, systême Politique, systême de Finances, systême de Commerce : c'est ce dernier qu'on nous développera sans doute par la suite. Pour le

présent on s'est borné à des définitions & à des divisions dont la justesse est admirable, mais qu'on trouve par-tout ; si ce n'est qu'elles ne sont pas exprimées par-tout avec autant d'éloquence & de grace. Produisons-on un exemple.
» Le Commerce extérieur qui
» contraste avec l'intérieur, est
» d'une bien plus grande étendue.
» Denrées, métaux, lainages,
» matières premiéres, matières fa-
» çonnées à quelque degré que ce
» soit, tout est de son ressort, le
» monde entier est son théâtre.
» Par lui l'émulation déploie les
» aîles du génie inventeur. Les
» Arts & les Sciences semblent
» naître sous ses pas. Par lui les
» connoissances humaines s'éten-
» dent & se propagent sur toute
» la surface du globe. Par lui le
» superflu devient aussi nécessaire
» que le nécessaire absolu ; & les
» hommes se trouvent liés entre

» eux, sans s'en appercevoir
» par des nœuds qu'ils ne peu
» plus rompre, lorsqu'une fo
» sont formés. « Il est aisé de
marquer ici que le Comm
intérieur n'a pour objet que
denrées utiles ; qu'au contrai
luxe, c'est-à-dire *l'attrait*
nous entraîne vers la comm
& les délices, fait la partie la
étendue & la plus intéressant
Commerce extérieur. Heu
par conséquent les Peuples
pourroient s'en passer ! Mais
mœurs dominantes & les g
regnants l'ont rendu comme
cessaire. Il ne doit plus être q
tion de supprimer, mais unic
ment de regler ce Commerce.

Après un long Discours, o
force est jointe à l'élégar
l'Auteur vient à l'énumération
Nations anciennes qui ont ex
la Marine & cultivé le Comme
il parle même de celles qui ont

gligé l'une & l'autre : ce qui contribue, ſans doute, à faire mieux connoître les Peuples commerçants. Les Egyptiens, de droit, paſſent les premiers : c'eſt le plus ancien des Peuples connus ; quoiqu'aujourd'hui nos Critiques ſe mocquent de leurs Dynaſties, & des onze mille années d'antiquité que leur aſſigne l'Hiſtorien Manéthon. La merveilleuſe fécondité de l'Egypte n'étoit pas telle qu'elle n'eût auſſi ſes beſoins ; elle manquoit ſurtout de bois, de fer & d'autres métaux. Pour ce qui eſt du Nil, le père-nourricier de ce beau pays, nous ne conviendrons pas de ce qu'on en dit, qu'*il fourniſſoit une quantité prodigieuſe de toutes ſortes de poiſſons*. Il faut ou bien qu'il ait dégénéré, ou bien que les Crocodiles, citoyens de ce fleuve même, aient détruit, à-peu-près, le reſte du peuple aquatique : du moins nos Relations mo-

dernes conviennent assez unanimement que le Nil de nos jours n'est rien moins que poissonneux."

Psammetichus n'est nullement le premier Roi d'Egypte qui ait protégé le Commerce ou essayé la Navigation : c'est ce que M. Huet a démontré. Sésostris avoit pénétré jusqu'au fond des Indes, sans doute par Mer : & pour en faire la conquête, il s'étoit embarqué sur une Flotte de 400 Navires dans le Golfe Arabique : l'invention des Vaisseaux longs lui est même attribuée. L'Histoire sainte nous marque d'ailleurs un Commerce d'Egypte avec les Arabes, les Chaldéens & quelques autres Peuples. Voici apparemment ce qu'on veut nous dire : c'est que Psammetichus mit en honneur & fit fleurir le Commerce assez méprisé avant lui. Il attira les Grècs dans la partie maritime d'Egypte

qui lui étoit échue, environ 600 ans avant l'Ere Chrétienne, & il s'en servit utilement, tant pour la guerre que pour le trafic. Le Roi Amasis fit plus, quelque temps après ; il établit ces nouveaux Hôtes dans la Ville de Naucratis, & cette Ville fut long-temps comme le centre du Commerce Egyptien.

Point de situation plus heureuse pour la Navigation, que celle d'Egypte. A l'Orient, la Mer-Rouge lui ouvre l'Arabie, la Perse, & toute la vaste étendue des Indes. Par ses côtes Septentrionales, elle domine la Méditerranée. C'est pour faciliter la communication des Mers de l'Orient, que le grand Sésostris fit creuser le fameux Canal, qui conduisoit du Nil à la Mer-Rouge ; d'autres en font honneur à Psammetichus, d'autres à Néchao II. Il y a apparence que ces trois Princes y firent travailler. Quoiqu'il en soit, Ptolé-

mée, fils de Soter & second des Lagides, le conduisit à sa perfection, ou tout au moins le répara. Il commençoit à Coptos sur le Nil, & répondoit en Arabie à un Port nommé le Bourg-Blanc. Mais il y a long-temps que la paresse des Egyptiens & ensuite des Turcs, l'a laissé combler & fait abandonner.

Du côté de la Méditerranée, l'Egypte ancienne manquoit de bons Ports. Alexandre le Grand, aux vuës duquel n'échappoit aucun genre de gloire, fit élever à l'embouchure la plus Occidentale du Nil, la célèbre Ville qui porte son nom, & qui devint bientôt la *porte* & la *clef* de l'Egypte. Ce fut long-temps le Magasin de Rome & de Constantinople, & comme l'entrepôt général des richesses de l'Orient & de l'Occident. A peine conserve-t-elle aujourd'hui quelques vestiges de sa splendeur antique. Elle trafique

encore ; mais c'eſt peu de choſe : ſes plus beaux jours furent pendant le Regne de Ptolémée, ſurnommé *Philadelphe* par contrevérité. (Il avoit fait mourir ſes frères.) Ce Prince qui favoriſa tant les Arts & les Sciences, qui fit conſtruire le fameux *Muſæum*, à qui nous devons la Verſion des Septante, ne fut pas moins le Protecteur déclaré du Commerce : il l'avança plus qu'aucun autre de ſes prédéceſſeurs & de ſes ſucceſſeurs. Entre autres ſuperbes ouvrages, Alexandrie lui fut redevable de ce beau Phare deſtiné à guider les Vaiſſeaux, & compté parmi les merveilles du monde. » Jamais » l'Egypte, *dit notre Hiſtorien*, » n'avoit été ſi floriſſante : jamais » elle n'avoit été ſi près de ſa » ruine ; elle étoit indiquée à la » troiſième génération. « C'eſt que le Commerce amena l'abondance, & le luxe qui eſt le grand deſtruc-

teur de tous les Etats. L'Eg
en effet, sous les successeurs (
xandre & de Philadelphe, s'
lit tellement qu'elle fut sans
la proie des Romains ; & d
suite, des Princes Ottomans
Egyptiens devenus vicieux, b
lons, lâches, n'ont plus été
leurs vainqueurs qu'un ob
mépris : ceux-ci n'ont plus re
l'Egypte que comme leur r
sin, sans faire aucun état
habitants.

Les Historiographes Grecs
adjugé aux Egyptiens que l
tième rang parmi les Maîtr
la Mer : ce qu'il y a de pl
gulier, ce qu'ils ne donner
Phéniciens que la septième
Les premières sont accord
plusieurs Villes de leur pay
sont des Grecs qui font ce
tage : & l'on connoît asse
vanité. Pour nous, nous
gerons au premier rang, san

culté, les Phéniciens & les Carthaginois. C'étoient des Commerçants par principe tout-à-la-fois, & par nécessité. L'Egypte, en quelque sorte, se suffisoit à elle-même par l'étendue de sa puissance, par sa fertilité : au-lieu que Tyr, Sidon & Carthage, placées dans un terrein étroit & assez stérile, devoient chercher à s'en dédommager par la Navigation.

» Long-temps avant que les » autres Peuples eussent osé per- » dre leurs rivages de vue, les » Phéniciens avoient parcouru les » côtes de l'Asie, visité celles de » la Grèce où ils fonderent Thè- » bes, reconnu la Sicile où ils se » firent des entrepôts, commencé » en Afrique l'établissement de » Carthage, d'où, après avoir été » dans l'Isle de Sardaigne, ils » avoient bordé la côte Orientale » de l'Espagne; & passant le dé- » troit, ils étoient entrés dans

» l'Océan, avoient bâti Cadix;
» parcouru toute la côte Méridio-
» nale de cette contrée, & remonté
» dans l'Océan jusqu'aux Isles Cas-
» sitérides, ou les Sorlingues, d'où
» ils entrerent dans la Grande-
» Bretagne qui fut le terme de
» leurs voyages de ce côté. «

On connoît Tyr & Sidon, leur éclat, leurs richesses, leurs révolutions, & enfin leur chute tant annoncée par les Prophètes. *Sour* & *Seid* aujourd'hui ne sont qu'une ombre de Tyr & de Sidon. C'est à ces anciens Phéniciens qu'on rapporte l'invention des caractères de l'écriture, de la teinture en pourpre, & du verre. Quant à ce dernier objet, voici de quelle manière Pline en raconte la découverte:
» Des Marchands qui traversoient
» la Phénicie, arrivés sur les bords
» du fleuve Belus, voulurent faire
» cuire leurs viandes, ne trouvant
» point de pierres pour élever leurs

» trépieds, ou pour leur en servir,
» ils s'aviserent de mettre à la place
» des morceaux de nitre : ce mi-
» néral s'embrasa, s'incorpora
» avec le sable, & forma de petits
» ruisseaux d'une matière transpa-
» parente, qui s'étant durcie en se
» refroidissant, sans perdre sa qua-
» lité diaphane, indiqua la manière
» de faire le verre, qui depuis fut
» perfectionnée. «

On sait que c'est par le moyen
de Hiram, Roi de Tyr, que Sa-
lomon fit venir l'or d'Ophir & de
Tharsis. Le sentiment le plus suivi,
u'adopte notre Auteur, c'est
u'Ophir n'étoit autre chose que
Royaume de Sofala sur la
te Orientale d'Afrique, où l'on
uve encore aujourd'hui de ri-
s mines d'or. Quant à Tharsis,
Huet a prouvé qu'il faut en-
lre par ce nom la côte Occi-
ale d'Afrique & d'Espagne,
ctob. 1759. I. vol.

& la Bétique, autrement l'Andalousie, en particulier.

Quoique l'esprit des Phéniciens n'ait pas été l'esprit de conquête, ils ne laisserent pas de s'étendre par la voie du Commerce ; c'est-à-dire, comme on l'a vu, que leur intérêt les engagea à établir des entrepôts ou des Colonies dans les lieux où ils trafiquoient le plus. La plus illustre de ces Colonies, fut Carthage en Lybie, Ville fondée par Elise, (Didon) cent trente ans environ avant la fondation de Rome.

Carthage préféra d'abord le Gouvernement Monarchique, tempéré par quelque mêlange d'Aristocratie. L'autorité tomba ensuite entre les mains du Sénat. » Cent quatre » Magistrats étoient tirés de ce » Corps respectable : on les appel- » loit le Conseil des Cent, qui for- » moit le premier Tribunal de la » Nation. De ce Conseil on tiroit

» cinq Magiſtrats ſuprêmes. Ariſ-
» tote les compare aux *Ephores*
» de Sparte, dont le pouvoir étoit
» au-deſſus de celui des Rois, re-
» préſentés à Carthage par les
» deux *Suffetes* : à la différence
» près que les Rois de Sparte com-
» mandoient preſque toujours les
» armées, ainſi que les Conſuls à
» Rome, au-lieu que les Suffetes
» n'avoient aucun droit par leurs
» charges à ce commandement,
» & qu'ils avoient beſoin d'une
» nouvelle élection pour y par-
» venir.« Les cabales & les intrigues qui diviſerent le Sénat, firent paſſer au Peuple l'autorité du Gouvernement, malheur, ſelon Polybe, qui contribua plus que toute autre cauſe à ruiner Carthage. D'ailleurs l'amour du gain épuiſa bientôt tous ſes ſoins, toute ſon attention. » Les richeſſes étant la
» ſeule porte pour arriver aux
» honneurs, &, pour ainſi dire,

» le seul moyen de s'attirer de la
» considération, les familles les
» plus distinguées, comme celles
» qui l'étoient le moins, le plus
» riche comme le plus pauvre,
» tout devint Commerçant à Car-
» thage. «

A ces deux grands défauts de l'administration Punique, défauts qui n'avoient pas échappé à la pénétration d'Aristote, notre Auteur en ajoûte un troisième non moins essentiel : c'est le peu de zèle du Gouvernement pour le Militaire. Tout absorbée dans le Négoce, Carthage, pour se soûtenir, fut contrainte d'avoir recours aux troupes mercénaires, ressource toujours incertaine, souvent dangereuse. Ces étrangers tantôt la maîtriserent, tantôt l'abandonnerent, ou la servirent avec peu d'affection : & à la fin, la Nation guerrière, c'est-à-dire Rome, absorba le peuple Marchand.

» Carthage avoit cependant des » troupes nationales ; mais on ne » peut s'empêcher de rire, lorſ- » qu'après avoir conſidéré l'éten- » due de ſa puiſſance, on voit que » ces troupes ne conſiſtoient que » dans un corps de cinq mille » hommes, appellé *la Cohorte* » *ſacrée*, tandis que Carthage » avoit ſouvent plus de deux cents » mille hommes ſur pied. Ce corps » étoit compoſé des Citoyens les » plus diſtingués ; il avoit une » grande réputation de valeur &c.« Tout ceci paroît juſte & bien obſervé ; mais ce qui ſuit eſt peut-être impratiquable. » Toutes les » fois que les troupes ſeront levées » parmi les Citoyens les plus diſ- » tingués de la Nation, auxquels » la défenſe de l'Etat doit être » confiée de préférence à tous » autres, ces troupes ſeront tou- » jours bonnes &c.« Eh ! qui en doute ? Mais où eſt & où fut ja-

mais la Nation qui ait choisi ou pu choisir ses troupes, y compris le simple Soldat, parmi *les Citoyens les plus distingués ?*

Le trafic des Carthaginois étoit immense par son étendue. L'Occident de l'Afrique leur étoit ouvert; mais ils y trafiquoient d'une façon singulière, sans voir personne, sans parler à personne. » Les Carthaginois venoient déposer leurs » marchandises sur le rivage, & » se retiroient après avoir averti » les Barbares de leur arrivée par » de grands feux qu'ils allumoient. » Ceux ci s'approchoient, faisoient » l'estimation, mettoient à côté » ce qu'ils vouloient donner en » échange, & s'éloignoient à leur » tour. Ensuite les Carthaginois » revenoient une seconde fois, & » remportoient leurs marchandi- » ses, ou le prix qui y avoit été » fixé, s'il leur convenoit. « Ce n'est pas la manière de notre

Auteur

Auteur de citer ses garants ; mais nous trouvons, dans M. Huet, que ce fait est tiré d'Eustathius d'après Hérodote : & le savant Prélat raconte des *Séres*, peuple faisant partie des anciens Indiens, une Histoire à-peu-près semblable.

Les Savants conviennent que le Cap de Bonne-Espérance avoit été doublé plus d'une fois, long-temps avant l'invention de la boussole. Pline l'ancien fait mention du Carthaginois, qui navigea depuis le détroit de Cadix jusqu'aux extrémités de l'Arabie, & qui laissa ne Relation exacte de son voyage. es Navigateurs de Carthage oient même probablement dé-ivert l'Amérique. Quoi ? sans issole ? dira l'illustre Bochart. i, répondrons-nous. Le vent en servit, malgré qu'ils en nt, & les jetta sur ces plages nues. Platon, Aristote, & ut Diodore de Sicile fourni-

ront la preuve. Voici
ce dernier : » Vis-à-vi
» que, en tirant vers l'
» après plusieurs jours
» gation, on trouve u
» Isle..... Cette contrée
» continent par un gr
» de Mer, est restée l
» inconnue. Les Phénici
» nom commun aux Ph
» aux Carthaginois) la
» rent..... Comme ils vo
» long de l'Afrique, a
» passé le détroit, leurs
» furent emportés par
» fort loin des terres &
» dans l'Océan. La tem
» à-dire un vent très-fo
» duré quinze jours, i
» rent enfin dans l'Isle
» parlons. Le bruit que
» retour cette découve
» merveilles qu'ils raco
» ce pays, firent ima
» Tyrrhéniens, peuple

ant sur Mer, d'y envoyer une Colonie, mais les Carthaginois les en empêcherent &c. « Il faut e le Texte entier qui est un peu ng, mais qui dépeint assez bien Amérique, ou du moins quelque ande Isle de ce continent. Après ut, s'il est vrai que les anciens avigateurs aient connu l'Amé-que & les extrémités tant de Asie que de l'Afrique, il n'est pas oins certain que ces connoissan-s étoient perdues pour nous; l'ainsi Gama d'une part & Co-mb de l'autre, n'en ont pas oins eu le mérite de la décou-rte, honneur qu'on paroît leur vier mal-à-propos.

Parmi les Grecs, ceux qui ont plus figuré sur Mer sont les hodiens, les Athéniens, les Co-nthiens, & peut-être les Syra-usains. Le Commerce de Delos & Corcyre brilla quelque temps: ais il s'évanouit presque aussi-tôt

après sa naissance. L'Isle
des, qui n'a qu'environ
quatre lieuës de tour ,
long & six de large, entr
dant plusieurs siècles un
des plus considérables.
temps d'Alexandre, elle
quelque chose , & la p
est que Memnon le Rhod
servit si fidèlement l'info
rius contre la Macédoine
fut de retour à Rhodes, d
de l'occupation aux Lieut
Conquérant Grec avec
forces navales de sa
que.

Mais, après la mort d'A
» Rhodes parvint au plus
» de grandeur dont elle fi
» tible. La ruine de Tyr a
» du considérablement
» ches du Commerce
» République, que tout
» favoriser. Située à égal
» de l'Egypte & du Por

» on eût dit que la nature avoit
» formé cette Isle pour être le
» centre du monde connu. « On
peut d'ailleurs regarder les Rhodiens comme les Législateurs de
la Mer. Ils établirent des Loix
navales qui furent depuis adoptées
par d'autres Nations, & par les
Romains eux-mêmes.

On leur reproche, & avec raison, d'avoir manqué de politique
en deux points : 1° En ce qu'ils
soûtinrent de toutes leurs forces
les Romains, dont ils ne pénétrerent point assez les vuës ambitieuses contre Philippe, Antiochus & Mithridate : 2° En ce qu'ils
se brouillerent par une fierté malentendue avec ces Maîtres impérieux, qui ne leur pardonnerent
qu'en les dépouillant de la Carie
& de la Lycie. *Ils devinrent enfin
esclaves de cette Puissance sous
le titre d'amis & d'alliés.* Le luxe
acheva de les perdre ; » ils ne

» purent résister assez constam-
» ment au luxe désordonné que
» produisit chez eux un Com-
» merce trop étendu. Un Ancien
» disoit d'eux qu'ils bâtissoient,
» comme s'ils devoient être im-
» mortels, & qu'ils se nourris-
» soient comme s'ils eussent dû
» mourir le lendemain. « C'est ici une Observation familière à l'Auteur : quand il parle des Nations commerçantes, il ne manque pas de les faire passer du trafic à l'opulence, de l'opulence au luxe, du luxe à une décadence, à une ruine entière.

Vient le tour de Corinthe, qui réunit aussi la Marine guerrière & marchande. Il n'en fut jamais d'elle comme de Tyr & d'Alexandrie. Si ces dernières Villes furent le Magasin du monde alors connu, Corinthe ne fut jamais que l'entrepôt de la seule Grèce. Elle devint néanmoins assez riche pour être entiè-

tement efféminée & corrompue.
» Diogène le Cynique, qui s'arro-
» geoit le titre de dompteur des
» vices, comme Hercule l'avoit
» été des monstres & des brigands,
» vint à Corinthe pour attaquer,
» *disoit-il*, ces ennemis dangereux
» jusques dans leur repaire, & il
» ajoûtoit qu'en arrivant de Sparte
» dans cette Ville, il lui sem-
» bloit passer de l'appartement des
» hommes dans celui des fem-
» mes. «

Athènes fut encore une Puissance Maritime; mais, dans ses plus beaux jours, elle n'eut d'autre objet que la Marine Militaire, d'autre but que la liberté de la Grèce, d'autre motif que l'esprit de conquête qui la rendit presque seule Maîtresse des Isles de l'Archipel, & des côtes de l'Asie Mineure. Si elle eut un Commerce, ce fut uniquement celui qu'on appelle *de nécessité.* » Il y eut

» toujours, à Athènes, une sorte » de Commerce indispensable, » puisque le territoire de cette » République ne produisoit guères » que des figues, de l'huile & de » l'argent que l'on tiroit des Mines » qui y étoient assez abondantes. « Il falloit donc commercer, pour vivre : interdire le trafic quelconque, c'eût été amener la famine. » Mais, comme on l'a dit dans la » *Noblesse Militaire*, le Com- » merce est une progression plus » ou moins étendue d'échanges » successifs dans divers pays, dont » le lucre est l'objet principal. » On ne doit pas appeller *Com-* » *merçant* celui qui donne ses » Laines pour avoir du Bled, ou » son Bled pour avoir des Laines : » autrement il n'est personne qui » ne le fût ; & faire valoir ses » terres par soi-même, ce seroit » faire le Commerce. «

Ce qui concerne la Sicile, pou-

voit fournir matière à de longs Articles de Navigation. Syracuse étoit une des Villes qui, sur leurs Monnoies, prenoient le titre de *Navarchides*, ou de Maîtresses de la Mer. On sait les grandes Flottes qu'équiperent les deux Denys, & après eux Timoléon, Libérateur de la Sicile, & Agathocle son Usurpateur : on nous dit un mot de cela, & on s'étend beaucoup sur les révolutions de cette Isle.

Nous finissons par les Romains ; ils ne connurent guères la Mer qu'au temps de la premiére guerre Punique, où les armements de Carthage les contraignirent d'avoir une Marine. L'émulation & le desir de vaincre leur fit faire en ce nouveau genre des progrès si rapides, qu'en peu de temps les maîtres de la Mer furent domptés sur la Mer même. Aussi ne sera-t-il jamais par les forces de terre qu'on prendra le dessus d'une Puis-

ſance Maritime. La guerre des Pirates ranima l'ardeur de Rome pour les expéditions navales, déja preſque éteinte. Pompée fut créé *Généraliſſime des Mers*, & juſtifia pleinement l'idée qu'on avoit eue de lui. Non-ſeulement il purgea la Mer de tous les Corſaires multipliés à l'infini & ſoûtenus par Mithridate, mais il détruiſit leurs aſyles, les confina dans l'intérieur des Provinces, & en fit de bons Citoyens. C'eſt, à tout prendre, la plus glorieuſe de ſes expéditions, & c'eſt de cette époque, ſelon notre Auteur, qu'on peut dater véritablement le commencement de la Marine chez les Romains.

Auguſte, peu de temps après, tourna ſes vuës du côté du Commerce. Il rétablit pour cela même les deux fameuſes Villes de Carthage & de Corinthe, & remit ſur pied la Marine d'Alexandrie.

ome, par ce moyen, trafiqua
ec l'Arabie & les Indes même.
Strabon & Pline nous parlent
tous deux avec emphaſe de cette
branche de Commerce. Le premier
aſſûre que pendant ſon
voyage en Egypte il vit partir
de Myoſportmos pour l'Inde une
Flotte Marchande de cent vingt
Navires. Le ſecond décrit exactement
la route que tenoient les
Vaiſſeaux pour y aller... Il aſſûre
que ce Commerce exportoit
tous les ans cinq millions..... ces
cinq millions en rapportoient
cent mille aux Commerçants.....
eux-ci s'enrichiſſoient..... mais
Etat s'appauvriſſoit réellement
tous les ans de cinq millions
l'on portoit aux Indes, & qui
en revenoient plus. « C'eſt que
Indiens commerçoient dès-
comme ils font aujourd'hui;
vouloient pour leurs denrées

que de l'argent & n'en donnoient point.

Sur l'Article d'Auguste, l'Auteur est assez critique ; il date de ce Regne la décadence de l'Empire Romain, & il met le Commerce au nombre des causes de cette décadence. Ce jugement ne doit-il pas paroître un peu rigoureux ? Ne sait-on pas ce qui a détruit Rome ? c'est la foiblesse ou la cruauté des Empereurs suivants ; c'est le partage de l'Empire Romain & le transport du siège Impérial ; c'est l'ascendant qu'on laissa prendre aux troupes, sur-tout aux bandes Prétoriennes. Mais l'Auteur veut absolument nous donner le Commerce pour le destructeur de tous les Etats. Nous applaudissons à son zèle, nous convenons que le trafic n'est pas l'élément propre de la Noblesse. Aussi a-t-il observé lui-même que ni Auguste ni ses

successeurs n'ont jamais permis le Négoce aux Sénateurs & aux autres personnes en place. Mais du reste, on doit encourager, protéger, honorer le Commerce, qui est utile & nécessaire même à tant de Citoyens. C'est à la force de la législation & mieux encore de la Religion d'en retrancher ou d'en prévenir les abus. Il y a, dans cette Histoire, quelques autres endroits sur lesquels on pourroit faire aussi des observations critiques, mais en général on doit regarder ce Livre comme une production pleine d'esprit, de feu, d'agrément. *Si la suite vient à notre connoissance, nous en rendrons compte.*

ARTICLE CV.

EXAMEN SÉRIEUX ET COMIQUE des Discours sur l'Esprit. Par l'Auteur des Lettres Américaines. (Deux Volumes *in-12.*) *A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez Villette Libraire, rue du Plâtre.* M. DCC. LIX.

CE Livre vient un peu tard: l'Auteur l'avoue. On a tant parlé, écrit, agi, défini contre les *Discours sur l'Esprit*, qu'il faut nous réduire ici à une simple Notice, quoique l'Ouvrage fût très-digne d'une Analyse détaillée. On doit considérer quatre choses dans cette composition; l'Epître dédicatoire, la Préface, la premiére Partie comprise dans le premier

Tome, la seconde Partie qui occupe le second Volume.

L'Epître dédicatoire comprend ur-tout la Critique d'un Livre ntitulé le *Tableau du Siècle*, où, ous prétexte de blâmer l'Auteur e *l'Esprit*, on avance quantité e choses très-insidieuses. Par xemple, on prétend qu'il ne faut oint attaquer les Ouvrages contraires à la Religion, parce que la ensure qu'on en fait, les accrédite de plus en plus. L'Auteur de Epître dédicatoire démontre la ussseté de cette maxime : il fait ir que la sottise des prétendus prits-forts dévoilée est un rède contre la séduction. On dit le Livre de *l'Esprit* a perdu x mille personnes, dont *les : ont arboré le Déisme, les es le Matérialisme, quelques-même sont devenues Athées.* ; doutons de ce fait, vû la ocrité de l'Ouvrage considéré

quant à la partie littéraire. M
cela même posé, il faut donc
fort bien notre Auteur, *sec*
ces deux mille personnes ; il
les guérir de la foi aux lum
*de M. H***..... Pour y ré*
on fait voir clairement que
les Discours sur l'Esprit, i
a pas ombre de Philosophie
raisonnement.

La Préface est instructiv
critique : *Instructive* sur ce
concerne l'Ouvrage même,
à-dire sur le mêlange de sé
& de comique qui s'y tro
Critique à l'égard de que
Auteurs qui prétendent do
aujourd'hui le ton en toute e
de connoissances : Religion
losophie, Littérature, Poët
tout est de leur ressort, si l'on

der comme les Inventeurs d'un nouveau genre de Poëſie Dramatique. Il y a ſur ce point des obſervations fort picquantes. On deſireroit peut-être qu'elles fuſſent plus ſenſibles pour le commun des Lecteurs : mais l'Auteur parle de choſes fort connues parmi les Gens de Lettres de Paris ; & il a ſuppoſé, en quelques endroits, l'axiome *Intelligenti, pauca.*

La premiére Partie, qui forme auſſi le premier Volume, comprend ſix Lettres contre le Livre de l'*Eſprit.* On y raiſonne avec beaucoup d'égards pour l'Auteur qui a produit ce fameux & pernicieux Ouvrage : peut-être même trouvera-t-on quelque excès d'attention ſur ce point, mais la doctrine n'en eſt pas plus à couvert de la cenſure. On fait voir que l'enthouſiaſme philoſophique domine dans les quatre Diſcours ſur l'*Eſprit* ; que ce Livre n'eſt qu'une

compilation des Paradoxes de Locke, de Bayle & de tous nos Philoſophes modernes : Paradóxes auxquels on ajoûte néanmoins beaucoup de hardieſſe, de licence, de détails minucieux. Que de fauſſetés l'*Eſprit* étale contre la liberté, contre la Religion Chrétienne, contre les principes des mœurs, contre toutes les bonnes régles &c !

Il y a, dans la ſeconde Lettre, une belle expoſition des caractères de vérité qui ſont dans le Chriſtianiſme, & des abſurdités qui rendent ridicule la Religion de Mahomet.

La troiſième Lettre attaqué les trois définitions de l'*Eſprit* propoſées par M. H***. Selon cet Auteur, les deux premiéres ſont défectueuſes ; mais ſelon notre Cenſeur, la troiſième ne l'eſt pas moins, puiſqu'on y confond l'Ouvrage de l'Eſprit

avec l'Esprit même, & l'homme d'esprit avec le génie inventif; puisqu'on y borne l'empire de l'Esprit aux idées, tandis qu'il s'exerce aussi sur l'imagination & sur le sentiment. Notre Auteur développe quantité d'autres objections dans cette Lettre qui est excellente.

La quatrième recueille les Paradoxes & les Sophismes, qui se sont glissés dans la doctrine de M. H*** sur *la cause de l'Esprit*. Tout ce grand morceau de critique est fort approfondi. On observe que l'Auteur de l'*Esprit* confond l'attention avec la contention, qu'il attribue le Génie au Hazard; qu'il fonde la différence des Esprits sur la différence des Gouvernements, des Siècles, de l'Education &c. En quoi il néglige de distinguer, comme il le devoit, la culture de l'Esprit d'avec *la cause de l'Esprit*. On explique

ici quantité de points qui concernent l'organisation du cerveau; l'influence de l'éducation dans le développement des organes intérieurs de ce viscère ; l'action du Créateur dans l'exercice le plus ordinaire de ces organes; les notions légitimes qu'on doit se faire du hazard &c.

On a, dans la cinquième Lettre, l'examen de ce, que dit le Livre de l'*Esprit* des *qualités qui caractèrisent le génie & la force d'Esprit.* Le Censeur acheve de démontrer que M. H*** n'a jamais eu d'idée nette de ce qui s'appelle *Génie, Liberté, Législation, différence de Gouvernement, passions fortes &c.* qu'il a bien peu profité de cette leçon donnée & pratiquée par M. de Fontenelle : il faut *toujours tâcher de se faire entendre.*

Selon la sixième Lettre, l'Auteur de l'Esprit n'entend pas ce

que c'eſt qu'*Eſprit juſte & bon ſens*. On remplace ſes obſcurités & ſes erreurs par des Notions lumineuſes & vraiment philoſophiques. On entre dans le détail de quelques objets qui regardent la Religion ; & l'Auteur promet (page 258) de publier un Ouvrage qui démontrera que *l'Egliſe Catholique eſt la ſeule où les Enfants & les ſimples puiſſent être conduits ſûrement & raiſonnablement au Médiateur qui les appelle*. Il répond auſſi très-bien aux plaintes que répète ſi ſouvent M. H*** au ſujet des perſécutions prétendues qu'on fait ſouffrir aux Philoſophes. Ce morceau (pages 284, 285,) contient tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus ſenſé, de plus agréable & de plus efficace pour arrêter ces plaintes frivoles & ridicules.

Voilà le premier Volume de cet Ouvrage. Le ſecond eſt d'une

tout autre invention. On suppose qu'il s'agit parmi nous de faire des Lettrés comme à la Chine. On prend le Livre de l'*Esprit* pour texte principal, sur lequel devra rouler désormais l'Examen de nos nouveaux Candidats de Philosophie morale. On réalise le systême par des Exercices publics ou des Thèses qui sont soûtenues devant une Assemblée de Philosophes modernes, gens sans Religion & sans principes : il faut en excepter deux ou trois qui se sont donné le mot, & qui poussent la plaisanterie jusqu'à un dénouement, tout au profit de la vérité & des mœurs. On ne peut se dispenser de lire tout le Volume, si l'on veut jouir de l'intrigue, & des développements de bonne Philosophie qu'elle donne occasion de faire. Il y a, vers la fin, un Roman moral très-bien écrit, & dans le goût, à quelques égards, des

aventures de Robinſon Cruſoé, mais beaucoup plus utile, plus fort de ſentiments & moins prolixe. La probité, la généroſité, la piété y paroiſſent ſans affectation & ſans pédanterie. Tout cet *Examen* ne peut être que l'Ouvrage d'un homme de beaucoup d'eſprit & d'un Philoſophe du premier ordre. Il faudroit le retoucher en quelques endroits où les phraſes ſont tantôt obſcures & tantôt incomplettes : ce qui vient peut-être des négligences trop remarquables dans la partie Typographique.

ARTICLE CVI.

L'INCRÉDULITÉ convaincue par les Prophéties, (Tomes III. *in-12.*) A Paris chez Chaubert, Quai des Augustins; & Hérissant, rue Notre-Dame, &c. *Dernier Extrait*.

IL nous reste, de cet important Ouvrage *, toute la seconde Partie qui comprend, en un Volume & demi ou près de 700 pages, *les Prophéties vérifiées dans la personne de Jesus-Christ & dans son Eglise*. C'est une suite de dix Chapitres, dont sept regardent Jesus-Christ, le huitième se rapporte à l'Eglise, & les deux

* Voyez nos Mémoires d'Avril & de Juillet I. vol.

derniers

derniers servent à résoudre quelques objections.

On considère Jesus-Christ depuis la promesse faite aux hommes d'un Messie, c'est-à-dire *d'un Envoyé de Dieu, dont la puissance égaleroit la sagesse, la justice & la bonté.* Tout est ici en prédictions, par conséquent en preuves contre les Incrédules, suivant le projet qu'a conçu M. l'Evêque du Puy, & qu'il exécute avec tant de succès.

La premiére promesse du Messie est presque aussi ancienne que le monde : c'est celle que Dieu prononça immédiatement après le péché du premier homme. Il fut dit que de la femme *sortiroit l'Ennemi irréconciliable & le Vainqueur du Serpent infernal.* Notre illustre Auteur n'ignore point les deux leçons fameuses *ipsa* & *ipse conteret*, &c. Il observe sagement que *l'Eglise, en adoptant* la leçon

ipsa qui est celle *de la Vulgate*, *ne reconnoît*, *dans la femme*, *la force d'écraser la tête du serpent*, *que par l'enfant qu'elle doit mettre au monde.*

Entre toutes les familles qui peuploient l'univers, celle d'Abraham fut choisie pour donner un Libérateur au monde. Dieu promit à ce Patriarche qu'*en lui & dans sa race toutes les Nations*, *toutes les Familles seroient benies.* Jacob reçut la même assûrance ; & de plus, éclairé par une lumière prophétique sur le sort de ses enfants & de leur postérité, il vit la prééminence de Juda, & l'honneur qu'auroit cette Tribu *d'enfanter le Messie.* C'est à ce sujet qu'on cite la célèbre Prophétie du *Sceptre* Chap. XLIX. de la Genèse. De quelque façon qu'on en saisisse les expressions, soit d'après le Texte original, Hébreu ordinaire ou Samaritain, soit d'après les Ver-

ſions Grecque & Latine ; ſi l'on eſt de bonne foi, on conviendra toujours que cet Oracle annonce la venue du Meſſie, & qu'il indique l'époque de ce grand évenement.

M. l'Evêque du Puy ne rejette aucune des interprétations que divers Auteurs Chrétiens ont publiées ſur cet endroit de la Genèſe ; mais, pour obvier aux difficultés, il croit pouvoir adopter une explication que le P. Tournemine conſigna, en 1705, dans nos Mémoires. » Si le SCEPTRE, *dit le docte* » *Prélat*, eſt le ſceptre ou la hou- » lette de Dieu : ſi le CHEF ou » Légiſlateur, *Dux*, (promis par » Jacob) eſt Dieu même : ſi ces » paroles *de femore ejus*, n'an- » noncent pas une ſucceſſion de » Princes ou de Conducteurs nés » du ſang de Juda, tous les em- » barras diſparoiſſent, & il n'y a » plus la moindre ombre de contra-

» diction entre la Prophétie &
» l'évènement. « Selon cette hypothèse, on lira donc ainsi l'Oracle de Jacob dans notre Vulgate : NON AUFERETUR SCEPTRUM DE JUDA ET DUX : *Dieu ne cessera point d'être le Roi, le Pasteur & le Législateur de Juda* : DE FEMORE EJUS DONEC VENIAT QUI MITTENDUS EST : *Jusqu'à ce que l'Envoyé de Dieu vienne de sa race* (de Juda :) où l'on voit qu'il ne s'agit que de placer la virgule après *Dux*, & de faire dépendre *de femore ejus* du second membre de la phrase : arrangement très-permis, puisque *la ponctuation actuelle des Livres saints est trop récente pour faire loi*. M. du Puy explique fort-au-long les avantages de cette interprétation, & les raisons très plausibles qui l'autorisent : c'est ce qu'on verra volontiers dans le Livre même qui renvoie à nos Mémoires de Mars

1705, où le système est encore plus développé.

Autre époque de la venue du Messie. Il avoit été dit au Prophète Daniel que, vers la fin de 70 semaines, c'est-à-dire de 490 ans, *la prévarication devoit être consommée, le péché trouver sa fin, l'iniquité être effacée, la Justice éternelle venir sur la terre, les visions & les prophéties s'accomplir, le Saint des Saints recevoir l'onction* : caractères que le Messie seul pouvoit remplir. Mais, selon la teneur du même Oracle, au milieu de la 70e semaine, le *Christ, Chef* ou Prince du Peuple, devoit être *mis à mort & confirmer son alliance*, auquel temps *cesseroient* aussi les *victimes & les sacrifices* de la Loi Mosaïque. Or quel autre *Christ* quel autre *Chef* que le même *Saint des Saints*, par conséquent le même *Messie?* M. l'Evêque

du Puy écarte avec force to
les interprétations tant Judaïc
que faussement Chrétiennes
appliquent les termes de c
Prophétie *à de purs hommes*,
que Cyrus, Zorobabel, le Gra
Prêtre Josué, Onias, Hirc
Hérode, Agrippa, personn
dont aucun ne fut ni le *Chrif*
excellence, ni le *Saint des Sai*
ni capable *d'introduire la Ju*
éternelle, & *d'accomplir toute*
Prophéties, &c.

Mais, *continue l'Auteur*, |
» que l'instruction fût compl
» il falloit que les hommes f
» samment avertis de la *date*
» les 70 semaines devoient c
» mencer, ne pussent se mép
» dre au temps où elles ap
» cheroient de leur terme. «
principe est incontestable : i
s'agit que de fixer cette *dat*
commencement. Sur quoi le
lat croit que, pour guider en

s *hommes ordinaires*, il n'étoit as essentiel que cette *date* fût ée à un moment spécial, déterminé & indivisible. Il pense que époque de ces 70 semaines *étoit ssez reconnoissable quand elle e sortoit pas d'un espace de ouze à treize ans*. Cette solution st proposée pour satisfaire aux eux sentiments qui partagent les Controversistes Chrétiens touchant a date des 70 semaines : car les ns la placent treize ans plutôt, & les autres treize ans plus tard. Les premiers la fixent à l'Edit que porta Artaxerxès Longue-main, a septième année de son Regne, pour faire rebâtir Jérusalem, les seconds reculent ce commencement jusqu'à la vingtième année du même Prince, temps auquel il rendit aussi un Edit pour le même sujet.

Il y a de plus un troisième sentiment qui concilie tout, à deux

ou trois ans près ; & c'eſt celui
P. Pétau qui donne deux époc
à Artaxerxès Longue-main, l'
quand il fut aſſocié au ſouve
pouvoir par Xerxès ſon père
ans avant la mort de celui-
l'autre quand il tint ſeul le trô
comme ſucceſſeur de Xerxès.
dans ce ſyſtême aſſez autoriſé
l'Hiſtoire, ceux qui placent
commencement des 70 ſema
à la vingtième année d'Artaxer
ne diffèrent que de trois ans
ceux qui choiſiſſent la ſeptième
née du même Prince : ce qu
bien évident, puiſque le ſyſt
conſiſte à faire regner Artaxe
dix ans avec ſon père.* M. l'I

---

* Dans cette hypothèſe ceux
prennent la ſeptième année, la co
tent depuis qu'Artaxerxès regnoit
& ceux qui prennent la vingtième
née, la comptent depuis que ce Pr
avoit commencé de regner avec
père. Ainſi, dans la penſée des ſeco

que du Puy indique tous ces points de doctrine, & fait voir que leur diversité réelle ou apparente n'altère point la Prophétie. Puis il ajoûte une Observation très-pressante. » Les Juifs & l'Univers » entier purent d'autant moins » douter (de l'accomplissement de » la Prophétie) quelques années » après la mort de Jesus-Christ » qu'on vit alors arriver tout ce » qui devoit suivre les 70 semai- » nes. « *Un peuple conduit par un Chef* victorieux, *détruisit la Ville & le Sanctuaire. L'abomination de la désolation fut placée dans le lieu saint.* Tel est, en effet, l'argument invincible qu'on tire de cette Prophétie, indépendamment de tout calcul. Les 70 se-

la septième année étoit la dix-septième depuis le premier commencement: & il n'y a que trois ans de différence entre les deux époques.

maines ont dû certainement être écoulées, & le Messie a dû être arrivé, quand la Ville a été détruite & le Sanctuaire renversé. Or il y a long-temps que la Ville & le Sanctuaire ne sont plus ; qui peut donc douter que les 70 semaines & toute la Prophétie n'aient eu leur accomplissement ?

Nous devons ajoûter ici un mot, qui n'est pas de nous & qui n'en sera que meilleur. Un très-habile homme étoit persuadé qu'il ne s'agissoit point d'*Edit* dans la Prophétie de Daniel, & que ces termes *ab Exitu Sermonis* signifioient *du moment que la parole du Seigneur aura son effet pour la réédification de la Ville, comptés 70 semaines* ; ensorte que la réédification effective de Jérusalem étoit l'époque de ces 490 années : époque à laquelle, dans le temps de l'évenement, nul des Juifs ne pouvoit être trompé, puis-

qu'ils étoient tous témoins des travaux qu'on faisoit pour remettre leur Ville sur pied. Cette explication a deux avantages: 1° Elle prend le terme *Sermo* dans son sens propre ; & ce sens est celui qu'il a dans les Versets précédents : *Egressus est Sermo, animadvertte Sermonem*, &c. le mot Hébreu דבר est aussi le même dans tous ces endroits.* 2° On donne par-

* On objecte contre cette explication que l'expression *ab exitu* qu'on prend pour *ab eventu*, ne repond pas à l'Hébreu où l'on lit מן מוצא, mais il faut considérer que le terme Hébraïque מוצא ne signifie pas seulement *exitus*, (sortie) mais aussi *productio* comme dans Job XXXVIII. 27. *adventus* ou *exortus* comme dans Osée VI. 3. D'ailleurs ce qui suit *ut ædificetur* détermine *exitus* à l'accomplissement de la promesse de Dieu ; & il est vrai de dire qu'au moment où la Ville commence à être rétablie, *exiit sermo ut ædificetur*, &c.

là une époque fixe & certaine à
la Prophétie ; savoir la réédifica
tion de Jérusalem. Il est vrai qu'au
jourd'hui nous ne savons pas :
juste quelle fut l'année de cet év
nement ; mais les Juifs le sur
dans le temps ; & c'étoit pour
que la Prophétie étoit faite. Qu
à nous, en comparant la Chro
logie de l'Ecriture avec celle
Rois Perses, il nous est perm
croire qu'on rebâtit en effet
salem la vingtième année d'
xerxes Longue-main ; & le sy
du P. Pétau, c'est-à-dire l'
thèse des deux commence
d'Artaxerxès, nous paroît f
ble pour le développeme
490 années qui composent
semaines.

Il est donc démontré
termes de la venue du Me
passés, & qu'il s'est mar
monde suivant les promes
il faut faire voir présente

: prédictions de ce grand évè-
ment se sont vérifiées en la per-
nne de Jesus-Christ : ainsi le
élat discute les caractères de ce
rin Sauveur. Il étoit de la race
David ; il est né dans le temps
e la Tribu de Juda perdoit les
irques extérieures d'un Peuple
éri du Ciel ; il a paru vers la
des 70 semaines, & lorsque les
us éclairés & les plus fidèles
entre les Juifs attendoient un
bérateur ; il a été annoncé par
: Saint, choisi de Dieu pour pré-
rer les voies à ce nouveau Lé-
flateur ; il a eu pour patrie la
ille de Bethléem, vuë en esprit
r les Prophètes ; enfin sa Mère
été privilegiée au point d'être
ère & Vierge tout-à-la-fois.

L'exposition de ce dernier ca-
ctere occupe près de 80 pages
ns le second Volume de l'illustre
uteur. Il s'agit d'abord de l'ex-
ication littérale du septième

le 8e & le 9e du mêm
M. l'Evêque du Puy e
cidé pour le ſens du
Virgo concipiet, &c.
appliquable à la Vier
Meſſie, & à ſon Fils
nuel, vrai *Dieu avec no*
il y a eu des Auteur
qui, *à la honte du Ch*
ont avancé que le F
phète, dont il s'agit a
étoit auſſi *Emmanuel*
emploie contre eux la
S. Jérôme qui appell
tiens *Judaïſants.** M
lier eſt que ce terme d
ne ſe trouve point da
de ce Père, publiée pa
tianay, tandis que to
tres Editions le port
Puy en fait la rema

* *Quidam de noſtris*
In Cap. VII. Iſaï.

très-juste : nous l'avons vérifiée sur toutes les Editions de S. Jérôme : on y lit *Judaïsans*, & le P. Martianay ne dit point si les Manuscrits l'ont autorisé à supprimer ce mot, sans lequel on ne pourroit décider si S. Jérôme condamne l'attribution de l'*Emmanuel* au Fils du Prophète. Une autre singularité, ce semble, est que l'Edition de D. Martianay, qui a tant échauffé la bile du fameux le Clerc, ait échappé, sur ce point, aux recherches de ce violent Critique. On peut se rappeller le XVII. Volume de *la Bibliothèque choisie*, qui est comme un centon d'injures contre le S. Jérôme du Bénédictin. Si l'omission du *Judaïsans* avoit été connue de le Clerc, quel bruit n'eût-il pas fait, même au risque de se voir accusé de contradiction ? car il paroît assez par les Notes de ce Théologien Remontrant, qu'il re-

noit les deux ſens de l'*Emmanuel*; l'un pour le Meſſie, l'autre pour le Fils du Prophète.

Outre la bonne explication que M. du Puy donne de toute la Prophétie du VII. Chapitre d'Iſaïe, il répond excellemment à une difficulté ou à une queſtion propoſée cent fois, & ſouvent aſſez mal réſolue. On demande comment, dans le deſſein de donner un ſigne de la délivrance prochaine des maux dont le Royaume de Juda étoit menacé de la part d'Iſraël & de la Syrie, le Prophète annonce la naiſſance du Meſſie & l'enfantement d'une Mère Vierge: évènements qui ne devoient arriver qu'après pluſieurs ſiècles. A quoi le Prélat répond qu'Iſaïe parle, en cet endroit, à toute la maiſon de David: *Audite ergò domus David*; qu'il lui rappelle les promeſſes qu'elle avoit reçues du Ciel, de ſubſiſter juſqu'à la

nue du Meſſie ; qu'ainſi elle ne
voit point ſe livrer aux craintes
i agitoient le Roi Achaz ; qu'ou-
: l'aſſûrance de produire un jour
Meſſie, elle devoit être préve-
e d'un nouveau prodige ; c'eſt
e la Mère de ce *Deſiré des
ıtions* ſeroit *Vierge* ; & qu'en-
, dans l'eſpace de temps qu'il
ıdroit un jour à l'Enfant *Em-
ınuel*, pour acquérir la ſcience
périmentale du bien & du mal;
Royaume d'Achaz ſeroit déli-
é des dangers où le mettoient
; Rois de Syrie & d'Iſraël. On
it faire un cas particulier de
:te ſolution fondée ſur l'apoſ-
›phe, *Audite ergò domus Da-
l*, &c. Quelques traits de la
ême penſée ſe trouvent indi-
ıés dans la Synopſe de Polus.
ais M. l'Evêque du Puy traite
ſujet d'une manière bien plus
ondante & plus inſtructive.
Il ajoûte quelque choſe de fort

& à Jesus-Christ, que cett
phétie pouvoit être considér
n'étoit qu'à la suite de bea
d'observations sur les diver
nements de la vie de Jesus-
qu'on étoit obligé de cc
qu'une Vierge l'avoit co
mis au monde. En un mot
prérogative si sublime, q
consignée dans les saints l
avoit besoin de temps &
tentions pour être généra
connue.

Les Chapitres suivants
tent, dans cet Ouvrage, les
de la vie, de la mort, d
glorieux de Jesus-Christ:
prédites long-temps avai
parût sur la terre. Le Messi

être Prophète, Législateur, Médiateur d'une alliance nouvelle; juste, irréprochable, désintéressé, bienfaisant, & néanmoins haï, persécuté, trahi par un des siens, vendu au prix de trente deniers, abandonné de tout le monde, outragé, insulté, attaché à une Croix, immolé pour le salut des hommes. Enfin il devoit être, après sa mort, glorieux, triomphant, reconnu & adoré comme Dieu. Or toutes ces choses, jusqu'aux plus petits détails, jusqu'aux irconstances les plus particulières, : sont accomplies en Jesus-Christ: est-ce que l'Auteur prouve par comparaison des Textes de l'an-:n Testament avec l'Histoire de 'us-Christ.

Il se trouve de temps en temps points d'érudition que le docte lat discute avec soin. Par exemquand il en vient au Pseaume I. selon les Juifs XXII. *Deus*,

Ctob. 1759. I. vol.

Deus meus, respice in
quel est cité dans l'Evar
il critique la leçon כארי
voit substituée, dans le
braïques, à la leçon כא
encore כרו *caru.* Il c
CAARI *sicut leo* ne sig
raisonnable, au-lieu q
derunt est la significa
vuë & adoptée tous le
commencer par les L
a pas même jusqu'aux
Rabbins qui n'aient r
leçon. M. l'Evêque du
entr'autres David Kir
Ezra, Jean-Isaac; & n
bien ajoûter, d'aprè
Ferrand & tous les n
xiques, que le R.
Chaïm, Editeur de la
sore, remarque, sur
des Nombres, qu'il
les Exemplaires les p
CARU *foderunt* & CA
à la marge : d'où il

conclure que ce dernier mot a passé de la marge dans le Texte.

Au reste, M. l'Evêque du Puy répondant aux objections formées contre l'accomplissement des Prophéties qui regardent Jesus-Christ, prend avec raison les LXX. pour Juges entre les Juifs & les Chrétiens sur les leçons & le sens des Textes controversés : » Une autorité supérieure à tous les raisonnements décide le procès. » Les Septante, Auteurs d'une » Traduction Grecque de l'ancien » Testament, qui a paru quelques » siècles avant Jesus-Christ, ont » expliqué du Messie tous les » passages que les Juifs lui ont » disputés. Ils ont lu ou entendu, » comme les Chrétiens, les termes essentiels que les Juifs ont changés dans leurs Exemplaires, ou qu'ils ont diversement interprétés. Ces Traducteurs savoient, sans doute, aussi bien l'Hébreu, qui

» étoit leur Langue maternelle; » que les Juifs modernes & que » tous les Docteurs de cette Nation, qui ont commenté l'Ecriture depuis l'établissement du » Christianisme. Ils écrivoient » dans un temps non-suspect, où » des préjugés de parti ne les aveu» gloient point. Qu'on vienne » maintenant nous objecter le té» moignage des Rabbins dans l'ex» plication des Prophéties, comme » s'il suffisoit d'être né Juif pour » en posséder la véritable intelli» gence.« Ce Chapitre où le Prélat résout les objections sur les Prophéties relatives à Jesus-Christ, est fort beau & doit être lu avec une attention singulière, parce qu'on y fait voir toute la frivolité des subterfuges imaginés par les Incrédules.

Les Prophéties qui concernent l'Eglise & ses Caractères, sur-tout son étendue & sa perpétuité, rem-

ssent un Chapitre de cent pages ; la réponse aux objections ajoûte core aux détails de ce morceau. ous ne ferons point ici d'Ana-se suivie, & nous terminerons tre Extrait par un résultat où llustre Auteur a compris tout tableau de l'Eglise prouvée par s Prophéties : » Si l'on veut, *dit-il*, maintenant rapprocher les évènements, des Prophéties, on trouvera que l'Eglise de Jesus-Christ, celle dont l'origine remonte par des faits positifs jusqu'aux Apôtres, qui ne s'est jamais séparée d'aucune Eglise plus ancienne, & dont au contraire toutes les sectes nouvelles se sont séparées ; que cette Eglise a toujours été distinguée des Sociétés hérétiques ou schismatiques par son titre de Catholique, titre que les Etrangers lui » accordoient d'une commune » voix, & que les sectes ses riva-

» les n'ont jamais osé revendi-
» quer. On trouvera qu'elle a
» mérité ce nom, parce qu'elle
» étoit répandue dans tout l'uni-
» vers, & qu'elle ne le mérite pas
» moins aujourd'hui, puisqu'elle a
» autant ou plus d'étendue qu'elle
» n'en avoit dans les temps où les
» Pères publioient hautement, &
» sans crainte d'être démentis, sa
» Catholicité. On trouvera aussi
» que cette même Eglise, quoi-
» que persécutée durant trois siè-
» cles par toute la Puissance Ro-
» maine, quoiqu'exposée aux as-
» sauts continuels du schisme &
» de l'hérésie, quoique déchiré
» quelquefois par des divisior
» intestines, quoique combattu
» dans sa morale & dans sa disc
» pline par les vices d'un gra
» nombre de ses Enfants, souv
» même par les déréglements
» quelques-uns de ses Ministres
» déja surpasse la durée des Emp

» qui paroissoient le mieux affer-
» mis ; que son Ministère subsiste
» sans interruption depuis XVIII
» siècles dans la chaîne des Ponti-
» fes, successeurs de S. Pierre, &
» dans la suite des Evêques unis
» au Siège de Rome ; qu'elle n'a
» pu être convaincue par des actes
» publics & des monuments cer-
» tains d'avoir innové dans son
» culte ou varié dans sa foi ; qu'elle
» n'a cessé de porter la connois-
» sance de Dieu & celle Jesus-
» Christ aux Nations idolâtres ; &
» que, si Dieu a permis que des
» séductions, qui ont été elles-
» mêmes prédites, lui enlevassent
» de vastes contrées, elle a réparé
» ces pertes par de nouvelles con-
» quêtes. «

ARTICLE CVII.

SECONDE LETTRE aux Auteurs de ces Mémoires ſur un Phénomène électrique.

MM. RR. PP.

L'Honneur que vous avez fait à ma Lettre, en l'inſérant dans vos Mémoires (Juillet II. Volume,) m'enhardit à vous en adreſſer une ſeconde. Je la crois néceſſaire pour éclaircir quelques points qui demandent une explication détaillée. J'en ſuis d'autant plus perſuadé que quelques perſonnes m'ont paru douter de la nouveauté du Clavecin électrique.

On ſe rappelle, en liſant la deſcription que j'en ai faite, la vieille expérience des deux Cloches qu'on

ſonner continuellement par
noyen de la matière électri-
, & l'on peut penſer que le
vecin électrique n'eſt autre
ſe que cette même expérience
ſſée un peu plus loin : il n'au-
donc plus le prix de la nou-
ùté. Mais il y a autant de
ance pour le moins entre le
nomène des deux Cloches &
Clavecin, qu'il y en a entre une
oche miſe en branle & le Ca-
on de la Samaritaine. Et pour
pas m'éloigner du parallèle que
fait, dans ma premiére Let-
, du Clavecin électrique avec
rgue, je demande ſi l'inven-
n de l'Orgue devoit paroître an-
nne à ceux qui virent le premier
trument de cette eſpèce, parce
'on avoit, depuis long-temps,
uvé le moyen de faire réſonner
Tuyau en ſoufflant dedans. Je
ois, MM. RR. PP., que la
mparaiſon eſt juſte, & qu'elle

peut diſſiper les doutes ſur la nouveauté du Clavecin électrique.

Mais ce nom de Clavecin n'eſt-il pas trop noble ? n'aurois-je pas du le nommer Carillon électrique ? Il eſt beaucoup plus parfait que le Carillon ; & j'ai cru même pouvoir avancer qu'il a quelque avantage ſur le Clavecin ordinaire, en ce qu'il diſtingue mieux les breves & les longues. Au reſte, ſi l'on veut abſolument un Carillon électrique, voici la manière de l'exécuter : Il ne faut qu'un Timbre pour chaque ton. On le ſuſpendra par un Cordon de ſoie à une Verge de fer iſolée. Le Battant ſuſpendu à la même Verge par un fil de métal, tombera à côté du Timbre à la diſtance de deux ou trois lignes. Ce Timbre aura ſon fil d'archal, ſon Lévier & tout le reſte comme dans le Clavecin. Je ne fais pas une plus longue deſcription de ce Carillon, & je me

hâte d'établir un peu plus ſolidement ce que j'ai avancé ſur les corps électriques & ſur le mouvement de la matière de l'Electricité.

Selon l'idée commune, un Globe devenu électrique ou électriſé par frottement, ſemble communiquer l'Electricité au Conducteur ; & comme ce Conducteur eſt iſolé ſur des corps qu'on ſuppoſe n'être pas électriques par communication, l'Electricité eſt bornée dans lui ou autour de lui. Mais qu'on demande à ceux qui prétendent que le Verre, le Soufre &c. ſont électriques par eux-mêmes, & les autres corps par communication, quelle différence ils mettent entre ces deux ſortes de corps, je ne ſais s'ils pourront faire comprendre leur penſée ?

» Généralement parlant, *diront* » *quelques-uns*, dans tous les corps » il y a autant de matière électri- » que qu'ils en peuvent contenir.

» Le Verre en est tellement pé-
» nétré qu'il semble qu'elle fasse
» son essence. Si l'on veut en don-
» ner à la matière commune plus
» qu'elle n'en peut contenir ; le
» surplus reste sur la surface. Nous
» pouvons pomper le fluide élec-
» trique & le faire sortir de la ma-
» tière commune par le moyen du
» Globe ou du Tube. Quoique les
» particules de la matière électri-
» que se repoussent l'une l'autre ;
» elles sont fortement attirées par
» toute autre matière, mais plus
» fortement par le Verre que par
» les autres corps. «

Ne semble-t-il pas, MM. RR. PP., que nous soyions revenus au siècle de la vieille Physique, où l'on n'expliquoit les phénomènes de l'air ou du feu que par les mots d'*Attraction*, de *Répulsion*, de *Sympathie* & d'*Antipathie*? Suivant ce systême, quand est-ce que le Globe communique de la ma-

ère électrique ? c'eſt quand il
e peut plus l'attirer ni la retenir.
.e Conducteur lui-même n'en
ouffre pas toujours de plus en
lus autour de ſa ſurface : elle s'ar-
ête à un certain point. C'eſt ainſi
ue, dans les pompes, la Nature
'a horreur du vuide que juſqu'à
ne certaine hauteur. Mais enfin,
uiſque tous les corps ont, *dit-on*,
utant de matière électrique qu'ils
n peuvent contenir, & qu'ils ſont
ne eſpèce d'éponge pour le fluide
lectrique, quelle grande diffé-
ence y a-t-il donc entre les corps
u'on appelle électriques par eux-
nêmes, & ceux qu'on appelle
lectriques par communication ?
Le voici : c'eſt que les uns ſont
lectriques par communication, &
les autres par eux-mêmes.

Dira-t-on que cette différence
conſiſte en ce que la matière élec-
trique ſe meut plus difficilement
dans les corps appellés originai-

rement électriques, que dans le autres? Mais cette idée paroît n pouvoir s'accorder avec l'expé rience. Présentez un morceau d fer au Conducteur, vous tirere une étincelle : pourquoi? Parc qu'il y a un choc de la matièr électrique de ce morceau de fe contre celle du Conducteur. Mai celle du morceau de fer n'est pa mise pour cela dans le mouvemer électrique, il n'est pas électrisé & vous le présenteriez inutilemen à des corps légers, pour les atti rer & les repousser. Présentez u Tuyau de Verre au même Conduc teur, il n'y aura point d'explosion parce que la matière électrique d Conducteur ne rencontrant poir de matière semblable dans l Verre, y entre & s'y meut sar résistance : ce Tuyau de Verr devient ainsi électrique par com munication, il attire & repouss très-sensiblement les corps lége

n lui présente. Les corps qu'on
›pellés électriques par eux-
ıes, seroient donc par leur
re absolument dépouillés de
ère électrique. C'est ainsi que,
ı le systême de Copernic, on
t tombé dans une grande er-
en jugeant, par le témoignage
sens, que la Terre est immo-
& que les Astres tournent au-
d'elle.

› n'oserois pas, MM. RR. PP.,
ersser des principes établis de-
la naissance, pour ainsi dire,
Electricité, si je n'étois fondé
les expériences souvent réïté-
, telles que celles dont j'ai eu
ıneur de vous parler dans ma
niére Lettre. Permettez-moi
répandre un peu plus de lu-
'e sur ce que j'ai dit du mou-
ıent de la matière électrique.
Globe étant électrique par
ımunication, & la main qui le
:e l'étant par elle-même, il est

naturel de penser que la matière électrique de la main s'insinue dans les pores du Globe. Or le Globe peut être supposé massif ou creux, plein ou vuide d'air. S'il est massif, les Globules électriques qui se sont insinués dans ses pores, ne peuvent p s manquer de rencontrer les parties solides du Verre, de se comprimer par le choc, de se débander aussi-tôt & de se réfléchir hors du Globe. Mais ils rencontrent alors la résistance de l'air qui environne le Globe, & ils y sont par conséquent de nouveau repoussés. Si le Globe est creux & plein d'air, les Globules électriques pénétrent pour la plûpart jusqu'à cet air intérieur, le compriment & en sont comprimés, se débandent & se réfléchissent hors du Globe, & y sont encore repoussés par l'air extérieur. Si le Globe est vuide d'air, les Globules électriques n'y trouvant aucune

résistance, s'y portent abondamment, & ne se réfléchissent point au-dehors : ainsi ce Globe ne produit aucun effet à l'extérieur, ce qui est constant par l'expérience.

Voyons à présent ce qui doit arriver au Conducteur. Les Globules électriques se réfléchissant au dehors du Globe par le choc & par la résistance de l'air intérieur, doivent nécessairement frapper les Globules de la même matière qui réside dans le Conducteur. S'il n'est pas isolé sur des corps non-électriques comme le Verre ou la Soie, sa matière électrique ne trouvant point où se retirer, oppose une résistance invincible aux Globules qui viennent la frapper, ainsi il ne donne aucune marque d'Electricité. S'il est isolé, sa matière électrique céde au choc, elle se retire & se répand autour du Conducteur; mais elle y est aussi tôt repoussée

par l'air extérieur qui l'environne, en même temps que celui qui environne le Globe y repousse aussi la matière qui s'est réfléchie à la rencontre de l'air intérieur : cet air intérieur du Globe est donc choqué & comprimé dans le même instant par deux forces opposées ; par la matière électrique de celui qui frotte & par celle du Conducteur. Il repousse, en se débandant, la matière électrique dans le Conducteur, mais non pas dans celui qui frotte, parce qu'il reçoit des corps environnants autant de matière électrique qu'il en a communiqué au Globe, & cette matière étant toujours dans lui également soûtenue & comprimée, ne peut céder au choc en se retirant : il n'est donc pas électrisé.

J'ose l'assûrer, MM. RR. PP., si l'on veut tirer toutes les conclusions qui suivent naturellement de

e principe, on retrouvera dans les conclusions les expériences que nous faisons tous les jours. Je me bornerai à quelques-unes pour servir d'exemple. Puisque l'air intérieur du Globe étant comprimé, repousse par sa réaction la matière électrique du Conducteur, moins il sera comprimé, moins l'Electricité sera forte. Or il le sera moins si celui qui frotte est isolé, parce que la matière électrique qui réside dans lui, ne sera plus soûtenue par celle des corps environnants, & cédera par conséquent à la réaction de l'air. Ce fait est constant par l'expérience ; puisque l'air extérieur qui environne le Conducteur, y repousse par sa résistance & sa réaction la matière électrique: s'il opposoit moins de résistance, cette matière s'échapperoit plus abondamment & plus loin hors du Conducteur, & c'est ce qui arrive aux pointes d'où l'on voit cette

matière s'élancer en forme d'ai-
grette. Elle doit s'élancer sous cette
forme, & se séparer en rayons di-
vergents, à cause de la résistance de
l'air. S'il n'y avoit point de Conduc-
teur, celui qui frotte le Globe étant
isolé, ne s'électriseroit presque
point, puisqu'il n'y auroit pas alors
deux courants opposés de matière
électrique, & que celle qui e
dans lui ne seroit poussée hors d
son corps, que par la réaction
l'air intérieur du Globe. Par
raison contraire, si quelqu'un n
isolé touche le Globe d'un cô
tandis que celui qui est isol
frotte de l'autre, celui-ci
fortement électrisé. Puisqu
Conducteur ne s'électrise que
qu'il est posé sur des corps
électriques, l'air qui l'env
n'est donc point électrique
le devenoit par l'humid
Conducteur ne s'électriser
Si la phiole de Leyde :

het touche au Conducteur ;
fêlée, l'eau qu'elle contient
muniqueroit par la fêlure avec
orps environnants, le Conduc-
ne seroit donc plus isolé &
ourroit s'électriser. Je ne puis
combien on s'est tourmenté
trouver la cause de ce phé-
ène, qui, comme on voit, est
: claire & toute simple. Au
, il y a des phénomènes en-
plus simples que celui-là
ont étonné les Electrisants.
: toile d'araignée, par exem-
qu'on croit sentir à l'approche
Tube électrisé, qui passe de-
le visage, a paru un phéno-
singulier. Ce n'est cependant
chose que le premier & le
simple de tous : c'est l'effet
ttraction. Ce sont les poils
suivant le mouvement du
, se plient à droite, a gau-
se redressent & chatouil-
'épiderme. Je m'apperçois

MM. RR. PP., que je passe les bornes d'une Lettre, & je me hâte de finir en vous assûrant que je suis, &c.

3. d'Août 1759.

ARTICLE CVIII.

LE PITTURE ANTICHE D'ERCOLANO, &c. *Les Peintures Antiques d'Herculanum gravées, &c.* A Naples. *Suite de l'Article XCVII. au mois de Septembre.*

Les Tableaux d'Herculanum, dont il nous reste à parler, comprennent les Jeux d'Enfants, l'Architecture, les Paysages, les Marines, les Fleurs, les Fruits & les Animaux. Nous ne pouvons rendre qu'un compte abrégé de tant d'objets.

ierre de Laar, *dit Bamboche*,
iers & d'autres Peintres Fla-
ds n'ont fait que reproduire
ni nous un genre de Peinture
connu chez les Anciens. Se-
Pline *, Pyreicus, Antiphyle,
ius excellerent dans l'Art de
ésenter de petits sujets, qui,
avoir la pensée sublime, le
noble de l'Histoire, pic-
ient par les idées riantes qu'ils
imoient, intéressoient un plus
d nombre de Spectateurs par
ond de leur composition pris
actions les plus ordinaires, &
noient quelquefois la préfé-
e sur les chef-d'œuvres d'A-
& de Protogène. Il n'y a pas
uter que, dans cette préfé-
e, il n'entrât un peu de mode,
me il en entre aujourd'hui
le goût qu'on témoigne pour
etits Tableaux Flamands, mais

* *Lib.* XXXV. *Cap.* 10.

Octob. 1759. I. vol.

il faut aussi convenir que
dont parle Pline, méritoie
partie de la faveur où ils é
parvenus. Les morceaux
genre contenus dans le R
de Naples, en sont la preuv

On y voit de ces *Carri*
agréables qui consistent, n
à rendre ridicules les belle
res en grossissant les traits,
çant les attitudes, mais à e
rer un peu les forces de la
à donner à l'enfance des
tions ou des plaisirs propres
mûr. Ici de petits Enfant
ou Génies sont transfor
Menuisiers, en Cordonni
Chasseurs, en Vignerons.
leurs yeux & dans leur m
paroît une gravité, un air
flexion qui contraste plais
avec leur âge naturellem
ger, inappliqué & mal
Dans l'attelier de ces pet
sonnages, nos Artisans re

:oient tous les outils dont ils se ervent eux-mêmes & appren- roient, en les voyant travailler, u'on peut pousser un Rabot avec race. Là, montés sur de petits hars, ils se font traîner par des iriffons ou des Dauphins : le char erse, le Héros tombe, & sa hute fait rire les Spectateurs. .illeurs on retrouve des jeux en- ore en usage aujourd'hui : l'in- ention en est bien ancienne, & y a apparence que la tradition e s'en perdra jamais.

Dans tous ces morceaux, la ensée est d'une finesse, l'action 'un naturel, & en général le essein d'une correction qui frap- ent l'œil le moins Connoisseur, : l'occupent agréablement. Le 'ableau des petits Vignerons mé- te une attention particulière par . forme du Pressoir. Vitruve, Ca- on, Pline, Columelle ont parlé 1 Pressoir des Anciens, mais ce

qu'ils en ont dit laiſſe encore quel-que embarras. La Deſcription qu'en fait Caton, eſt ſi obſcure, qu'elle a rebuté les plus intrépides Commentateurs. Mais aucun de ces Auteurs ne donne l'idée de celui qu'on trouve ici. Ce ſont deux poutres plantées en terre perpendiculairement, liées en-haut par une poutre tranverſale, & ſéparées l'une de l'autre par le ſol ou plancher deſtiné à recevoir le raiſin, & diſpoſé comme dans nos Preſſoirs. Les poutres perpendiculaires ont dans toute la longueur de leurs faces intérieures une rainure, dans laquelle s'encaſtrent, par des tenons qui y peuvent jouer, d'épais madriers. Il y en a trois placés l'un au-deſſus de l'autre, & ſéparés par trois coins ou gros boulins occupant tout l'eſpace qui eſt entre les poutres. Deux Génies d'une attitude admirable & armés de maillets, frappent en

ſens contraire les boulins. A meſure que ceux-ci avancent, le madrier qui poſe immédiatement ſur le raiſin, baiſſe, écraſe la grappe, & fait ſortir la liqueur qui coule dans un grand vaſe ou *tine* placée ſous le canal du Preſſoir. Plus loin eſt un fourneau allumé, ſur lequel un Génie fait cuire le vin nouveau qu'il remue avec une eſpatule.

Dans un autre Tableau eſt un Autel de forme ronde & chargé de fruits. Un Serpent monſtrueux l'embraſſe par pluſieurs replis, & dévore les fruits qu'on y a placés. Près de l'Autel eſt un jeune homme couronné de fleurs, tenant de la main droite un rameau, & ayant la gauche diſpoſée comme celle d'Harpocrate. Sur le fond du Tableau ſont écrits ces mots: GENIVS HVIVS LOCI MONTIS. Ce morceau qui a exercé la ſagacité des Académiciens, prête

beaucoup à l'érudition : chacun de nos Lecteurs fera usage de la sienne pour deviner l'énigme. Nous passons à l'Architecture.

Vitruve, après avoir parlé * des anciens Peintres qui ne représentoient que des Etres réels & ne peignoient rien qui fût contre nature, se plaint de ce que les Peintres modernes de son temps

---

* Namque Pictura imago fit ejus quod est, seu potest esse..... Sed hæc quæ à veteribus ex veris rebus exempla sumebantur, nunc iniquis moribus improbantur. Nam pinguntur tectoriis monstra potius, quam ex rebus finitis imagines certæ. Pro columnis enim statuuntur calami, pro fastigiis harpagineculi striati, cum crispis foliis, & volutis &c..... Hæc autem nec sunt, nec fieri possunt, nec fuerunt. Ergò ità novi mores coegerunt, ut inertiâ mali judices conniveant ad artium virtutes. Quemadmodum enim potest calamus verè sustinere tectum &c? *Vitruv. Lib. VII. Cap. 5.*

ıt introduit un goût de Pein-
ussi bisarre dans les formes
ians les proportions. Et ve-
n particulier à ce qui regar-
l'Architecture plus interes-
pour lui que tout le reste, il
e contre ces représentations
ices, où toutes les régles de
étoient violées, où l'on don-
aux Colonnes le double de
ıles de ce qu'elles en devoient
, où les ornements d'un Or-
:toient appliqués à un Ordre
'ent &c. Les morceaux d'Ar-
ĉture dont nous allons parler,
'cissent le Texte, & justifient
ritique de Vitruve. Ce sont
Portiques, où l'on apper-
ıssez peu de symétrie, beau-
de caprice sans goût, pres-
par-tout une imitation ri-
e de l'Ordre Ionique; des
aux pour Colonnes, pour
onnements des Festons, des
landes.

Les Académiciens comparent ces compositions, aux treillages des Jardins à la Françoise ; mais nous croyons qu'elles approchent encore plus des édifices à la Chinoise. Il y a même quelques morceaux où les combles sont exactement semblables à ceux que nous voyons sur les papiers de la Chine, recourbés aux extrémités, ornés de Dragons &c. Dans l'examen de chaque pièce, on en trouve qui ont commencé à être en usage précisément à la décadence des Arts, & qui ont passé de la Peinture dans l'Architecture : telles sont certainement les Colonnes. Elles ont presque par-tout seize ou dix-sept diamètres, c'est-à-dire la moitié, à-peu-près, plus que n'en comporte l'Ionique. Or, dans combien de Temples & de Palais Gothiques ne voit-on pas de pareilles Colonnes, quel que soit l'Ordre imité par l'Architecte ?

Ste Sophie de Constantinople même offre des exemples de cette ignorance ou de ce mépris des régles. Anthemius & Isidore de Tralles auroient-ils pris pour modèles des Peintures aussi grotesque que celles d'Herculanum ? Cela n'est peut-être que trop vrai.

Sans remonter si haut, ne pourroit-on pas reprocher à quelques Architectes modernes d'introduire, dans des édifices réels, certains ornements de caprice employés par les Peintres dans des décorations de Théâtre, aux dépens des regles, de la vérité, & par conséquent du bon goût. Ce n'est point ici le lieu de développer les suites funestes d'un pareil abus ; mais nous pouvons assûrer, sur de bons rapports, que cet abus est incomparablement plus commun en Italie qu'en France, quoiqu'en Italie on affiche autant de mépris pour

mentateurs de Vitruve on
vains efforts pour saisir s
dans ces mots..... *Statuunt*
fastigiis harpaginetuli stri
crispis foliis, & volutis.
der, un des plus habiles
franchement qu'après av
tous les Monuments ant
l'Italie, il n'y a rien trou
donnât la moindre idée
ments condamnés par
tecte Romain. Ce pass
d'être obscur, quand on r
l'Architecture peinte q
examinons ici. On y
Corniches de Frontons, *f*
giis, des espèces de Seps

au-lieu d'Angles des Enrou-
nts, *& Volutis.* Les termes
ti & *Crispis* que nous ne
ons pas, ne signifient que
ues moulures dépendantes de
ntaisie du Peintre. Pour l'in-
ence du Texte, il suffit que
trouvions, dans les Peintures
ecueil, le fond des composi-
que Vitruve désapprouve.
s Académiciens de Naples
ent avec raison une observa-
de Perrault sur le passage de
uve que nous avons cité. Per-
paroît persuadé que la renais-
des Grotesques en Peinture
Sculpture, est due à la Des-
ion qu'en a faite Vitruve pour
écréditer, & sans laquelle nos
tes modernes n'auroient pas
e eu l'idée d'un pareil genre
ement. Le fait est positive-
contre lui. Comment Per-
a-t-il pu ignorer ou oublier
des restes de Peintures & de

Sculptures en ſtuc trouvés dans les Grottes ou Salles ſouterraines de quelques monuments de l'ancienne Rome, furent les modèles de ce que nous appellons aujourd'hui *Groteſques*; que Jean d'Udine qui avoit fait la découverte, eſſaya, par les ordres & ſous la direction de Raphaël, d'imiter, dans les loges du Vatican, les biſarreries des Anciens; qu'il y réuſſit parfaitement, & qu'il eſt regardé comme l'Inventeur des Groteſques modernes? Si jamais on fait une nouvelle Edition du Commentaire de Perrault ſur Vitruve, il ne ſera pas mal de corriger dans des Notes les inadvertances de ce grand homme, afin que ceux qui ne liſent que ſon Ouvrage, ne ſe laiſſent point prévenir par ſon autorité, & ne ſe trompent pas après lui.

Donnons un coup-d'œil rapide aux Payſages, aux Marines, aux Fleurs & aux Fruits d'Herculanum.

s ces morceaux ſont en géné-
es plus petits du Recueil, mais
ɔnt d'une excellente main, ſur-
: les Fleurs, les Fruits & les
ɛaux qui les accompagnent.
portes & Oudry ne firent ja-
s mieux, & M. Bachelier ad-
eroit des beautés que ſon pin-
ı égale. On a, dans la Notice
[uillet I. Volume, le jugement
Académiciens ſur le Payſage:
s nous contenterons d'ajoûter
', dans ces morceaux, le Pein-
a rarement embraſſé un vaſte
iſon. Les objets ſont ramaſſés:
nt de ces lointains qui produi-
t une ſi agréable illuſion, &
ıt le Tintoret, Paul Bril, le
ıſſin &c. nous ont laiſſé de ſi
ux modèles. Quelques ruines
Temples au-delà deſquelles on
voit rien; quelques maiſons
ıuppées au bord d'un ruiſſeau
d'un marais, & qui ne donnent
ée que d'un Village; peu d'ar-

bres, objets ſi picquants pour l'œil & ſi difficiles pour le pinceau: c'eſt tout ce que préſentent les Payſages d'Herculanum. Si les Anciens n'ont jamais rien fait de mieux en ce genre, on pardonnera à nos Payſagiſtes modernes de s'attribuer la ſupériorité du côté de l'abondance, de la variété & de la ſcience.

Les Marines ne ſont que quelques maiſons de campagne, des ruines de Portiques placées ſur le bord de la Mer. On y trouve plus d'uſage de la grande Perſpective que dans le Payſage. Les ſites ſont ordinairement bien choiſis, & la diſtribution des objets eſt faite avec goût. Trois morceaux ſeulement préſentent des Vaiſſeaux, moins propres que les nôtres à enrichir un Tableau de Marine. En les voyant, on n'apprend rien de nouveau ſur la forme & les ornements des Vaiſſeaux antiques. Ils ne jettent aucun jour

lans la controverſe agitée depuis i long temps ſur la diſpoſition des ames dans les Birêmes, les Trirêmes, les Quadrirêmes &c. Dans quelques-uns de ces Vaiſſeaux qui paroiſſent des Trirêmes, toutes les rames ſont repréſentées partant d'un même point, ſemblables à des rayons qui s'échappent d'un même centre. On ne diſtingue, dans le flanc du Vaiſſeau, aucun étage qui marque que les bancs des Rameurs ſoient placés les uns au-deſſus des autres, ou perpendiculairement, ou en ligne diagonale, ou en triangle.

La plus grande de ces Marines & la moins bien conſervée repréſente une eſpèce de combat naval. De quatre Vaiſſeaux qui forment cette compoſition, un eſt en proie aux flammes & coule à fond; dans les trois autres, on apperçoit une mêlée, & l'on y diſtingue l'Aigle Romaine. Cette dernière circonſ-

tance a donné lieu de conje
que le Peintre avoit peut-être
lu repréfenter la bataille d'Ac
d'autant plus que, fur un de:
feaux on apperçoit une fen
qui on donne le nom de
patre. Cette conjecture a ét
tredite, & certainement le I
y a gagné. Un fujet, tel
bataille d'Actium, demande
que chofe de plus que quatre
feaux, & une imaginatio
n'enfanteroit rien de mieux
une pauvre & ftérile imagi
Au milieu de la Mer eft une
Ifle, où l'on voit près des
d'un Temple une Statue de
tune fur un piédeftal, & fur l
de la Mer la figure d'un
armé. Les deux dernières
ches du Recueil préfentent
Ofiris, Divinités dont la
bifarre ne jette ici aucun
ment dans la Peinture, &
les attributs, l'action, la

tion laissent trop à deviner, pour que nous puissions entrer dans aucun détail sur l'idée du Peintre.

Après avoir parlé jusqu'à présent de l'Antique du Recueil, disons, en finissant à la gloire des Modernes, que Messieurs les Académiciens de Naples n'ont épargné ni réflexions, ni recherches pour répandre sur tant d'anciens Monuments, souvent très obscurs, toutes les lumières qu'on avoit droit d'attendre d'une Société savante. Au bonheur de voir reparoître les merveilles enfouies dans les ruines d'Herculanum, s'est joint pour elle celui d'être chargée de les annoncer, de les expliquer à l'Univers. La postérité lui enviera le premier, & reconnoîtra, en profitant de ses observations, que le second lui étoit dû; qu'elle étoit digne de seconder la magnificence du Souverain. Disons encore qu'il est sorti de l'Italie peu de mor-

ceaux de Gravure meilleurs que ceux qu'on nous préſente ici. Il étoit difficile qu'étant l'Ouvrage de pluſieurs mains différentes, tous fuſſent d'une égale perfection; mais ceux-mêmes où l'on pourroit appercevoir moins de force de netteté, de douceur, de préciſion de burin, ſont eſtimables & méritent de la part des Amateurs cet accueil qui récompenſe les travaux & encourage les talents.

ARTICLE CIX.

'SSAI SUR L'ADMINISTRATION DES TERRES. (Volume *in*-8°. pages 203.) A Paris, chez Jean Thomas Hérissant, &c. M. DCC. LIX.

SI l'on estimoit le mérite des Ouvrages qui s'impriment, par utilité que le Public en peut retier, il y en auroit bien peu qui ussent disputer la préférence à '*Essai* que nous annonçons. Dans a Préface, l'Editeur demande *grace pour le style.* En lisant le Livre dans l'esprit qu'il a été composé, on ne s'apperçoit presque pas qu'il ait besoin d'aucune indulgence. Le style en est clair, simple & naturel; il est assorti au sujet; il rend avec une douce & énergique précision les principes & les dé-

tails où l'Auteur est entraîné p
la matière qu'il traite. Sans se p
sionner pour des vuës & pour d
systêmes singuliers, sans se livr
aux transports d'un enthousiasm
patriotique, sans déclamer av
véhémence contre les abus qu
dévoile, cet Ecrivain, animé d'
zèle sage & éclairé, ne propc
que des idées relatives au bi
public. Il n'y a point de Lecte
qui ne conçoive sans peine la for
de ses preuves, l'exactitude de l
calculs & la vérité de ses obser
tions. Quand les détails sont
abondants & si instructifs, ce
seroit pas connoître le prix d'
Livre que de se contenter de n
Extraits qui n'en peuvent effleu
que quelques Articles.

Comme la population fait
force de l'Etat, la culture des te
res fait aussi la force de la pop
lati on. Dans un Royaume peupl
plus les terres sont divisées, pl

font en valeur. Les denrées,
nsommation, l'exportation,
ı ne la gêne pas, croissent dans
ème proportion que le nom-
des Cultivateurs. A mesure
'argent devient commun, le
des denrées hausse, & le re-
des terres augmente. De-là
: que les Propriétaires des
s ont toujours sur les Rentiers
ıvantage considérable. Les
:s sont sujettes à des révolu-
, & la valeur en est fixe. Les
s de terre sont à l'abri de tous
vènemens: le profit qui en
:nt, grossit à mesure que la
ommation devient plus forte,
Rentier dont la recette ne
jamais augmenter, s'appau-
dans la même proportion que
lenrées renchérissent.
près ces principes prélimi-
:s, l'Auteur anonyme examine
*ıvantages & les désavantages
Baux généraux des Terres.*
Ctob. 1759. I. vol.

Ces Baux ſont fort commodes pour le Propriétaire ; il connoît le revenu qu'il eſpère ; il eſt ſûr d'être payé à l'échéance. Malgré ces avantages, les Baux généraux n'en ſont pas moins, ſelon l'Anonyme, *la ruine des Terres & la ſource d'une infinité de Procès ;* parce que ces grands Fermiers ne cherchent qu'à s'aſſûrer des profits en faiſant des déductions ſourdes pour baiſſer le prix de la Ferme, & qu'à s'épargner, dans la pourſuite des droits Seigneuriaux, des fatigues & des frais qui ne vont qu'au bien de la Seigneurie, ſans revenir au gain du Fermier. Ainſi le Seigneur ignore toujours la véritable valeur de ſes domaines ; ſes titres ne ſont poin en ordre ; ſes droits ſe *périment* ou deviennent litigieux.

Ces obſervations & d'autres détails curieux ſur les pratiques de Fermiers avides, ſont déciſifs

ır de la régie. En l'appuyant, eur donne d'excellents avis ɜ choix du Receveur, ſur les itions qu'on doit lui faire, a vigilance qu'on doit à ſon niſtration, ſur les moyens iter l'émulation & l'induſtrie la culture, & d'évaluer les .ents ou *vimères* prévus ou évus, ſur le compte qu'il en tenir ſelon leur nature &c.
y a des Domaines qu'il con- : d'affermer, il y en a qu'il ient de régir. L'examen des & des autres jette l'Auteur des détails fort inſtructifs oute eſpèce de domaine. Il propos, *dit-il*, d'affermer erres labourables *en obſer- de ne donner à chaque Fer- que ce qu'il peut exploiter à main.* Dans les Domaines étendus, un Fermier ne ſau- labourer les terres éloignées, que bonnes qu'elles ſoient : il

lui en coûteroit trop. Il les met donc en pâturage, & n'en paie la jouiſſance que ſur le pied des mauvaiſes terres. Il faut donc diviſer ces vaſtes Domaines en pluſieurs Fermes. La multitude des petites Fermes eſt un autre écueil : les réparations qu'elles exigent en diminuent notablement le revenu. Il faut donc en réunir pluſieurs enſemble. » D'ailleurs, dans les » petites Fermes, les Colons ſont » affaiſſés ſous le fardeau de la » misère, ils ont peu d'induſtrie, » ils n'ont pas les facultés pour » peupler en beſtiaux, & pour faire » les frais néceſſaires pour bien » exploiter. « L'idée de l'Auteur ſeroit de réduire toutes les Fermes à une charrue.

Dans les mauvaiſes Terres, il conſeille de diminuer, autant qu'il eſt poſſible, l'exploitation du Colon, d'en ſequeſtrer le plus maigre terrein, de le planter en bois,

ou d'y semer des Bourgognes, des Luzernes, des Treffles, des Vesses, des Pois &c. On apprend ici l'Art d'améliorer ces terres. Le grand secret du Propriétaire est de procurer à ses Fermiers tous les moyens de s'enrichir, de les bien monter en chevaux, en bestiaux &c. Par-là on accrédite ses Fermes, on leur procure un engrais fertile. Tout ce morceau est plein de leçons œconomiques, dont la sagesse & l'utilité se démontrent par des calculs très-sensibles.

On tire des *prés* la nourriture des bestiaux, & l'engrais des terres : on ne sauroit donc prendre trop de soin pour les suppléer partout où ils manquent. L'Auteur enseigne les moyens qu'il faut prendre, pour s'assûrer d'abondantes récoltes en foins ou en herbes équivalentes (malgré la sécheresse & l'humidité dont l'ex-

cès amène la stérilité,) pour réparer les prés qui se dégradent, pour en prévenir le dépérissement &c. Dans sa Maison rustique, le P. Vanière donne en Vers admirables la plûpart de ces excellents préceptes. On nous permettra de remédier à la monotonie de notre Analyse par cette citation:

Horrida si musco vel inerti obducta senectæ
Prata situ, fœnum pariunt ignobile; stercus
Ingere vel cineres: quæ si cui pigra videntur
Auxilia; effossum frumentis exaret agrum.
Atque novis ne forte soli prior impetus obsit
Messibus; herbosâ nimias farragine vires,
Pubentique fabâ, napoque absumat edaci.
. . . .

Præd. Rust. Lib. I.

:que ubi nil prosum sterili lætamina
fundo ;
neque rivus aquis juvat auxiliaribus
herbam,
lidis juncos inter quæ stirpibus
ægrè
lit, & rarâ brevis interlucet
aristâ ;
a lacertosi subigant ignava ju-
venci :
us ut palam nitens pede Rusticus
arvis
rimat, & versis cœlo radicibus, her-
bam
rpet penitus. Mutato semine terra
:iceas alet ingenti cum fœnore mes-
ses,
ue iterum viridi se latior induet
herbâ.
nti quos prata bibant æstate, pa-
rabis
e diem rivos, &c.

Lib. VII.

Dans l'Article des Vignes, qui eſt étendu & fort plein, nous ne recueillerons que quelques obſervations générales, mais très-importantes. Par exemple, » Un Seigneur ne doit jamais affermer » ſes Vignes, c'eſt autant de perdu : le Fermier, lorſqu'il eſt à » la fin de ſon bail, les néglige; » il les pouſſe en bois, & les fait » périr. Quelque précaution qu'on » prenne, on y eſt toujours trompé..... Le profit des Vignes dé» pend de la connoiſſance & des » ſoins du Propriétaire, afin que » le Vigneron travaille dans les » ſaiſons convenables, qu'il taille » à propos, & que le vin ſoit bien » fait. On perd les Vignes en les » labourant hors de ſaiſon, comme » en ne les labourant pas. «

Dans l'Article des Bois, l'Auteur inſiſte fort ſur le choix des Marchands : il veut qu'ils ſoient *accrédités & bien famés*, qu'on

ique bien nettement les condi-
s des marchés qu'on fait avec
, & qu'on leur donne des fa-
és pour les payements. » Les
archands du pays, *dit-il*, em-
oient ordinairement toutes
rtes de ruses pour éloigner les
rains. Ils publient que le
arché est conclu, tandis qu'il
en est pas même question : ils
oſtent un prétendu Marchand
leur dévotion qui marchande
: bois dont il s'agit, comme
nvoyé par une Compagnie con-
dérable, & qui demande le
rix du Seigneur. Quelque cher
u'il soit, il laisse entrevoir qu'il
ra à ce prix; il a un prétexte
our aller chercher un de ses
Associés; il part, on l'attend,
n refuse toutes propositions,
n compte sur lui, il ne paroît
plus : le Propriétaire reste à la
discrétion d'une ou deux Compa-
gnies. «

Malgré ces fraudes dont on donne ici des exemples de plus d'une espèce, l'Auteur n'en soûtient pas moins qu'il » faut, dans » tous ces marchés, pousser la pro- » bité jusqu'à la délicatesse avec » le Marchand, ne jamais faire de » traités avant l'adjudication, ni » ne jamais consentir à aucune » paction pour le tiercement... Les » Marchands, *dit-il*, & les Fer- » miers les plus frippons veulent » de la bonne foi de la part de » ceux avec qui ils traitent.....

» Le Fermier, *ajoûte-t-il*, pro- » pose de donner une augmenta- » tion pour le pâturage dans la » Forêt coupée : on se laisse en- » traîner par l'appas de ce petit » profit : on diffère à planter, on » n'en fait rien, le terrein se des- » séche, il a produit de l'herbe » pendant quelques années; mais » aussi-tôt que le soleil a consumé, » en cinq ou six années, le fumier

» que les feuilles & la fraîcheur » avoient été plusieurs siècles à » former, on n'a plus qu'une » lande. C'est-là le sort de la plûpart des Forêts, depuis que les » Seigneurs négligent de visiter » leurs terres. «

En parlant des *Dixmes & des Champarts*, l'Auteur observe que, » depuis que les Seigneurs ont » quitté leurs Châteaux pour aller » dans les grandes Villes disputer » de luxe, les terres ont dégénéré » successivement. On ne peut, » *dit-il*, préparer bien un champ » ni le sarcler, qu'autant qu'on a » beaucoup de monde : or l'ab» sence des Seigneurs a entraîné » à leur suite des domestiques éle» vés à la campagne & souvent » occupés aux travaux. Les fumiers » que fournissoient leurs chevaux, » ont cessé d'engraisser la Pro» vince; chaque récolte a éprouvé » une diminution de paille, & par

» conséquent d'engrais ; les Manu-
» factures encouragées par les pro-
» fits du Commerce, ont attiré les
» Cultivateurs ; il a paru plus doux
» de travailler à l'ombre, que de
» se brûler ou gêler en plein air :
» la campagne est devenue dé-
» serte. «

La protection qu'un *Seigneur doit à ses Censitaires*, forme un des meilleurs Articles de cet Essai. Après en avoir fait un point d*e Religion & d'humanité*, l'Auteu prouve que *l'intérêt du Seigne s'y trouve* ; mais il réprouve u bonté qui dégénère *en indolen* & qui laissant les crimes impun fait d'une Paroisse un *repaire voleurs*, où les terres restent bi tôt *sans culture*, *& le Seig sans autorité*, *sans revenu & sûreté pour sa personne.* Sec les Paysans dans leurs vrai soins & dans leurs maladies ; leurs pertes leur prêter *de*

vivre & resemer, exiger qu'ils
rendent le prêt, leur en faciliter
les moyens, presser les Fermiers
d'acquitter leur bail à son terme,
acheter leurs denrées quand ils
n'en ont pas le débit : ce sont-là
des devoirs & des services qui
animent les Colons au travail, &
qui les attirent & les attachent
à un Seigneur. Quant aux fai-
néants, l'Auteur leur *refuse tout*
sans pitié, tandis qu'il n'épargne
rien pour inviter & pour établir
dans ses domaines toute espèce
d'artisans laborieux. » L'industrie,
» *dit-il*, & l'émulation s'augmen-
» tent par le concours des diffé-
» rents états : la consommation
» suit, les biens augmentent &
» s'améliorent par proportion. Il
y a mille façons d'occuper les
familles, soit par le filage, le
cardage ou d'autres ouvrages. Il
ne faut, dans une petite Ville,
que deux hommes intelligents

» & encouragés pour donner de
» l'activité à tout le reste, & la
» rendre marchande. «

Quand un essai n'a pas réussi à un Paysan, notre Auteur engage le Seigneur à le répéter à ses propres dépens, à chercher une méthode plus heureuse & à l'accréditer. Ces avances qu'il fait, sont des fonds qu'il acquiert pour la postérité. » Il éleve au travail,
» *dit l'Anonyme*, une multitude
» d'hommes qui périroient par le
» découragement, il les accoû-
» tume à connoître que tôt ou
» tard la terre fait la fortune de
» ceux qui la cultivent. « Toutes ces idées sont fondées sur une parfaite connoissance des gens de la campagne : l'Auteur nous en trace ici le portrait d'après nature. »
» Paysan, *dit-il*, est timide ;
» facultés sont trop petites p
» qu'il puisse donner au haza
» & ses lumières trop foibles

enir contre le décourage-
lorſque le ſuccès ne ré-
as à ſes eſpérances. D'ail-
eſt peu capable d'analy-
antage d'une méthode ſur
ıtre. Elevé par ſon père
ne façon de travailler, il
t changer ſa Religion s'il
:oit ſa culture. Il nourrit
aches, il ne croit pas qu'il
:n avoir quatre. «
améliorer la culture des
terres & pour tirer parti
ingrates, l'Auteur exige
; ſuivis & des eſſais mul-
ui ſeroient un ſurcroît de
auquel les Colons ſe prê-
difficilement : il prétend
oit aiſé aux Seigneurs de
ıgager en décernant des
:nſes qui ſeroient le prix
:ès les plus avérés, & qui
ient l'émulation entre les
:urs. » On propoſe bien,
, des prix pour des Ou-

» vrages de Littérature, qui souvent enlevent à la culture de la terre ou aux Arts méchaniques des hommes utiles, pour en faire de mauvais Grammairiens: pourquoi ne proposeroit-on pas des prix aux Cultivateurs ? « On propose ici aux Seigneurs mille autres œuvres d'une charité qui leur seroit aussi avantageuse qu'à leurs Vassaux : par exemple, de prêter aux Paysans, selon leurs talents & leur conduite sage, de l'argent pour acheter des laines, des moutons, des chevaux &c. & de s'associer avec eux pour les encourager. » Il en arrivera, *dit-il*, » quelque perte au Seigneur ; mais son but étoit de faire des aumônes, & de ne pas nourrir des paresseux, il y sera parvenu. «

Moins l'Auteur ménage les Laboureurs sur le travail, plus il s'intéresse d'ailleurs à leur bonheur; le zèle qu'il a pour leur bien, s'ir-

tire presque contre ces rapides & insultantes fortunes, qui s'opposent a l'aisance générale des campagnes. » Les grandes fortunes, » *dit-il*, sont dans un Etat comme » un gros chêne au milieu d'un » taillis : il ôte la nourriture à » tout ce qui reçoit son ombre. » Otez le gros arbre, tout le taillis croît ensemble. Retranchez » de la société, avec du temps & » de la patience, ces fortunes opu- » lentes qui anéantissent par leur » éclat les maisons les plus an- » ciennes, vous ôtez plus de la » moitié de la misère. L'égalité » des habitants ne laisse point ap- » percevoir à ce Paysan la distance » immense qu'il y a entre lui & » ce riche : il n'envie que la for- » tune de son voisin ; il a les » mêmes ressources pour y parve- » nir, cette espérance le soûtient ; » il n'est point pauvre, parce qu'il » ne voit pas de riches ; il n'a pas

» les bras cassés par l'indolence de
» ce voisin puissant : tout lui donne
» l'exemple du travail, il fait le
» sien sans murmurer. «

Il ne tiendra pas à l'Anonyme que nous ne connoissions mieux le prix & le mérite de nos Laboureurs. » C'est parmi eux, *dit il*, » qu'on trouve des hommes pro» pres à être Soldats. Accoûtumés » aux travaux des champs, ils sup» portent facilement les fatigues » d'une campagne. Cherchez ces » hommes dans vos Manufactures, » vous ne trouverez que des tem» péraments foibles, que la moin» dre pluie ou un soleil un peu » ardent confine dans un Hôpital; » gens accoûtumés à faire débau» che & prêts à déserter sur la » frontière : ils ne tiennent à rien, » ils ne sont point liés à la patrie, » ils n'y possédent rien. Cherchez » vos Soldats parmi ces Arts que » le luxe nourrit ; bordez-en vos

» remparts ; examinez-les au pre-
» mier coup de canon, & jugez
» quels ſont ceux que l'Etat a inté-
» rêt de conſerver. «

Pour attacher davantage à l'Etat le corps des Laboureurs, l'Auteur ſouhaiteroit que la plûpart d'entre eux euſſent en propre quelques petits fonds de terre. » Un Payſan,
» *dit-il*, ſe marie, parce qu'il poſ-
» ſéde quelques arpents de terre :
» s'il n'a rien, il va chercher for-
» tune ailleurs ; l'Etat ſe dépeuple ;
» ceux qui reſtent, ne ſont point
» intéreſſés à ſa défenſe ; ils ne
» combattent plus pour leurs lares,
» ils ne voient plus que les foyers
» d'autrui. Eſclaves pour eſclaves,
» ils trouveront toujours des chaî-
» nes ailleurs, & ils peuvent ga-
» gner au changement. Heureux
» l'Etat dont chaque membre eſt
» libre & intéreſſé à la conſerva-
» tion du tout : heureux l'Etat où

» le Soldat dit, *nous avons gagné*
» *telle bataille*, *&c.* «

Dans les mœurs de notre siècle, l'administration des terres est devenue un objet presque étranger à la plûpart des Seigneurs qui possédent de grands domaines : ils s'en reposent sur des Regisseurs : c'est donc à ceux-ci qu'il convient spécialement de mettre en pratique les leçons de cet *Essai*. De-là vient que l'Auteur a consacré un long Article à décrire les *qualités des Receveurs*, à leur expliquer leurs devoirs, & à leur tracer la méthode d'arranger & de rendre leurs comptes. Il voudroit que ce fussent tous des hommes fidèles, intégres, doux, modérés, humains, charitables, édifiants, actifs, vigilants, intelligents &c. Il leur fait d'assez bonnes conditions pour entretenir, dans leur ame, toutes ces vertus, à moins que leur caractère ne soit voué aux

assions d'intérêt, d'ambition &c.
i les vœux de notre vertueux Anonyme sont exaucés, on ne verra plus de ces Receveurs dont les manières insolentes, les mœurs licencieuses, & la dureté avide tyrannisent, scandalisent, véxent & désolent de pauvres Vassaux d'autant plus à plaindre, que leurs cris lugubres & leurs gémissements amers ne peuvent se faire entendre aux oreilles de leurs Maîtres presque toujours prévenus en faveur du Tyran qui opprime.

Nous n'avons pas même indiqué la plûpart des Articles qui entrent dans le plan de cet Ouvrage, tels que les Etangs, la Pêche, les Pâturages, le Pannage, les Fours, les Moulins, les Cens, Rentes, Lods & Ventes, Reliefs, la Chasse, l'Exploitation des plants de Bois, les Baux particuliers, les Communes & Pâtures publiques. L'Auteur n'incline jamais qu'avec

beaucoup de réserve à changer la culture locale : il la croit ordinairement fondée sur de bonnes expériences. Supérieur à tout sentiment de rivalité, il donne les plus grands & les plus sincères éloges à ceux qui ont heureusement traité les matières qu'il rencontre : tels sont M. du Hamel, l'Auteur de l'Essai sur la Police des Grains, & M. Tillet, qu'il appelle, en style Poëtique, le *Dieu de la Médecine pour les grains*.

TICLE CX.

ND MÉMOIRE
oculation de la Petite-
, contenant son Histoire
'année 1754, lu à l'Af-
publique de l'Académie
ences du 15. Novembre
par M. de la Conda-
l'Académie Royale des
, & des Sociétés Roya-
Londres & de Berlin.
pages 55.) A Genève.
C. LIX. Et se trouve
chez Durand, rue du

inq ans que nous ren-
ompte du premier Mé-
M. de la Condamine *

* nos Mémoires d'Octobre
l.

sur l'Inoculation de la Petite Vérole. C'étoit un Discours plein de force & d'agrément, une Pièce capable de remplir l'Europe d'Inoculateurs. *L'Histoire de cette opération, la réponse aux difficultés des Adversaires, le résultat des conséquences* favorables à l'humanité ; voilà le plan de ce Mémoire digne d'être conservé dans les fastes de la Médecine, de la Philosophie morale & de l'Eloquence : trois sources d'instruction qu'il est rare de voir ouvrir de la même main & pour le même effet.

Depuis ce premier Ouvrage, l'Inoculation s'est accréditée de plus en plus, & c'est l'Histoire des nouveaux succès en ce genre que M. de la Condamine expose dans son second Mémoire. Il y détaille les faits selon le cours des années, & il répond ensuite à quelques questions proposées par un Pro-

fesseur de Médecine à Vienne en Autriche : tel est l'ordre de ce Discours publié à Genève avec des négligences Typographiques, mais trop légères pour altérer le fond des choses.

L'Histoire de l'Inoculation est, à-peu près, dans le cas des Journaux Militaires : on l'écrit la plume d'une main & les armes de l'autre. Nous voulons dire que cette pratique de la Petite-Vérole artificielle éprouve encore des contradictions qui forcent ses Partisans & ses Historiens à prendre le style polémique. En 1754 cependant, tout fut tranquille dans le camp des Inoculateurs. Les pays étrangers firent accueil à la nouvelle méthode. En Angleterre, trois Princes de la Maison Royale de Hanovre furent inoculés. En Dannemark, l'Epouse du Baron de Bernstorff, Secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères, se soumit

volontiers à la même épreuve. Pour notre France, elle se contenta, suivant son génie, de *faire des rubans à l'Inoculation*, & de traiter cette importante affaire comme la *Nouvelle du jour* dont on parle, sans précision & presque sans intérêt, dans les cercles des Citoyens désœuvrés. Mais, *reprend M. de la Condamine*, » ce n'est point dans la conversa- » tion qu'on s'instruit sur un objet » sérieux qui demande de l'exa- » men & de la discussion : du » moins n'est-ce pas dans les » conversations ordinaires où l'on » effleure à peine les objets, & » cependant l'unique source où la » plûpart des gens du monde pui- » sent leurs opinions. C'est-là » qu'on voit répéter avec confiance » l'objection la plus triviale, par » tel qui n'a jamais attendu la ré- » ponse, & qui s'imagine ingé- » nuement avoir un avis. J'ai sou-

» vent obſervé que ceux qui par-
» loient le plus déciſivement contre
» cette pratique, ne répétoient que
» des *ouï dire*; & n'avoient rien
» lu de ce qui pouvoit les éclai-
» rer « &c. C'eſt, à-peu-près, la même choſe en toute affaire d'éclat : la ſentence eſt plutôt portée que l'examen n'eſt fait ; & il eſt plus aiſé de s'ériger en Juge, que de mériter une place parmi les Connoiſſeurs.

L'année 1755 fournit des témoignages bien favorables à l'Inoculation. Il ſe trouva pour-lors que le premier Chirurgien de Sa Majeſté Britannique avoit inoculé, ſans accident, 1600 perſonnes, un autre Chirurgien 903, &c. M. Hoſty, Docteur Régent de la Faculté de Paris, alla recueillir ces faits avec leurs preuves, & il vit à Londres 252 Inoculés dont aucun n'eſt mort. Or il eſt démontré, par les liſtes des ravages que

fait la Petite-Vérole
qu'il auroit péri peut-êtr
200 personnes sur ces d
sept ou huit cents In
Londres. Les Journaux
cine & de Littérature c
ces triomphes de l'Inocu
M. de la Condamine n'
ce suffrage qui est, en ef
de la voix publique, po
y ait, dans les Journali
bité, impartialité, fidél
tion: quatre grandes qu
l'ensemble bien considé
roit une haute idée de
tion, & de la confianc
vains qui s'en mêlent.

Les succès des Nouv
tent ceux qui n'y ont p
part. C'est là le foible
hommes & le ton de
cles. L'Inoculation fu
dans Paris où il se t
jours tant de lumières
rités, tant de bons Rai

de Sophiſtes. Notre Auteur indique un Médecin de cette Capitale, qui ſe mit à la tête des Adverſaires de l'Inoculation. Mais celui-ci du moins ne combattit point, comme le Jupiter d'Homère, ſous le nuage & dans les ténébres. Il déclara ſon nom & ſes qualités, au lieu que, dans le même temps, pluſieurs Ecrivains anonymes publierent des Brochures qui n'étoient *que les échos de la précédente.* Mais, *continue M. de la Condamine*, » ſi l'intérêt de la » Religion, ſi le zèle du bien pu» blic ont ſeuls conduit la plume » de leurs Auteurs, qui les empêchoit de combattre à viſage découvert en défendant une ſi noble cauſe ? Les uns par des plaiſanteries déplacées ſur un ſujet auſſi grave, ſemblent n'avoir cherché qu'à ſe faire lire en flattant le préjugé vulgaire. Les autres ſéduits par un faux

» zèle, ont tenté d'allarmer les
» consciences délicates par un scru-
» pule si peu fondé, qu'on ne peut
» être persuadé de leur bonne foi,
» sans juger mal de leurs lumières.
» Quelques - uns sont peut - être
» assez à plaindre pour trouver leur
» excuse dans l'espérance du débit
» momentané d'un Essai sur une
» matière intéressante « &c. Déplorable extrémité que celle de se croire obligé d'être Satyrique par la nécessité de vivre!

En 1756, l'Inoculation acquit un Protecteur du premier rang dans la personne de Monseigneur le Duc d'Orléans. Il fit inoculer le Prince son fils & la Princesse sa fille ; l'un & l'autre avec un égal succès. Un exemple si illustre fut suivi de quantité de personnes distinguées, dont M. de la Condamine donne la liste. Après quoi il parcourt tous les pays de l'Europe, pour nous faire voir les

progrès de la nouvelle méthode. En Suède, on traita l'affaire dans le goût de la grande & antique Littérature. On frappa une Médaille. » Le Type est un Autel » d'Esculape entouré d'un Serpent, » emblême de la Petite-Vérole, » avec ces mots pour légende, » *Sublato jure nocendi.* Au revers » on voit une couronne civique, » au dedans de laquelle on lit, *Ob » infantes civium felici ausu ser- » vatos* : & sur le lien de cette » couronne le nom de Madame » la Comtesse de Geers, la pre- » miére Dame Suèdoise qui l'a » méritée. « Ce qu'il y a de plus beau dans ce monument, c'est la couronne civique, parce que l'Inoculation est censée remplacer avantageusement le zèle qu'inspiroit l'ancienne Rome, pour sauver la vie aux Citoyens. En France, quelqu'un imagina aussi une devise où paroissoit le Serpent d'Esculape,

avec cette légende *vulnerat ut sanet*. Cette Anecdote n'a pu être connue de notre Auteur.

Mais il nous raconte des choses curieuses de l'Inoculation d'Italie, & il en parle comme témoin oculaire. » En 1754, Madame la » Comtesse Buffalini, à 30 lieues » de Rome, inoculoit elle-même » les enfants de ses Vassaux avec » une épingle, & leur sauvoit la » vie à tous, tandis que la Petite-» Vérole dévastoit la Capitale. A » mon arrivée à Rome, *continue* » *M. de la Condamine*, quelqu'un » fit courir le bruit que j'étois » venu pour solliciter un Bref en » faveur de l'Inoculation. Feu » M. le Cardinal Valenti, pre-» mier Ministre de S. S. le Pape » Benoît XIV., me fit l'honneur » de me dire expressément que » si, pour autoriser l'usage de la » nouvelle méthode en France, on » n'attendoit qu'une approbation

du saint Siège, la chose ne feroit aucune difficulté. Dans la seconde audience que j'eus de ce Ministre, son Eminence me remit six Exemplaires d'une nouvelle Traduction Italienne de mon Mémoire, faite & imprimée à Rome par son ordre.«
On vient néanmoins d'imprimer (en 1759) à Brescia que le premier Médecin du Pape étoit fort opposé à l'Inoculation ; & l'on cite en même temps, au nombre des Adversaires, quantité de Médecins d'Italie ; mais il faut savoir que l'Auteur de ces allégations est le Docteur Roncalli, Médecin de Brescia, lequel dit, dans un endroit de son très long Ouvrage, qu'*il y a un Tribunal à Paris pour la controverse de l'Inoculation : Tribunal composé de Prélats, de Docteurs, de Magistrats, & qu'on attend leur jugement.* Cette particularité très-

fausse jette des soupçons sur la fidélité du Docteur par rapport à ses autres récits ou citations. M. de la Condamine nous appréciera quelque jour ce gros Livre de Brescia.

Il est temps de dire un mot des réponses qu'il donne aux questions du Médecin de Vienne en Autriche, dont nous avons parlé au commencement de cet Article. Ce Médecin est M. de Haën, qui se trouve aussi nommé dans nos Mémoires d'Août dernier. Ses Questions sont au nombre de quatre.

D'abord *l'Inoculation est-elle permise par la Loi divine?* M. de la Condamine cite des Théologiens de tous les pays, qui approuvent cette pratique. Peut-on supposer que ces Docteurs ignorent les principes & les conséquences de la Loi divine? D'ailleurs l'Inoculation n'est établie

pour conserver la vie des
›yens, pour écarter les périls
la Petite-Vérole naturelle:
y a-t-il en cela de contraire à la
de Dieu?
Mais par l'Inoculation conserve-
t plus de vies qu'en laissant
la nature? Voici des faits:
'etite-Vérole naturelle *enleve,*
ée commune, un sur sept de
e qu'elle attaque: la Petite-
ole artificielle ne faisoit pas
urir plus d'un sur cinquante,
is le temps même qu'on la
tiquoit avec le moins de pré-
tion: & les mauvais succès
t infiniment plus rares aujour-
ui. *Donc par l'Inoculation on*
serve plus de vies qu'en lais-
t agir la nature.
Mais encore *est-il bien certain*
: presque tous les hommes
vent avoir la Petite-Vérole
ou tard? La question qu'on
ici, ne tend nullement à

consoler le genre humain, si l'on prétend que c'est le plus petit nombre des hommes, qui a la Petite-Vérole naturelle. Car il en meurt toujours, de cette maladie, un, à peu-près, sur quatorze; ou plutôt un sur sept, comme on vient de dire, en ne comptant point ceux qui meurent en bas âge avant que d'avoir cette maladie : ce qui fait près de la moitié des enfants qui viennent au monde. Or si des sept restants un seul a la Petite Vérole, il en périra infailliblement, puisque de sept il en périt un. Si les sept sont attaqués de la maladie, le danger d'en mourir est reparti entre tous, & moindre par conséquent pour chacun d'eux. Que prétend donc l'Auteur de la Question? Diminue-t-il le nombre de ceux qui ont la Petite-Vérole? Il augmente le danger & la terreur pour quiconque en est attaqué. Veut-il

reconnoître

connoître que tôt ou tard tous
; hommes doivent avoir la
tite-Vérole ? Il diminue, en
oportion de la totalité qui subit
tte Loi, le danger de mourir
quel chacun reste encore ex-
sé. Cet endroit du Mémoire
traité avec beaucoup de finesse
d'esprit.

Enfin *est-il hors de tout doute
e l'Inoculation suivie ou non
la Petite-Vérole en met à
ıbri le reste de la vie?* Pour
résolution de cette difficulté,
suffit de lire le premier Mé-
oire de notre Auteur, voici ce
ı'il répète : C'est » qu'aucun
exemple avéré n'a, depuis près
de quarante ans, prouvé que
lorsque l'Inoculation a produit
son effet,... la même personne
ait repris la maladie. Quant
à ceux sur lesquels l'opéra-
tion ne produit aucun effet,
elle les laisse au même état où

» elle les a pris : il eſt ſeulement » très-probable, ſi l'opération a » été bien faite, que le virus va» riolique, porté dans leurs vei» nes, n'ayant pu fermenter avec » leur ſang, ils ſont pour toujours » à l'abri d'une pareille fermen» tation. «

Sur la fin de ſon Mémoire, M. de la Condamine s'applique extrêmement à diſſiper les terreurs qu'inſpire encore l'Inoculation à quelques perſonnes qui n'ont pas comparé les dangers de la Petite-Vérole naturelle. C'eſt cette comparaiſon des deux maladies & de leurs hazards reſpectifs, qui occupe ici notre Auteur : il déploie à ce ſujet toute la fineſſe du raiſonnement, toute la force de l'éloquence, toute la méthode preſſante des calculs : c'eſt-ce qu'on verra très-volontiers dans l'Ouvrage même.

Il y a eu, depuis ce beau Mé-

livers Ecrits pour & contre
ation. Nos Ouvrages pé-
es en ont parlé, & l'affaire
e aujourd'hui traitée &
au moins avec beaucoup
. Nous n'entrerons pas dans
ite de controverses, & il
ecevoir qu'en donnant de
oges aux Discours de M. de
lamine, notre pensée n'est
nous mettre au rang des
urs de l'Inoculation. Nous
tons même l'Analyse de
uvrage contraire à cette
le, pourvu qu'on y trouve
de logique, d'esprit, d'élo-
& de faits, que dans les
Mémoires dont le célèbre
nicien a enrichi le Public.

ARTICLE CXI.

ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE de l'Histoire & du Droit public d'Allemagne. Par M. de Pfeffel, Conseiller de la Légation de France à Ratisbonne. Seconde Edition, revuë, corrigée & augmentée par l'Auteur. (Grand *in*-4°. pag. 920.) *A Manheim, de l'Imprimerie Electorale, chez Nicolas de Pierron.* M, DCC, LVIII.

NOs Mémoires firent mention * de cet Ouvrage, lorsqu'il parut pour la premiére fois en 1754. Ce n'étoit d'abord qu'un *in*-8°. d'environ 700 pages. On

* Voyez Volume de Février 1755. Article XX.

le redonne aujourd'hui *in*-4°. & augmenté de près d'un tiers. Dans un Avertissement que l'Auteur place à la tête de cette seconde Edition, il veut bien nous savoir gré de quelques observations que nous fîmes au temps de la premiére, & qui tendoient à la perfection de ce bon Ouvrage. Il a crû devoir en profiter pour corriger quelques méprises qui lui étoient échappées : & cela même ajoûte au mérite de M. Pfeffel. Combien d'autres Ecrivains plus sensibles à la jalouse délicatesse de l'amour propre, qu'aux intérêts de la vérité, sont blessés de la plus légère Critique, lors même qu'elle est tempérée par les égards de l'estime & de l'honnêteté ! Il est rare qu'un Auteur soit assez équitable pour ne prétendre pas à l'honneur de l'infaillibilité.

Cette Histoire est partagée en neuf périodes, qui sont comme les

tableaux des différents Etats, par lesquels l'Allemagne a passé successivement. Les trois premiéres périodes ne présentent que peu d'évènements intéressants. La disette de monuments propres à immortaliser les Peuples & les Rois, rend l'Histoire de ces premiers temps fort obscure. Les profondes ténébres qui ensevelissent ces siècles reculés, laissent à peine échapper quelques foibles traits de lumière sur l'origine, les usages & les mœurs des anciens Germains. Ces Peuples plus soigneux de faire de grandes actions que d'en perpétuer le souvenir, ne vivent, *dit notre Auteur*, que dans les Annales de leurs ennemis. C'est aux Romains que nous devons le peu de connoissances que nous avons des Germains : Tacite est presque le seul qui nous peigne cette Nation brave & vertueuse : mais quel Peintre, quel

Portrait ! & s'en trouveroit-il un autre qu'on pût lui comparer ?

Les six dernières périodes sont désignées par le nom des Maisons illustres qui ont donné des Empereurs à l'Allemagne. La déposition de Childeric III. plaça Pepin sur le Trône des Merovingiens. Pepin avoit succédé à son père Charles Martel dans la Puissance souveraine, sous le nom de Maire du Palais. Mais cette Puissance ne satisfaisoit pas son ambition. Il sut persuader aux François que celui qui gouvernoit l'Etat, devoit seul porter le titre de Roi. Les circonstances étoient favorables. La mollesse & le mépris flétrissoient Childeric aux yeux de la Nation. Ce Prince fut déposé & renfermé dans le Monastère de Sithiu, aujourd'hui S. Bertin. Les services & les grandes qualités de Pepin couvrirent le crime de sa révolte. Son fils Charlemagne, à force de

vertus & de victoires ; fit oublier que son père avoit commencé par être Usurpateur. Maître de la plus grande partie de l'Europe, il fonda l'Empire d'Occident. Ses descendants conserverent à peine un siècle ce grand héritage. Leur peu de mérite & la mauvaise politique qu'ils eurent de démembrer leurs Etats en faveur de leurs enfants, affoiblirent l'Empire François.

La mort de Louis IV. est une époque mémorable dans le Droit Public & dans l'Histoire d'Allemagne. Ce Prince étoit le dernier des descendants de Louis le Germanique : à sa mort, son Royaume devoit retourner de droit à la branche de Charles le Chauve, la seule qui subsistât des trois que les fils de Louis le Débonnaire avoient formées. Il est vrai-semblable, *dit M. Pfeffel*, que les Allemands auroient fait attention aux justes prétentions

s François, si tout autre que
harles le Simple en eût occupé
Trône : mais ce Prince foible
méprisé de ses Sujets qu'il ne
uvoit contenir dans leur de-
ir, le fut encore plus des Alle-
ands. On oublia donc la justice
 ses Droits, parce qu'il étoit
capable de les faire valoir ; &
 Allemands élurent un Roi
é du corps de leur Nation.
Ici commence un nouveau sys-
ne de Gouvernement pour l'Al-
nagne. Les Etats maîtres de
poser de la Couronne, vont se
nner des droits & des privi-
ges qui ne laisseront plus aux
npereurs qu'un beau titre, de
ands honneurs, & peu de puis-
nce réelle. » Les Duchés & les
Comtés administrés jusqu'alors
par commission, changeront de
nature & deviendront des Fiefs
héréditaires. Peu-à peu la No-
blesse & les Etats des Duchés qui,

» dans les premiers temps, ne
» reconnoissoient que la souve-
» raineté du Roi seul, seront ré-
» duits à dépendre absolument de
» leurs Ducs, & tiendront en ar-
» rière-fief des terres qui mou-
» voient auparavant en droiture
» de la Couronne. Les Officiers
» de l'Empire s'empareront insen-
» siblement des domaines mêmes
» que les Rois s'étoient réservés
» dans chaque Province. Le Clergé
» suivra leur exemple : il étendra
» sa domination dans les terres
» voisines. La puissance des Ducs
» devenue formidable aux Rois,
» obligera ceux-ci à exempter de
» leur Jurisdiction les Eglises, pour
» en former des Etats qui puissent,
» en cas de besoin, être opposés
» aux Princes séculiers. Mais cette
» ressource même manquera bien-
» tôt aux Monarques de Germa-
» nie. Ils perdront le droit de
» nommer aux Principautés Ecclé-

siastiques & les Chapitres se l'arrogeront..... Tel est le Tableau général des évènements qui suivirent la mort de Louis IV. & qui remplissent les Regnes des Rois d'Allemagne, sortis des Maisons de Saxe, de Franconie & de Souabe. « Il faut lire dans otre Auteur, le détail des cironstances qui préparerent & proiisirent ces grandes révolutions: les furent l'Ouvrage de plusieurs ècles.

M. Pfeffel a soin de faire remarquer les différentes atteintes ortées par le corps Germanique, la puissance des Empereurs. Chaue élection donnoit un nouveau egré de force aux Etats. Ils oblieoient le Maître qu'ils venoient élire à leur accorder de noueaux privilèges, qui tendoient à dépouiller de toute autorité: ces privilèges qu'il n'osoit reiser, on lui en faisoit jurer solem-

nellement la conservation, c'est-à-dire que les Etats lui lioient les mains, avant que de lui rendre un hommage qui ne les engageoit presqu'à rien. Ce n'est pas que les Empereurs vissent d'un œil tranquille l'anéantissement de leur puissance ; mais trop foibles pour lutter contre tous les Etats qui s'étoient érigés en souverainetés, ils ne firent que des efforts inutiles. D'ailleurs ces mêmes Etats, pour assûrer l'indépendance qu'ils avoient usurpée, ne plaçoient communément sur le Trône Impérial que des Princes qui n'étoient pas assez puissants pour se faire respecter. Ce fut par cette Politique dont il ne s'écarta point pendant une longue suite de Regnes, que le Corps Germanique parvint à revêtir ses usurpations du titre sacré d'une possession immémoriale.

L'interregne de deux ans qui

it la mort de Richard de Cor-
aille, fils de Jean *Sans-terre*, fut
:ai berceau du Droit public en
:magne. Les Etats délivrés de
e contrainte partagérent en-
ıx le peu de droits que les fuc-
:urs de Frédéric I. avoient
ſervés. Ils affermirent leur
'eraineté particulière: ils anéan-
ıt le domaine : les droits du
furent éteints ; & les revenus
l'Empereur furent réduits à
vingtaine de milliers de flo-
. Les anciennes Villes Impé-
:s s'affranchirent des tributs
:lles avoient payés juſqu'alors,
our mettre le ſceau d'authen-
é à leur affranchiſſement elles
ent le nom de *Villes-libres*.
Villes, dans leur origine,
ent ou Impériales, c'eſt-à-dire
domaine de l'Empereur, ou
vinciales, & ſoumiſes aux Ducs
ux Comtes. Au bout de quel-
; ſiècles, les Villes Impériales

devinrent assez considérables pour obtenir un suffrage dans les Diètes. Ce fut en 1293 qu'elles assistérent & concoururent pour la premiére fois aux délibérations : bientôt elles formerent un Collège à part ; & leur suffrage décisif contrebalança plus d'une fois celui des Electeurs. C'est-ce qu'on vit au commencement du siècle présent.

La Noblesse de Westphalie avoit demandé la revision des actes de son fameux * procès contre les Patriciens de Munster. L'Empereur Joseph porta cette affaire devant la Diète, qui accorda un

* La Noblesse de Westphalie disputoit aux Patriciens de Munster la qualité de Gentilshommes, & la faculté de pouvoir posséder des Canonicats & d'autres Bénéfices nobles de l'Evêché de Munster. Les Patriciens gagnerent ce procès qui dura près de cent ans.

nombre égal de *Reviſeurs* ou Commiſſaires, pour examiner les titres des Patriciens. Ces Commiſſaires déciderent ; mais leurs ſuffrages ſe trouvant partagés, les Collèges des Princes & des Villes opinerent que le procès devoit être cenſé bien jugé, & confirmerent la ſentence de la Chambre Impériale de l'année 1685. Les Electeurs s'opposerent à cet arrêté ; il prétendirent nommer de nouveaux Reviſeurs en nombre impair : après de longs débats, l'Empereur ſe rendit, en 1709, à l'avis des deux Collèges inférieurs, & ordonna que la Sentence de la Chambre Impériale fût exécutée dans toute ſa forme & teneur.

Les Empereurs de la Maiſon d'Autriche ſouffroient impatiemment les entraves, dans leſquelles le corps Germanique avoit réduit l'autorité de leurs prédéceſſeurs. Ils réſolurent de ſecouer un joug

qui leur étoit d'autant plus odieux qu'ils se croyoient assez forts pour donner des Loix au reste de l'Allemagne. La puissance & l'étendue de leurs Etats héréditaires, justifioient leurs espérances, & sembloient devoir leur en garantir le succès. Mais ils éprouverent qu'il est presqu'impossible d'assujettir une Nation fière & courageuse, qui connoît le prix de la liberté. On vit se briser contre cet écueil, la politique, la fortune, & les talents de Charles-Quint, secondés par les trésors du Nouveau-Monde. Ses entreprises n'aboutirent qu'à cimenter de plus en plu la liberté des Princes & des Etat de l'Allemagne. Elles firent, cor tre l'intention de ce Prince, u plaie mortelle à la Religion C tholique, parce qu'elles servir de cause ou de prétexte aux p grès du Luthéranisme. Fei nand II. se flatta qu'il seroit

ìeureux que ſon grand-oncle Charles V. mais ſes projets annoncés avec trop d'éclat révolterent l'Empire : ſes victoires & ſur-tout l'eſprit de hauteur & de vengeance qu'elles lui inſpirerent, armerent contre lui une grande partie de l'Allemagne, la France & la Suède. Il mourut ſans avoir vu la fin d'une guerre qui l'avoit occupé pendant tout ſon Regne.

L'Auteur a répandu quelques portraits dans ſon Ouvrage : ſa manière de peindre a communément de la force & de la vérité ; mais ce qui fait ſur-tout le principal mérite de cet Abrégé, ce ſont les réſultats qu'il préſente de temps en temps : on trouve à la fin de chaque époque & même plus ſouvent des remarques particulières très-curieuſes ſur les loix nouvelles, ſur les uſages introduits, ſur les changements arrivés dans l'adminiſtration, ſur

l'extension des Droits &
viléges, sur les Diètes,
Investitures, sur la Forn
hommages, sur les prétent
différents Collèges, sur
veaux établissements, (
tout ce qui peut inté
Droit Public d'Allemag
n'oublie pas d'indiquer
des Maisons souveraines
du Corps Germanique. C
mais avec réserve, de
ments qui se sont passés
Nations étrangères, lo
évènements ont un rapp
avec l'Allemagne. On no
le prècis des Traités d'all
de paix faits avec l'Empi
néral, & avec quelque
ses principaux membres.
a cru devoir s'étendre
sur le fameux Traité de
qui est aujourd'hui le C
tique & la premiére
fondamentales de l'Em

jue. On sait que, dans ce
:, les Puissances alliées s'ap-
rent à faire reprendre à
magne son ancienne forme,
remettre l'Empereur sur le
où il étoit autrefois, de Chef
n pas de Maître de l'Empire.
ces différents objets déve-
s avec l'étendue que peut
ettre la nature d'un Abrégé,
nt la lecture de cet Ouvrage
nstructive & très-utile, sur-
aux Allemands qui doivent
garder comme un Livre clas-
dans tout ce qui concerne
oit public de leur pays.
ous terminerons cet Article
quelques légères observa-

la page 29, il est dit que *Re-*
concubine * *de Charlemagne*,

---

ous appellons aujourd'hui *enfants*
ls ceux qui sont nés de concu-
: mais il faut remarquer que ce

épousa ensuite Robert le Fort, *Comte d'Anjou.* Nous ne connoissons point, dans l'Histoire, d'autre *Robert le Fort*, *Comte d'Anjou*, que celui qui est la tige de l'auguste Maison de nos Rois, & qui fut tué, encore assez jeune,

---

qui se nommoit alors *concubinage*, étoit une espèce de mariage qui, pour être moins solemnel, n'en étoit pas moins légitime. Les femmes portoient le nom de *femmes du second Ordre.* (Abrégé Chronol. de M. le Président Hénault sous l'année 768.) Voyez aussi M. l'Abbé Fleury, (Tome X. page 159) qui dit expressément que, chez les Anciens, le nom de *concubine* signifioit souvent une femme légitime, selon les Loix de l'Eglise, mais dont le mariage n'étoit pas solemnel selon les Loix Civiles, ensorte que les enfants n'étoient pas héritiers. Telle est aussi l'opinion de plusieurs autres Historiens célèbres, qui tous ont justifié Charlemagne contre le reproche d'incontinence.

an 866, dans un combat contre les Normands. Il est vrai-semblable que Regine étoit morte avant qu'il fût né. Nous nous ressouvenons que, dans nos Mémoires du mois d'Avril 1712, le P. de Tournemine fait descendre Robert le Fort de Charlemagne & de Regine, par Hugues leur fils qui, sous Louis le Débonnaire, fut tondu en 815, mais qui avoit été marié avant *son Monachisme*. On lui donne pour fils légitime un autre Hugues, dit *l'Abbé*, Duc de Bourgogne, père de Robert le Fort. Dans cette opinion que nous n'adoptons pourtant pas, Regine seroit bisayeule de Robert le Fort. Mais personne, que nous sachions, n'a dit que ce Prince eût épousé Regine. Parmi les Historiens, les uns lui donnent pour femme N. sœur d'Adelème Comte de Laon : d'autres, une Adelaïde veuve de Conrad Comte de Pa-

ris. (Voyez le P. Anselme, Tome I^er^, pages 30, 67 & 68, Edit. de 1726.)

M. Pfeffel dit (à la page 40) que *Charlemagne ne laissa pas d'être très-savant pour son temps, quoiqu'il ne sût pas écrire.* Il nous paroît difficile de concevoir comment un Prince qui possédoit le Latin au point de le parler aussi-bien que le Tudesque sa Langue maternelle, & même qui entendoit très-bien le Grec, suivant Eginhard, *ne savoit pas écrire.* Nous n'ignorons pas que cette Anecdote se trouve dans un grand nombre d'Auteurs, qui se sont copiés les uns les autres. Nous convenons même qu'ils ne l'ont rapportée que d'après un passage d'Eginhard. Mais nous croyons, avec le P. Daniel, qu'ils n'ont pas pris le vrai sens de ce passage. Nous allons le transcrire : *Tentabat & scribere, tabulasque & codicillos circum-*

erre solebat, ut cum vacuum empus esset, manum effigiandis itteris assuefaceret : sed parum uccessit labor præposterus ac erò inchoatus. (Recueil des Historiens de France, Tome V. page 99.)

Ce texte d'Eginhard ne signifie autre chose sinon que Charlemagne, sur la fin de sa vie, voulut apprendre à imiter les beaux caractères des curieux Manuscrits qu'il avoit dans sa Bibliothèque, & que s'y étant pris trop tard, il ne put y réussir. Nous ajoûtons que le savant Lambecius dit aussi qu'il ne s'agit, dans ce passage, que des lettres majuscules dont l'élégance donne de la grace à l'écriture, & que l'on peint plutôt qu'on ne les écrit..... *Elegantiores illas majusculas quæ ad Calligraphiam pertinent, & ornatûs causâ pinguntur potius quam scribuntur.* (Voyez son Ouvrage intitulé,

L'Auteur dit qu'aussitôt apr
lection de l'Empereur Hei
Luxembourg, en 1307, *le* (
Amédée de Savoie, Jean Da
de Viennois, Jean Comte de
bruck, & Otton Evêque de
allerent à Rome en qualité c
baſſadeurs d'Obédience, pou
ter au Pape le ſerment accoi
Si ces Ambaſſadeurs ſe ren
à Rome, ils n'y trouverent
le Pape. C'étoit Clément '
occupoit alors le S. Siège : i
ſait que ce Pape qui s'éta
Avignon, n'a jamais été à F

ent V. qui s'intéressa pour
nent auprès des Electeurs.
lonc point probable que
assadeurs se soient rendus à
c'eût été un voyage inutile
de leur Mission ; mais il
que, dans le style de quel-
eurs du XIV[e] siècle, aller
ape quelque part qu'il fût,
ller à Rome : on trouve
mples de ces façons de
& c'est apparemment ce qui
l'expression de M. Pfeffel.
ste, dans un Livre comme
, rempli d'une multitude
infinie de dates & de faits,
compter pour rien les in-
des qui s'y seroient glissées,
ne peuvent empêcher que
gé ne soit une des meilleu-
s de l'excellent Ouvrage de
résident Hénault : Ouvrage
erve toujours à son Auteur
ts de la primogéniture, &
e d'un nouveau genre in-

venté & perfectionné tout-à-la-fois.

Nous ne devons pas oublier de rendre justice à la partie Typographique de cet Abrégé : les caractères & le papier en sont très-beaux. L'exécution fait honneur au S[r] Nicolas de Pierron, qui cultive avec succès & qui embellit cet Art ingénieux dont l'Allemagne fut le berceau.

ARTICLE CXII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ALLEMAGNE.

DE LEIPSIG.

CL. Claudiani quæ extant varietate Lectionis & perpetua adnotatione illustrata à Jo. Matthia Gesnero. Accedit index ubertimus. *Les Œuvres de Claudien, avec les Notes de M. Gesner, &c.* (Deux Volumes *in*-8°.) 1759.

La guerre nous a valu ce Claudien. M. Gesner, entouré de troupes nationales & étrangères, a cherché une distraction aux

malheurs publics. Il s'est occupé à commenter Claudien, qui ne méritoit peut-être pas un si grand honneur. Les Vers de Claudien, quoique sonores & nombreux, sont des Vers d'Ecolier, en comparaison de Virgile & d'Ovide. M. Gesner suit l'Edition de Heinsius, en s'y permettant néanmoins quelques corrections. De plus, il orne le Texte de Notes très-savantes & très-copieuses. Il donne une Table fort-détaillée, & des Prolégomènes instructifs, tant sur son entreprise que sur les Editions de Claudien. Ce Livre est de la classe des compositions érudites : nos élégants Littérateurs n'y prétendront rien, & c'est apparemment tant pis pour eux. *On trouve aussi ce Livre à Paris chez Cavelier, rue S. Jacques.*

PAYS-BAS.

DE LOUVAIN.

Lettre de MM. les Docteurs en Théologie de l'Université de Louvain au sujet du Journal Encyclopédique, adressée à MM. les Curés de la Ville de Liége, pour servir de réponse à leur consultation. C'est une Brochure *in*-12. de 52 pages. Les Docteurs consultés & soussignés au nombre de IX. y parcourent tous les objets qui leur paroissent répréhensibles dans le *Journal Encyclopédique.* Un des Articles sur lesquels ils insistent le plus, est l'accueil favorable que le Journaliste a osé faire au Livre de *l'Esprit.* Ils décident, après une suite de réflexions & de critiques, que ce *Journal est un Livre très-dangereux; qu'il adopte les principes*

les plus absurdes, tendants à renverser l'Eglise & l'Etat, & à porter la corruption la plus infâme dans les mœurs. Cette Lettre a aussi été imprimée à Paris; & l'on a vu presque dans le même-temps un Mandement de S. A. S. E. l'Evêque Prince de Liège, qui condamne le même *Journal Encyclopédique* sous les qualifications les plus fortes. On trouve pareillement cette Pièce à Paris chez Chaubert, Quai des Augustins; & chez Hérissant, rue Notre-Dame.

SUISSE.

DE BERNE.

Dissertation sur une Colonie Egyptienne établie aux Indes. Par M. Fréd. Sam. Schmidt, Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, Membre de la Société

des Antiquaires de Londres. (Brochure de 72 pages *in* 8°.) Voilà encore une Pièce qui favorise le systême de M. de Guignes sur les Chinois, *Colonie Egyptienne.* M. Schmidt a connu cette opinion, il en fait l'éloge, il l'adopte même dans une Note de la page 44. Cependant il y a des différences entre l'établissement des Egyptiens aux Indes, & leur migration jusqu'à la Chine. Quand on a passé l'Indus, il faut encore bien du courage & du temps pour gagner les confins de l'Empire Chinois.

M. Schmidt prétend prouver l'*Egyptianisme* des Indes 1° *par les noms des Dieux, par ceux des Rois, par ceux des Villes & de plusieurs endroits des Indes, lesquels sont Egyptiens; 2° par les Coûtumes Religieuses & Civiles des Indiens, qui ont une affinité surprenante avec celles*

des Egyptiens. Le détail de ces preuves forme l'Ouvrage qu'on annonce ici. Il s'y trouve beaucoup de recherches, de solutions heureuses, de conjectures vraisemblables. On desireroit que le style en fût plus correct, le ton plus agréable, l'exécution plus intéressante. On y lit avec plaisir l'Histoire fabuleuse de Bacchus, & en quel sens les Anciens disent que ce Dieu est sorti ἐκ μηρῦ Διός. On s'y occupe volontiers des rapports que trouve l'Auteur entre quelques superstitions, coûtumes, cérémonies, opinions des Indiens & des Egyptiens. Voyez ce qui concerne le culte des animaux, l'abstinence du vin, l'origine des chiffres, &c. *Cette Dissertation a été lue dans l'Académie Royale des Belles-Lettres de Paris, après Pâques en 1758.*

FRANCE.

De Toulouse.

L'Académie des Jeux Floraux
:a , selon l'usage , la distribu-
ın des Prix le 3. de Mai de
nnée prochaine 1760. Elle en
tous les ans quatre à distribuer,
voir une Amaranthe d'or de 400
'res, pour une Ode ; une Eglan-
ıe d'or de 450 livres, pour un
iscours d'une petite demi-heure
: lecture ; une Violette d'argent
: 250 livres, pour un Poëme de
nt Vers au plus, qui doivent être
lexandrins & dans le genre hé-
ïque ; enfin un Souci d'argent
: 200 livres, pour une Elégie, ou
ıe Idylle, ou une Eglogue en Vers
lexandrins. Le sujet du Discours
ra en 1760 : *Pourquoi l'Elo-*
ıence est-elle moins florissante
ans les Républiques modernes

qu'elle ne l'étoit dans les anciennes ? Les sujets des pièces de Poësie sont au choix des Auteurs. Les Ouvrages seront remis dans les premiers jours de Février 1760 à *M. Delpy, Ecuyer Secrétaire perpétuel de l'Académie, rue Vinaigre.* Le *Prospectus*, qui est fort détaillé, énonce divers abus que l'Académie a dû prévenir, & auxquels les Aspirants aux Prix ne doivent point donner d'occasion.

Le sujet proposé est fort beau, & mériteroit d'être traité tout-à-fait en grand. Pour ne pas contredire les Loix de l'Académie, il faudra se réduire à quelques-unes des raisons essentielles qui sont, par exemple, la diversité des Causes, le changement des intérêts, la diminution des récompenses, le défaut d'émulation, l'éducation trop lente, les bons exemples trop rares &c. Tels sont les désavantages de nos Républiques modernes.

De Rennes.

Lettres curieuses, utiles & théologiques sur la Béatification des Serviteurs de Dieu, & la Canonisation des Béatifiés; ou, Abrégé du grand Ouvrage du Cardinal Prosper Lambertini, Pape, sous le nom de Benoît XIV. sur la même matière. (Tome I. *in*-12.) Par le R. P. Joseph d'Audierne, Provincial des Capucins de la Province de Bretagne. *Chez Julien Vatar, & Jul. Ch. Vatar fils &c.* Ce Livre nous a paru travaillé avec soin: il rend d'une manière satisfaisante les principaux objets compris dans le grand Ouvrage du feu Pape.

De Rouen.

On a publié ici chez Besogne, Cour du Palais, *l'Eloge de M. de*

Fontenelle. (Broch. de 64 p. *in*-12.) M. le Cat, comme Secrétaire de l'Académie de Rouen, est l'Auteur de ce Morceau, qui paroît avoir coûté beaucoup de temps & de soins. Rouen avoit vu naître, en 1657, l'illustre Fontenelle. Son éloge, en 1757, (époque de sa naissance dans la postérité) étoit une sorte de fête séculaire, & les Anciens se seroient couronnés de fleurs à ce sujet. M. le Cat a cru devoir parer son Ouvrage pour une occasion si rare, ou plutôt si unique. Il présente, dans M. de Fontenelle, quatre objets ou quatre sortes de points de vuë; son éducation, ses travaux purement littéraires, sa route dans la carrière des Sciences, ses qualités morales.

L'éducation de cet homme célèbre fut bonne, quoiqu'ordonnée & conduite en Province: il faisoit des Vers Latins & François à 13 ans; à 20, il s'essaya sur la Poësie

Dramatique ; & dans les Nouvelles Littéraires du temps, on parloit déja de lui comme d'un phénomène. Son goût & le progrès des années lui ouvrirent toutes les sources de la Littérature, Prose, Poësie, élégant Badinage, Philosophie légère, Critique, Erudition même, & quelque Théologie dans l'Histoire des Oracles ; beaucoup trop & bien mauvaise dans la Relation de Borneo, (mais il n'en est pas le véritable Auteur.) Telle fut la sphère de M. de Fontenelle encore à la fleur de ses jours. Il entra depuis dans la profondeur des connoissances humaines ; il en devint comme le dépositaire & le confident par la place qu'il occupa durant tant d'années dans l'Académie des Sciences. Ses Ouvrages, en tout genre de haute Philosophie, sont très-connus, très-estimés, & fournissent de grands détails à M. le

Cat, qui traite le tout en Connoisseur.

Quant aux qualités morales du Héros de l'Eloge, il faudroit transcrire beaucoup pour saisir toute la pensée de notre Secrétaire-Académicien. Nous nous contenterons de ce trait : » L'étude particulière » que M de Fontenelle a faite des » principes du bonheur dans le » Discours qu'il a composé sur ce » sujet, lui a appris que la paix, » l'amitié, le suffrage public sont » des conditions essentielles *à cette* » *tranquillité d'ame, à cette satis-* » *faction intérieure*, qui font seules » les heureux. De-là sa constance » à se refuser à toutes les contesta- » tions, à cultiver ses amis, à ne » leur manquer jamais, à combler » de politesse & de prévenance tous » ceux à qui il avoit affaire, à se » comporter comme s'il s'estimoit » le moindre des hommes, pour » n'en blesser aucun, à s'assujettir

ſqu'au ſcrupule, à tous les de-
›irs uſités, à toutes les bien-
ances, & même à tout ce qui
ı avoit l'air, ſans chicaner ſur
ur fondement, dans la crainte
: manquer le but qu'il s'étoit
'opoſé de plaire à tous les Eſ-
·its « &c. Cet Eloge eſt enrichi
Notes relatives au Texte, & de
:lques pièces de Poëſie qui ſont
premiers Eſſais de M. de Fon-
:lle. La premiére, en Latin &
ıpoſée à 13 ans, ſeroit trop
'e pour cet âge, ſi nous en ju-
ns par l'éducation de nos jours.
is en ce temps-là, comme au
le des héros, les jeux de l'enfance
ent des exploits, & pouvoient
›ître dignes de l'Hiſtoire.

DE PARIS.

On voit ici, ſous le titre d'Amſ-
lam, une *Lettre traduite de
nglois au ſujet du Livre de
Job.* 1759. I. vol.

l'Esprit. (Brochure très-bien imprimée de 48 pages *in-8°.*) Cet Ouvrage est plus en exposition qu'en raisonnement. C'est qu'il suffit de mettre sous les yeux du Public les principes de *l'Esprit*, pour en inspirer de l'horreur. Mais l'exposition, dont nous parlons, est bien faite, & ne peut sortir que de la plume d'un bon Ecrivain. On nous persuadera difficilement que ce soit une Version de l'Anglois, quoique le *Costume* des citations & de quelques autres petites circonstances littéraires soit assez bien gardé. On reproche, dans cette Brochure, à l'Auteur de *l'Esprit* 1° son plan de législation où il n'y a nul fond philosophique, & nul objet d'utilité. 2° Sa doctrine totalement opposée aux bonnes mœurs, & à la décence même du langage. 3° Ses principes détestables sur les passions qu'il érige en régle universelle de la conduite des

hommes. 4° Son antipathie pour la distinction naturelle du juste & de l'injuste : antipathie qui détruit toutes les loix de la morale & de la conscience. 5° Ses calomnies & ses invectives contre tout ce qui porte l'empreinte de Christianisme & de culte Religieux. Il y a des endroits fort bien touchés dans cette Brochure. Quelques autres sont moins énergiques ; mais en général ce dernier Ouvrage mérite encore d'être lu & placé dans la suite des bons Livres, Actes & Diplomes, dont le gros volume de *l'Esprit* a été accablé.

Catalogue des Livres de la Bibliothèque de feu M. J. B. Denys Guyon, Chevalier-Seigneur de Sardière, &c. (In-8°. pages 270, & comprenant 2550 Articles.) Chez Barrois, Quai des Augustins &c. Ce Cabinet de Livres est

remarquable par un nombre de Manuscrits, par une assez grande collection de Romans & de Livres de Chevalerie, enfin par la classe de l'Histoire. Le Catalogue est de la façon de M. Barrois, qui donne à la tête du Volume des éclaircissements utiles & bien faits touchant quelques Manuscrits & quelques Imprimés. On auroit pu y joindre une Notice sur la personne de M. de Sardiere, qui étoit fils de la fameuse Madame Guyon, morte en 1717. M. Barrois n'annonce point, dans son Catalogue, le temps & le lieu de la vente.

Le Sieur Roland le Virloys, habile Architecte, publie une suite de douze Planches, représentant les constructions qu'il avoit entreprises, & exécutées en partie dans la Ville de Metz, mais qui ont été depuis changées, altérées, abandonnées. Il s'agissoit d'un

Edifice pour les Spectacles : les Chefs du Gouvernement avoient donné leurs ordres au S^r^ Virloys, & il s'en étoit acquitté à leur satisfaction en 1751. Ayant été obligé de revenir à Paris en 1752, on n'a plus suivi ses desseins, & l'on a travaillé d'après d'autres vues. C'est donc pour mettre sous les yeux du Public les détails de son travail qu'il publie aujourd'hui les Planches que nous annonçons, & dont les Connoisseurs feront cas. *On les trouve chez l'Auteur, Vieille rue du Temple, à l'Hôtel de Bizeuil.*

Au mois de Juin de l'année derniere, nous annonçâmes la belle Edition de l'Iliade, publiée par les célèbres Foulis de Glascow. On vient de nous faire voir l'Odyssée, les Hymnes, la Batrachomyomachie & les Fragments de ce Prince de Poëtes imprimés dans

le même goût & avec la même élégance. Nous ne répéterons pas la Notice que nous avons donnée de cette grande entrepriſe Typographique. Il nous ſuffit d'avertir que les Editeurs ſont encore Mrs Jacques Moor & George Mairhead ; que la date eſt de 1758 , & qu'on en *trouve des Exemplaires chez Cavelier, rue S. Jacques, au Lys d'or.*

M. Ollivier de l'Oratoire, a promis au Public, depuis longtemps, une nouvelle Traduction des *Hommes illuſtres de Plutarque :* Ouvrage qui ſera enrichi d'Obſervations ſur le Texte, de corrections importantes, de Notes relatives à l'Hiſtoire. Ce Livre fort deſiré des Savants, ſera public dans quelques jours. *On en trouve les deux premiers Volumes chez Chaubert, Quai des Auguſtins ; & chez Hériſſant, rue Notre-Dame.*

Le Rituel des Esprits-forts, ou le Voyage d'Outre-Monde, en forme de Dialogues.(Broch. *in*-12. de 168 pag.) *L'objet de l'Auteur est de montrer que la plus ferme Philosophie au milieu de ses blasphêmes & dans son aveugle obstination, montre, au temps de la mort, la plus bisarre vicissitude, le plus de trouble & la plus manifeste contradiction.* Cela est exécuté par voie de Dialogues, comme pour attacher & amuser le Lecteur en l'instruisant. On suppose un Malade Philosophe-Incrédule, qui a des entretiens avec son Médecin, son Apothicaire, son Curé, ses Amis Philosophes, enfin avec la Mort même, & avec les Anges, Ministres de la Justice divine. Ce Malade est d'abord effrayé de son état, il fait quelques retours sur lui-même, il prend des sentiments de foi & de pénitence; mais bientôt ses complices d'incrédulité re-

prennent leur ascendant sur lui, & il meurt, comme il a vécu, infatué de la fausse Philosophie. Il trouve au sortir de ce monde un Dieu Vengeur du crime; tandis que les partisans de son impiété l'exaltent sur la terre, & lui font un éloge funèbre que l'Auteur a tracé dans le goût du sujet. Ce petit Ouvrage a été composé dans de bonnes vuës, il n'est pas exempt de défauts : l'Auteur qui commence, peut faire beaucoup mieux une autrefois. Il ne manque ni d'esprit, ni de connoissances; mais il faut beaucoup d'usage pour le genre qu'il a choisi. L'Art du Dialogue met souvent en défaut les meilleurs Ecrivains. *Cette Broch. se trouve à Paris chez Berthier Libraire, sous la porte des grands Augustins.*

M. Mannory a donné le second Tome de ses *Plaidoyers & Mémoires.* Ce bon Ouvrage est déja fort connu, & nous avons analysé avec soin le premier Vo-

ous rendrons compte de cette
ui *se trouve chez Claude Hé-*
ue Neuve Notre-Dame.

E DES ARTICLES
ois d'Oct. 1759. I. vol.

TICLE CIV. *Histoire du*
ommerce & de la Naviga-
des Peuples anciens & mo-
es, &c. 2309
V. *Examen sérieux & co-*
te des Discours sur l'Esprit.
2342
VI. *L'Incrédulité convain-*
par les Prophéties. 2352
VII. *Seconde Lettre aux*
eurs de ces Mémoires sur un
omène Electrique. 2378
VIII. Le Pitture antiche
colano, &c. *Les Peintures*
ques d'Herculanum, &c.
e de l'Article XCVII. au
s de Septembre. 2392
IX. *Essai sur l'administra-*
des Terres. 2411

TABLE.

ART. CX. *Second Mémoire sur l'Inoculation de la Petite-Vérole, &c.* 2435

ART. CXI. *Abrégé Chronologique de l'Histoire & du Droit Public d'Allemagne, &c.* 2452

ART. CXII. Nouvelles Littéraires. 2475

Errata pour Août.

Pag. 2089, *lig.* 8, Soc, *lis.* Socle.

Pour Septembre.

Pag. 2205, *lig.* 16, *M. l'Abbé*, ôtez ces mots de cet endroit & de tout l'Extrait. M. Olivieri est de la Maison *Degli Abati Olivieri*, & non *Abbé*.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce présent Journal, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 15. Sept. 1759.

SALMON, *Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.*

De l'Impr. d'HERISSANT, rue N. D.

Ce Journal se distribue à Lyon, chez J. DEVILLE.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Octobre, 1759. II. vol.

AVIS.

Les ſeize Volumes de ces Mémoires pour l'année 1759, rendus chez les Abonnés le premier de chaque mois, & le 15. des mois de Janvier, Avril, Juillet & Octobre, 12 liv. 16 ſ. Par la Poſte port-franc 17 liv. 12 ſ.

Les 15 Cahiers de *la Religion vengée*, année 1759, rendus de même à Paris, 9 liv. Par la Poſte port-franc, 12 liv.

La Spiritualité & l'Immortalité de l'Ame &c. in-12. trois Volumes, Ouvrage analogue à la *Religion vengée*, & qui doit lui ſervir de ſupplément, relié en veau, 7 liv. 10 ſ. broché. Par la Poſte port-franc, 9 liv.

Lettres Critiques, ou Analyſe & Réfutation de divers Ecrits modernes contre la Religion, *in-12*. Par M. l'Abbé Gauchat, Docteur en Théologie, Prieur de S. André, Abbé Commendataire de S. Jean de Falaiſe & de l'Académie de Villefranche. On reçoit en s'abonnant les douze premiers Volumes, reliés en veau, 30 liv.

On publiera dans les mois de Mai & Septembre 1759, les XIII. & XIV. Vol. reliés en veau, 5 liv.

Les ſuivants, dont on donnera trois Volumes par année juſqu'à la fin de l'Ouvrage, ſeront de même prix. Ceux qui ne ſe ſeront point abonnés, payeront tout l'Ouvrage 3 liv. le Volume.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur LE PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

OCTOBRE, 1759. II. vol.

A PARIS,

Chez { CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.
HERISSANT Imprimeur, rue Notre-Dame, a la Croix d'or.

M. DCC. LIX

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES COMM[...]
en Janvier 1701, forment c[...]
celui-ci) 754 volumes Sçav[...]

ANNE'ES.	VOL.	ANNE'ES.
1701.	9.	1731.
1702.	12.	1732.
1703.	12.	1733.
1704.	13.	1734.
1705.	12.	1735.
1706.	12.	1736.
1707.	12.	1737.
1708.	12.	1738.
1709.	12.	1739.
1710.	12.	1740.
1711	12.	1741.
1712.	12.	1742.
1713,	12.	1743.
1714.	12	1744.
1715.	12.	1745.
1716.	12.	1746.
1717.	12.	1747.
1718.	12.	1748.
1719.	12.	1749.
1720.	5.	1750.
1721.	12.	1751.
1722.	12.	1752.
1723.	12.	1753.
1724	12.	1754.
1725.	12.	1755.
1726.	13.	1756.
1727.	12.	1757.
1728.	12.	1758.
1729.	12.	1759.
1730.	12.	

Chacun de ces volumes se vend
en feuilles, & 16 sols broch[...]

MÉMOIRES POUR L'HISTOIRE DES SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Octobre, 1759. II. vol.

ARTICLE CXIII.

HISTOIRE DES MATHÉMATIQUES, &c. (Deux Volumes *in*-4°.) Par M. Montucla, de l'Académie Royale des

Sciences & Belles-Lettres de Prusse. *A Paris, chez Jombert, rue Dauphine, &c.* Suite de l'Article LXXVIII. au II. vol. de Juillet.

NOus revenons à ce grand Ouvrage dont il nous reste trois Parties : deux vont nous occuper. Il s'agit d'abord de l'état des Mathématiques chez divers Peuples Orientaux, tels que les Arabes, les Persans, les Chinois & les Indiens. On conçoit que nous parlons, avec M. Montucla, de l'ancienne Histoire de ces Nations ; car les temps modernes (si l'on en excepte néanmoins ce qui concerne les Chinois) ne présentent que misère & barbarie. Arabes, Persans, Indiens, tous ou presque tous sont ignorants par principes ou par nécessité. La Religion qu'ils professent ou le Despotisme qui les écrase, leur ôte toute émulation.

Les Arabes se picquerent autrefois de Philosophie & de curiosité pour les Mathématiques. Ce ne fut pas le faux Prophète Mahomet qui leur en inspira le goût. Il ne s'occupa que de conquêtes, de superstitions, de fanatisme propre à séduire les Peuples ; & il fallut près de deux siècles pour fonder cet Empire Musulman sur les débris de la Grèce & de l'Egypte. Enfin parut le Calife Almamon. M. Montucla croit que son père Aaron Reschid le mit sous la conduite d'un savant Chrétien, nommé *Mesua*, qui l'avança dans les Sciences ; mais M. Brucker (Liv. 3 de son Histoire de la Philosophie) prétend que le père de ce Calife lui sut très-mauvais gré des rapports qu'il eut avec Mesua.

Quoiqu'il en soit, les Mathématiques eurent un puissant Protecteur dans la personne d'Alma-

mon. Il témoigna sur-tout une inclination particulière pour l'Astronomie. De son temps, on observa l'obliquité de l'écliptique à Bagdad ; on mesura, dans les plaines de la Mésopotamie, un degré du Méridien, pour connoître la grandeur & la figure de la terre. Le résultat des opérations se lit encore dans les Elements d'Astronomie d'Alfraganus, personnage savant pour son siècle, & dont M. Montucla indique fort bien les Ouvrages avec le temps des Editions qu'on en a données. Cette attention de notre Auteur s'étend en général à tous les Livres qu'il cite : il tâche d'en former une sorte de Bibliographie, marquant le lieu & l'époque de leur existence littéraire. Il s'est pourtant glissé des méprises dans ce détail si difficile, si fatiguant même pour un Historien qui a tant d'autres objets sous les yeux.

Nous marquerons quelques-unes de ces négligences. Par exemple, notre Auteur dit que l'Ouvrage d'Albatenius *sur les Etoiles* fut réimprimé en 1646, & que *cette Edition n'a sur la précédente faite en 1537, que l'avantage d'un caractère moins désagréable.* Cependant nous trouvons que cette Edition est de l'an 1645, & qu'on l'a rendue plus utile que la premiére, en mettant des sommaires aux Chapitres.

Nous tenons des Arabes l'Arithmétique moderne, c'est-à dire les chiffres 1, 2, 3, &c. avec la façon de les combiner; mais les Arabes l'avoient reçue des Indiens. M. Montucla, persuadé par l'autorité & par l'exemple de Boëce, chez qui l'on trouve, dit-on, ces chiffres, croit qu'au 6^{e} siècle les Grecs n'ignoroient point cette manière de nombrer, & que Boëce la prit d'eux; mais cette Science

avoit passé des Arabes aux Grecs vers le temps de la fondation de Constantinople. La Barbarie dut l'éclipser ensuite, puisqu'il fallut la rétablir au XII^e^ & au XIII^e^ siècle : c'est, comme on croit, le Moine Grec Planude qui fit cette restauration. Notre Auteur raisonne très-bien sur cette difficulté tirée de Boëce, en supposant le fait même qui est en question : c'est-à-dire que, si l'on reconnoît des chiffres Arabes dans Boëce, il faut expliquer la chose comme fait ici M. Montucla. Mais il n'est point démontré que Boëce ait en effet connu & mis en œuvre ces signes. Sur quoi on peut voir le troisième Tome du nouveau Traité de Diplomatique (pag. 532, 533.)

Les combinaisons du Jeu des Echecs viennent naturellement ici, & M. Montucla n'omet point l'Histoire de l'Arabe Sessa, qui ne demanda au Roi de Perse son Maître

qu'un grain de Bled ſur la premiére caſe de l'Echiquier, & ſur les ſuivantes toujours le double de la caſe précédente : ce qui donnoit, pour la 64^e caſe, une pyramide de Bled longue, large & haute de trois de nos lieues moyennes. Le récit & la démonſtration de ce trait hiſtorique ſont dans Wallis cité par notre Auteur.

Les Perſans ont eu de l'affection pour l'Aſtronomie, mais leur goût ſur ce point a dégénéré en fantaiſies d'Aſtrologues : c'eſt même chez eux la route des richeſſes, tout au rebours de nos uſages d'Europe ; car les Aſtrologues, parmi nous, ont toujours été des miſérables. La Géomètrie eut pareillement des Admirateurs en Perſe : on cite un Maimon-Reſchid, *qui avoit pris une des propoſitions d'Euclide en une telle affection qu'il en portoit la figure brodée*

sur sa manche. C'est le Chevalier Chardin qui raconte ce fait avec quelques autres que recueille M. Montucla.

Celui-ci passe aux Chinois, & apprécie très-bien leurs travaux dans l'Astronomie & dans les autres parties des Mathématiques. Ce Peuple observe les Astres depuis long-temps ; mais ses progrès n'ont point été assez considérables, pour l'étendue des siècles qu'il a parcourus sous les auspices de l'Astronomie : c'est une espèce de problême qu'on laisse à expliquer aux Philosophes. Les plus sensés accusent de cette lenteur, le génie même des Chinois ; & notre Auteur est même de ce sentiment. Il faut revoir, à ce sujet, les trois Lettres de M. Mairan au P. Parrenin : nous en avons rendu compte depuis peu. En comparant ces Lettres avec les principes que s'en fait M. Montucla sur les Chi-

nois & ſur l'état des Sciences dans leur vaſte Empire, on trouvera une conformité d'opinions qui ne peut venir que de l'attention des deux Auteurs à puiſer dans les bonnes ſources.

Les Romains fourniſſent plus à l'Hiſtoire des Guerres qu'à celle des Mathématiques. Ce ne fut guères qu'aux temps de Jules Céſar que Rome ſongea aux travaux de l'Aſtronomie. On commença par le Calendrier qui étoit dans un grand déſordre. Auguſte plaça l'Obéliſque de Séſoſtris au champ de Mars, & l'érigea en Gnomon : c'eſt cet Obéliſque que le feu Pape a fait tirer de terre, & qu'on ne nous donne point l'eſpérance de voir figurer, dans Rome, avec les autres monuments de ce genre : celui-ci eſt briſé en cinq ou ſix pièces, & les Hiéroglyphes ont diſparu d'une des faces. Après quelques ſiècles

d'urbanité & de goût pour les Sciences, l'Empire Romain tomba au pouvoir des Barbares ; & la nuit des temps vint offusquer les esprits. Il s'éleva de loin à loin quelques Génies curieux, Boëce, Bède, Gerbert, le Roi Alphonse, qui leverent les yeux vers les Astres, & qui témoignerent quelque desir d'en connoître le cours. On parvient enfin au célèbre Roger Bacon dont M. Montucla trace l'Histoire avec soin.

Il discute la question, si ce Cordelier Anglois a inventé les Télescopes, ou tout-au-moins les Verres lenticulaires. Sur quoi il rapporte les sentiments pour & contre, & se décide en faveur de ce dernier. Nous dirons cependant qu'après avoir lu la Perspective de Bacon, il nous paroît difficile de lui refuser la connoissance & la pratique des Verres

taillés en portion de Sphère ou de Lunettes, qu'il dit être *utiles aux vieillards & à ceux qui ont la vuë foible.*

M. Montucla, après M. Smith, incidente sur ce que Bacon vouloit, pour l'usage de ses Verres, qu'on les appliquât immédiatement sur l'objet *, *c'est ce que désigne*, dit notre Auteur, *cette expression* suppositi *qui est équivalente à* super impositi, qu'on lit dans le passage. Mais on voit, ce semble, que ce terme *suppositi* indique simplement qu'il faut placer le Verre entre l'œil & l'objet. Comment, en effet, Bacon auroit-il pu dire ailleurs qu'au moyen de ses Verres on pouvoit lire de fort loin : *Videbimus rem longè vel propè..... ex incredibili distan-*

* Si homo respiciat litteras & alias res per medium crystalli vel vitri suppositi litteris &c.

tia legeremus litteras..... faceremus solem & lunam descendere hic inferiùs secundum apparentiam?

A la vérité, ces Textes fournissent encore des objections à M. Montucla: » Il n'est point vrai, » *dit il*, qu'un Télescope fasse ap- » percevoir les plus petites lettres » d'une distance incroyable..... » qu'on puisse faire descendre le » soleil & la lune avec cet instru- » ment « &c. Mais on sent aussi qu'il faut prendre ces façons de parler avec une sorte de latitude. Tous les jours, avec des Lunettes d'approche, on lit de fort loin une écriture assez menue, on distingue les heures d'un Cadran placé à une très grande distance; & l'on sait aussi combien le Télescope rapproche & grossit les corps célestes. Si Bacon a trouvé ce grand instrument optique (proposition que nous n'assûrons point) il a pu s'exprimer, comme on

vient de le voir, sans autoriser ses Critiques à lui disputer sa découverte.

Quant aux Verres lenticulaires on lui reproche *d'attribuer l'avantage de grossir au petit segment sphérique*, *au lieu* qu'il faut reconnoître *que plus le segment de sphère auroit d'épaisseur & approcheroit de la sphère entière*, *plus il grossiroit*. Mais Bacon, dans le Chap. XVIII. de sa Perspective, dit positivement que *si la portion de sphère est plus grande*, *l'angle est plus grand aussi*, *& l'image est plus considérable* * : ce qui est d'une exactitude parfaite. Nous sommes assûrément très-peu intéressés à la gloire de Roger Bacon qui étoit Anglois & qui, en son temps, eut

* Si verò sit portio major sphæræ vel medietas, tunc accidit majoritas anguli & majoritas imaginis.

querelle avec nos François, mais la connoissance qu'il posséda des Verres lenticulaires & des Miroirs ardents, paroît trop évidente pour qu'il nous vienne en pensée de la lui refuser. Au reste, qu'y a-t-il de plus analogue que cette connoissance aux temps où tout le monde place l'invention des Verres à Lunette? On convient que l'usage de ces Verres a commencé en Europe vers l'an 1300, & Bacon est mort, *dit M. Montucla*, en 1292. Vading, Annaliste de l'Ordre de S. François, place cette mort en 1284; mais c'est toujours fort près de l'époque avouée de tout le monde pour la découverte des Lunettes.

Notre Auteur examine, dans ce même endroit, le fameux passage d'Aristophane, où Strepsiade dit (dans la Comédie des Nuées) que, pour détruire l'obligation ou le billet de la dette qu'il avoit

contractée, il prendroit un Verre ardent & le plaçant au Soleil, dans une certaine distance, il feroit fondre la cire des Tablettes où étoit écrite cette obligation. Il faut avouer que le Verre lenticulaire se présente d'une manière fort spécieuse dans ce Texte. M. M. répond que le dessein de cette pièce est de ridiculiser Socrate en mettant des propos impertinents dans la bouche de Strepsiade; qu'Aristophane ignoroit peut-être qu'il n'y avoit qu'un seul point où la sphère du Verre allumoit le feu, & que ce point en étoit fort voisin *; qu'on pourroit aussi soupçonner que le mot qu'emploie Aristophane n'est-là que pour la mesure du Vers; qu'enfin le Poëte aura parlé tout-au-plus d'une

* Ceci est dit à cause des deux mots Grecs ἀποτέρω στὰς *Stans à longè*, qu'on lit dans Aristophane.

sphère de Verre, dont les Anciens se servoient pour brûler, & non d'un Verre lenticulaire. Cette dernière conjecture est probablement la meilleure des raisons qu'on voit ici, quoique le terme *Stans à longè* ne soit pas encore suffisamment expliqué. A l'ègard du Scholiaste sur cet endroit nous n'en faisons nul cas : aussi n'est-ce qu'un Grammairien fort postérieur à Aristophane.

Le quinzième siècle ramena, dans nos Contrées, le goût de l'Astronomie avec les Purbach, les Regiomontan, les Walther, que M. Montucla fait bien connoître. Le XVI^e siècle augmenta ces lumières par diverses Traductions des Ouvrages anciens. On commença par mettre en Latin & en Italien les Eléments d'Euclide. Dès l'an 1482, Campani donna sa Version Latine : Edition que notre Auteur n'a peut-être pas

connue ; car il place à la tête des Traductions d'Euclide, d'après le Grec, celle de Zamberti publiée en 1505. Il lui échappe quelques autres petites fautes de Bibliographie ; il date, par exemple, la Version Italienne d'Euclide par Tartalea de l'an 1557 ; & nous en avons vu une Edition de 1543. Il dit qu'Oronce Finée publia son Euclide Latin en 1551, c'est en 1536 & 1544. Il marque deux Editions Latines des mêmes Eléments comme ayant été données en 1556 & 1578, par M. de Candale, Archevêque de Bourdeaux ; or la premiére de ces Editions ne parut qu'en 1566, & l'Epître dédicatoire est de 1565.

A l'occasion de Tartalea, premier Traducteur Italien d'Euclide, on nous raconte ici l'Histoire de ce personnage, dans le dessein d'encourager les talents qui se trouvent combattus par la mau-

vaise fortune : nous la transcrirons dans les termes de notre Auteur. » Tartalea étoit de Brescia, mais » d'une famille très-basse & très- » pauvre, car son père faisoit le » métier de Courrier, & ce père » qui soûtenoit sa famille étant » mort, elle tomba dans une mi- » sère extrême. Pour surcroît de » malheur, Tartalea étoit à Bres- » cia lorsque les François, reve- » nant de Naples, la saccagèrent. » Il y reçut, quoique fort jeune, » quantité de blessures dont plu- » sieurs lui étant tombées sur la » tête, le rendirent bégue : ce qui » lui fit donner, dans la suite, le » nom de *Tartaglia* ou *Tartalea.* » La Nature fut son seul Médecin, » car il n'avoit pas de quoi payer » le pansement de ses blessures. » Revenu cependant de ce funeste » accident, le jeune Tartalea ap- » prit à lire, je ne sais comment; » mais pour apprendre à écrire,

l fut obligé de voler à un Maître qu'il feignit de vouloir prendre, un modele des Lettres de l'Alphabet...... Il est aisé de s'imaginer quelles difficultés il lui fallut surmonter pour parvenir aux connoissances qu'il sut acquérir. Ces difficultés ne l'empêcherent pas de se faire un nom dans sa patrie &c. «

Tartalea se picqua d'Algèbre & Analyse, mais ce n'étoit rien en omparaison des travaux & des ccès de notre illustre Viète, à ui l'on doit l'établissement des ettres, pour désigner non-seulement les quantités inconnues, mais ussi celles qu'on connoît déja. lotre Auteur expose très bien la néthode & les découvertes de et homme vraiment célèbre. Il ajoûte le sommaire de sa vie, e ses occupations, & n'oublie pas e service qu'il rendit à la France n déchiffrant les Lettres qu'on

écrivoit d'Espagne aux Gouverneurs des Pays-Bas. Ce seul trait suffiroit pour la gloire de Viète, quand d'autres opérations savantes & utiles n'eussent pas rempli sa vie. Il étoit de Fontenai-le-Comte en Poitou, Ville féconde en génies, & il fut Maître des Requêtes à Paris. M. de Thou l'a compris dans ses Eloges.

L'Histoire de Copernic, de son systême, des avantages que l'Astronomie & la Physique en ont retirés, occupe ici plus de 50 pages, & instruit beaucoup le Lecteur. M. Montucla raconte toutes les découvertes de Galilée, grand Copernicien, & ses aventures. Il insiste un peu & avec quelque zèle astronomique sur le procès que lui intenta le S. Office. Cette affaire donne communément de l'humeur aux Gens de Lettres peu Philosophes au fond: car la Philosophie enseigne que, dans

dans le progrès des Sciences comme dans les affaires Politiques, il faut s'attendre à des inconvénients. Au 4^e^ ſiecle, lorſque les Sectateurs d'Origène prenoient, dans un ſens figuré, toutes les expreſſions de l'Ecriture, les ſaints Pères craignoient extrêmement que cette doctrine ne s'accréditât; & quelques-uns d'entre eux, pour défendre le ſens littéral & naturel des ſaints Livres, s'éleverent contre des opinions d'ailleurs raiſonnables. Saint Chryſoſtôme, par exemple, n'aimoit pas qu'on donnât une figure ſphèrique & un mouvement de rotation aux Cieux, parce qu'il eſt écrit que le Seigneur eſt *aſſis dans le Ciel*, & qu'il *a fixé ce Sanctuaire* éternel. Faut-il ſe fâcher aujourd'hui contre ſaint Chryſoſtôme? Non, ſans doute: & il convient de penſer aux circonſtances où il

parloit, & aux vuës qui le faisoient parler.

Il en est, à-peu-près, de même du Décret des Cardinaux contre Galilée. D'abord il s'en faut beaucoup que ce soit la voix de l'Eglise universelle. M. Montucla, notre Auteur, fait très-à-propos cette observation. Ensuite ces Cardinaux parloient dans un temps où l'on étoit infiniment attentif aux opinions qui sembloient contredire les saintes Ecritures, parce qu'il ne se trouvoit que trop de gens qui abusoient de ce Livre divin ou qui le combattoient. Le systême de Copernic paroissoit ne pas conserver aux Textes sacrés leur sens propre & naturel : c'en fut assez pour allarmer le zèle du saint Office. Il faut de plus considérer que Galilée, inquiété sur ce point, fut néanmoins traité très-humainement dans sa prison, qu'il en sortit prompte-

ment * ; qu'on ne le rechercha une seconde fois, que parce qu'il s'étoit mocqué de ses Juges & de leur Décret ; qu'alors même on lui imposa une peine fort légère ; qu'après tout, ce ne fut point, à proprement parler, le Tribunal qui attacha la Note d'*hérésie* au systême, mais que les Qualificateurs seuls, c'est-à-dire trois ou quatre Théologiens non-constitués en dignité, formerent ce reproche qui fut transcrit, après cela, dans le Décret, suivant l'usage de cette Congrégation ; qu'enfin, trois ou quatre ans après le Décret, on permit de soûtenir, comme hypothèse, le systême de Copernic : & qu'est-ce qu'un systême, sinon une hypothèse ? Nous demandons

* Voyez ce qu'en écrit M. l'Abbé de Lignac dans son *Examen sur l'Esprit*, Tome I. p. 280, & suiv.

s'il faut tant s'échauffer pour cette aventure, s'il faut la répéter, la commenter, la rendre horriblement odieuse, comme font tant d'Auteurs modernes ? Voyez *l'Esprit :* Galilée & le procès qu'on lui intenta est dans ce Livre comme la base générale, sur quoi portent les plus ameres invectives contre l'Eglise, contre les Prêtres, contre les prétendus ennemis des Philosophes : cela en valoit il la peine ; & si l'Auteur avoit eu un reste d'égards pour ce qui s'appelle *Christianisme*, *Eglise*, *Culte Religieux*, *Autorité Ecclésiastique*, n'eût-il pas tempéré l'acrimonie de ses plaintes ? Mais on sait ce que c'est que le Livre de *l'Esprit.* Terminons le premier Volume de M. Montucla.

Après l'exposition du systême de Copernic, on passe à celui de Tycho, qu'il est impossible de concilier avec le Méchanisme

de l'Univers & avec les Loix du mouvement. Tycho-Brahé fut néanmoins un tres-habile homme, un Astronome considéré des Souverains. Son Prince, Frédéric Roi de Dannemark, lui donna tous les moyens de cultiver l'Astronomie, jusqu'à l'établir même comme possesseur d'une Isle où il bâtit un Observatoire qui sembloit devoir braver toutes les injures du temps & des hommes. Mais il y a long-temps que cet Edifice n'existe plus. Tycho y fut visité, en 1593, par le Roi d'Ecosse Jacques VI. (non Jacques II. comme dit M. Montucla.) Ce Prince fit même des Vers en l'honneur de l'Astronome: Anecdote qui décore plus Tycho-Braché que le Monarque. On trouve ces Vers à la tête des *Progymnasmata* de Tycho.

Le Calendrier avec sa réformation vient aussi se présenter

dans le cours de cette Histoire; & notre Auteur traite cet Article avec autant de soin que les autres : il lui échappe néanmoins deux fautes de chiffres dans les noms de deux Papes. Il dit (page 592) que Viète adressa, en 1600, un Calendrier à *Clément VII.* c'est *Clement VIII.* & (page 596) qu'au commencement de ce siècle *Clément XII.* établit une Congrégation pour le Calendrier; c'est *Clément XI.*

Le dernier Livre de ce Volume traite des progrès de la Méchanique, de l'Optique & de la Perspective pendant le 16^{e} siècle. La Méchanique, prise dans son idée la plus étroite, put bien ne pas se perfectionner durant cet intervalle; mais les excellents Peintres du même temps ne laisserent pas la Perspective sans succès. Ils eurent d'autant plus de mérite en ce genre de travail, que

les modeles manquoient de la part des Anciens. Il n'en est pas de même de nos jours : les Peintures trouvées dans Herculane, présentent beaucoup de traces des régles de la Perspective. M. Montucla pourroit citer ces découvertes dans une seconde Edition de son Livre. *Il nous reste le second Volume de ce grand Ouvrage : nous tâcherons d'en renfermer la Notice dans un seul Article de ces Mémoires.*

ARTICLE CXIV.

GÉOMÉTRIE MÉTAPHYSIQUE, ou Essai d'Analyse sur les Eléments de l'étendue bornée. (Grand *in-8°*. pag. 479 sans la Préface & la Table qui en comprennent XXX.) A Paris, chez Jean-Thomas Hérissant, rue Saint-Jacques, &c. M. DCC. LVIII.

LA Géomètrie a été inventée pour mesurer les terreins : son nom en est la preuve. Mais à cette premiére destination, les hommes naturellement curieux & inventifs eurent bientôt ajoûté des vuës plus élevées. Ils généraliserent les objets ; ils considérerent les rapports de toutes les grandeurs ; ils formerent, en un mot, une Science de ce qui, dans l'origine, n'étoit

qu'un Art, & même un Art borné, en grande partie, à la Méchanique.

Il semble que la Géomètrie érigée en Science, auroit dû se lier davantage à la Métaphysique, dont le propre est de s'occuper des notions primitives de chaque chose. Après s'être assûré que telles & telles portions de l'étendue avoient leur mesure particulière; qu'elles étoient douées de certains attributs; qu'elles pouvoient conduire à quelques usages, n'étoit-il pas naturel qu'on remontât aux raisons ultérieures de ces vérités; qu'on recherchât pourquoi & comment on étoit parvenu à les découvrir; qu'on fouillât jusques dans les principes d'où elles sont émanées? C'est néanmoins ce que la plûpart des Maîtres en Géomètrie n'ont point fait. Probablement ils avoient dans la tête toute la Métaphysique de leur profession; mais

ils ne l'ont point communiquée à leurs Elèves. Ils ont établi une routine de préceptes ; ils ont tracé des figures, enfilé des Théorèmes, accumulé des démonſtrations, indiqué des pratiques & des méthodes d'opération, tout cela ſans s'écarter du vrai, mais auſſi ſans éclairer l'eſprit ſur la route qui y conduit. Ils ont dit, menez des lignes, comparez des grandeurs, voyez des égalités ou des différences, concluez par ces quatre lettres C, Q, F, D, (ce qu'il falloit démontrer,) vous voilà Géomètre ; mais ils n'ont point rendu raiſon des conſtructions de lignes & de figures, ils n'ont point tiré du tréſor des idées & des notions claires le motif des comparaiſons, des évaluations, des concluſions. Ils ont bien donné un fil pour ne point s'égarer dans le labyrinthe, mais ils n'ont pas ſongé à y porter la lumière. Et c'eſt juſtement

cette Partie qu'embrasse l'Auteur du Livre que nous annonçons.

Il fait connoître d'un mot la différence de son Ouvrage d'avec la plûpart des autres Eléments de Géomètrie. » On a élevé, *dit-il,* » les vérités Géomètriques au de- » gré de la simple certitude : on n'a » fait aucun effort pour leur don- » ner l'éclat de l'évidence. « C'est l'*évidence* de raisonnement & de développement que notre Auteur entend ; c'est l'*évidence* qui naît de la considération des principes & de leurs conséquences immédiates ; l'*évidence* qui satisfait un esprit déja convaincu par la rigueur des démonstrations ; l'*évidence* qui répand même quelque agrément sur la manière de traiter ces vérités abstraites : & voilà un des grands avantages de la méthode qu'on nous donne ici. La sécheresse des Eléments ordinaires de Géomètrie rebute une infinité

de Lecteurs. Ce pays est comme la Sibérie des Sciences : on n'y rencontre que des glaces & des rochers : on n'y découvre que des fruits âpres, que des plantes hérissées d'épines, & les guides qu'on suit dans cette route n'en adoucissent la rigueur par aucune complaisance.

M. l'Abbé Foucher, Auteur de cette Géomètrie Métaphysique, est bien plus humain ; il se proportionne aux besoins de ses Lecteurs ; il raisonne avec eux, il le soûtient, les encourage, les délivre d'une multitude de propositions, de corollaires, de lemmes, de scholies &c. Il écrit parfaitement bien, & sans doute qu'il s'est encore gêné pour répandre si sobrement les graces du Discours dans les détails de son Livre. Il procède par Analyse, méthode un peu longue, mais douce & facile pour les Commençants,

qu'elle forme d'ailleurs à *l'esprit géomètrique*, & dont elle *étend les idées.*

La division de cet Ouvrage n'a rien de particulier : tout est en trois Livres, dont le premier traite *des Lignes* ; le second, *des Figures planes* ; le troisième, *des Solides.* Mais avant que d'entrer en matière, l'Auteur place des *Notions* fort instructives. Ne vous figurez pas les Définitions, les *Postulata*, les Axiomes des Géomètres ordinaires ; attirail plein de sécheresse, & qui ne promet aux Lecteurs que de l'ennuy, comme l'observe si bien M. Clairaut dans la Préface de ses Eléments de Géomètrie. M. l'Abbé Foucher s'attache à faire connoître le véritable objet des Géomètres ; c'est de découvrir la nature, les propriétés, les rapports de l'étendue bornée, ou, ce qui est la même chose, des portions isolées

considérable, & nous entamons le grand morceau de son second Livre où il revient à l'explication des Eléments. Cet endroit est un de ceux qui peuvent donner le plus d'idée de la Métaphysique de M. l'Abbé Foucher. Il y distingue deux états des Eléments, c'est-à-dire du Point, de la Ligne & de la Surface : *Etat relatif*, entant que ces Eléments ne sont que de *simples bornes : Etat positif*, entant qu'ils sont parties intégrantes & réelles de l'Etendue. Dans le premier de ces *états*, les Eléments n'ont point d'existence propre ; ils terminent simplement l'Etendue : dans le second, ils ont une sorte de consistence qui les rend capables de produire leur tout : le Point produit la Ligne, la Ligne la Surface, la Surface le Solide. L'état relatif des Eléments ne leur suppose aucune étendue, puisque ce sont de

ſimples bornes & de pures modalités; mais ils ne peuvent exiſter, dans l'état poſitif, ſans poſſéder quelque étendue; car il ſeroit impoſſible qu'un néant de longueur, de largeur & de profondeur produisît la Ligne, la Surface & le Solide; en un mot, que *des zeros répétés ou multipliés fiſſent jamais une grandeur réelle.* De-là il eſt aiſé de conclure que l'Auteur penche pour la diviſibilité de ſes Elémens à l'Infini; & qu'il admettroit volontiers pour ſa Géométrie, même élémentaire, des infiniment petits, fuſſent-ils de pluſieurs ordres & dans une progreſſion deſcendante juſqu'à l'Infini. Ce n'eſt pas qu'il ne ſente les difficultés de cette hypothèſe; qu'il ne ſache que, ſi elle a ſes partiſans, pluſieurs grands Géomètres la réprouvent auſſi. Mais enfin, *dit-il*, on ne peut diſconvenir qu'elle ne ſoit *très-ingé-*

le *renferme*, a cet egard,
bornes de l'hypothèse, &
que *la Géomètrie ordinai*
quelle il consacre son C
n'exige pas qu'on péne
avant dans ces profond
l'Infini. *L'essentiel*, cor
est de ne pas confondre
ments avec les Points, le
les Surfaces Mathémati
faut voir toute cette e
qui est, au moins, très-
sentée & très-attrayante
Esprits Métaphysiciens. I
courons présentement
Livres de notre Auteur.

Le premier roule, con

les objets bien ſimples ; mais
a Métaphyſique ſait y découvrir
les points de vuë dignes d'elle.
Mettons-nous d'abord vis-à-vis
le deux Points placés l'un au-
près de l'autre ſans intervalle :
c'eſt le commencement de toute
Ligne tant droite que courbe ; c'eſt-
à-dire que » les deux premiers
» Points ne décident point de la
» rectitude ou de la courbure de
» la Ligne : c'eſt le troiſième point
» qui détermine ſa nature. Si ce
» troiſième point eſt placé dans la
» même direction que les deux
» premiers, la Ligne eſt déter-
» minée droite ; & courbe, ſi ce
» troiſième Point forme une nou-
» velle direction différente de la
» premiére..... Mais ces trois pre-
» miers Points qui décident de la
» courbure d'une Ligne, ne déter-
» minent point l'eſpèce de cour-
» bure qu'elle aura dans ſon pro-
» longement : car la poſition du

» troisième Point ne fait que chan-
» ger la direction des deux pre-
» miers : ce qui est essentiel à toute
» Ligne courbe. Toutes les courbes
» seroient donc de la même espèce,
» si la position des trois premiers
» Points en déterminoit la nature.
» C'est donc la position du qua-
» trième Point, ou, ce qui revient
» au même, c'est la manière dont
» la troisième direction s'écarte de
» la seconde, qui décide de l'espèce
» particulière de la Courbe. Si cette
» troisième direction s'écarte de la
» seconde, dans la même raison
» précisément que celle-ci s'est
» écartée de la premiére, la Courbe
» est déterminée circulaire & d'une
» parfaite régularité &c. «

Ce que nous rapportons ici est une bagatelle, par rapport à la multitude & à l'importance des leçons comprises dans ce Volume de Géomètrie ; mais on voit toujours, par cette exposition si sim-

ɔle & si nette, quelle est la méthode de l'Auteur. Il raisonne sur chaque chose comme feroit un Maître soigneux de répondre à toutes les questions qui lui feroient faites par un Elève, homme d'esprit & curieux de savoir les raisons de tout. Se trouve-t il beaucoup de Maîtres capables de remplir ainsi leur fonction ? Combien entre eux sont bornés à la routine des préceptes, au langage sec & insipide des démonstrations, à la construction méchanique des figures. Il en est, à-peu-près, de la Géométrie entière comme de l'Arithmétique : les Maîtres enseignent les procédés sans savoir quelquefois bien nettement le pourquoi de chaque vérité, ou sans pouvoir développer ce que l'usage & l'étude leur ont appris. Nous invitons les Disciples un peu formés pour leur les connoissances, à leurs Instituteurs & Conduc-

Le second Livre de M
Foucher traite des *Figures*
dans l'étendue de plus
pages ; & ce grand morc
sente tout ce qu'on peu
sur les Figures Planes,
rées par rapport à leur
ou périmètre, à leur
ou étendue, à la simili
peut être entre elles. C'
qu'il s'agit ici 1° des div
pèces de Figures Planes
gles, Quadrilatères, C
2° de leurs mesures, 3°
rapports : ce qui com

dans tous les Elémens de Géométrie, mais non avec le même détail d'explication & de Métaphysique. Encore une fois, l'Auteur dépouille, en quelque sorte, l'appareil de la profession, & raisonne, *de plano*, avec ses Lecteurs, pour leur faire connoître le fond des grandeurs, de leurs mesures, de leurs rapports &c.

Nous avons déja indiqué les principes de sa doctrine, quant aux dimensions & aux Eléments de l'Etendue; il applique ces principes à la formation des diverses figures; par exemple, quand il a observé que, *pour avoir la Surface d'un Rectangle, il faut multiplier la base par le côté, ou le côté par la base.* Il ajoûte: » Je » suppose toujours, comme on » voit, que nos Lignes Géométri- » ques ont une largeur réelle & » nos Points quelque étendue. » Mais pourroit-on supposer le

» contraire sans tomber dans une
» absurdité palpable ? Comment se
» pourroit-il faire que des Lignes
» sans aucune largeur formassent
» par leur répétition une largeur
» réelle, & que des Points sans
» étendue formassent une étendue
» plus ou moins considérable ? Pre-
» nons garde que nos Lignes ne
» sont pas ici de simples bor-
» nes, ni de simples expressions
» de longueur, ni nos Points de
» simples rapports de commence-
» ment & de fin, mais que ces
» Lignes & ces Points sont des
» portions intégrantes de l'Eten-
» due..... Ces Lignes & ces Points
» ne peuvent être des *unités* par-
» faites, indivisibles, inétendues:
» ce ne sont que des *unités fictices*,
» qui n'excluent point la divisibi-
» lité &c. «

Dans l'Article des Raisons & Proportions, M. l'Abbé Foucher établit une régle génerale qui est précise,

:ise, féconde & lumineuse:
is toute Raison, dit-il, *l'Anté-*
:nt est toujours regardé comme
Tout, & le Conséquent comme
tie du Tout; & cette régle a
lors-même que l'Antecédent
le plus petit terme comme
s la Raison de 2 à 10. »Quel-
jes personnes, *continue l'Au-*
ur, se sont imaginé que le
us grand terme étoit toujours
tout, & le plus petit terme
partie; & qu'ainsi la Raison
: 2 à 10 étoit la même que
Raison de 10 à 2..... Mais ces
:rsonnes se trompent assûré-
ient : ces deux Raisons sont
›rt différentes l'une de l'autre.
ar la Raison Géomètrique
étant réellement qu'une Frac-
on, celle de 10 à 2, donne dix
ioitiés ou cinq entiers, au-lieu
ue celle de 2 à 10 ne donne
ue deux dixièmes ou un cin-
uième. Il faut donc dire que,

» dans ce cas-là même, l'Anté-
» cédent est regardé comme le
» Tout ou le Dividende, & le
» Conséquent comme l'Aliquote
» ou le Diviseur, & qu'alors on
» considère combien l'Antécédent
» contient d'Aliquotes de son
» Conséquent. L'Aliquote com-
» mune sert à mesurer les deux
» termes; & l'Exposant de ces
» Raisons, multiplié par le Consé-
» quent, donne un produit égal
» à l'Antécédent..... Par exemple,
» dans la Raison de 4 à 9 ou
» $\frac{4}{9}$ l'Exposant est $\frac{1}{3} + \frac{1}{9}$, or
» $\frac{1}{3} + \frac{1}{9}$ multiplié par 9 égale 4.«
Ce qui est évident, puisque la somme des deux fractions $\frac{12}{27}$ multipliée par 9 donne $\frac{108}{27}$ égale 4.

Le troisième Livre de cette Géométrie comprend 140 pages, & toute la matière *des Solides*, dont l'Auteur commence par faire la description ou exposer la génération en ces termes: » Tous les

» Solides sont composés de Tran-
» ches infiniment minces, égales
» ou inégales, posées les unes sur
» les autres sans intervalle. Tous
» peuvent être considérés comme
» un faisceau de Lignes égales ou
» inégales en longueur, appuyées
» sur une Surface quelconque qui
» leur sert de base. Tous peuvent
» être conçus comme un amas de
» Points cubiques ou non cubi-
» ques, égaux ou inégaux. Tous
» enfin sont terminés par une mul-
» titude plus ou moins grande
» de Surfaces, perpendiculaires
» ou obliques, sur celle qui leur
» sert de base, & dont la réunion
» forme une espèce de boëte où
» est renfermée une portion d'é-
» tendue Solide » &c. L'Auteur
continue son exposition, & en
tire les diverses espèces & pro-
priétés des Solides : c'est ce qui
mérite fort l'attention des Lec-
teurs. Il nous seroit agréable de

donner plus d'étendue à notre Analyse, & de faire sentir de plus en plus les avantages de cette Géomètrie : mais nous ne pourrions encore qu'être superficiels sur cet objet, & les bornes de nos Mémoires nous avertissent de finir. Nous croyons que, dans une nouvelle Edition, quelques endroits seront encore plus développés, plus éclaircis, plus liés à la vraie & bonne Métaphysique, qui fait la base de cet Ouvrage.

ARTICLE CXV.

PIÈCES PHILOSOPHIQUES & Littéraires. Par M. Boullier. (Volume *in*-12. pages 295.) A Paris, chez Guillyn, Quai des Augustins. M. DCC. LIX.

PARMI les divers Articles qui remplissent ce Recueil, on n'en trouvera presque aucun qui ne contienne des observations & des réflexions raisonnées, dont l'objet & l'intérêt semblent se rapporter autant aux besoins de notre siècle qu'au profit de la Philosophie & de la Littérature. En parcourant ces différentes Pièces, nous tâcherons de proportionner notre attention à l'importance des matières.

LETTRE A M***. *Sur l'esprit*

philoſophique de notre ſiècle. La Philoſophie embraſſe deux parties, les vérités métaphyſiques & les vérités phyſiques. En partant de ce principe, l'Auteur accuſe *certains prétendus Philoſophes d'étouffer* les lumières intellectuelles par les phénomènes ſenſibles : il les ſoupçonne même d'en vouloir à ces deux ſources du ſavoir & d'en avoir conſpiré la ruine. Nos ſens, *dit-il*, ſont leur unique oracle : tout ce qui n'eſt pas ſenſible, leur paroît chimérique, ils ne croient qu'aux vérités qui ſe démontrent par le calcul. Dès qu'on ceſſe de compter, de peſer & de meſurer, ils prétendent qu'on ne fait que des conjectures ſur des hypothèſes fragiles, ou des rêves ſur des viſions *creuſes & métaphyſiques*. Dans leur langage le terme de *Métaphyſique* eſt une injure : toute preuve, tout raiſonnement qui en porte l'empreinte, paſſe

chez ces Messieurs pour méprisable & ridicule. Or, *reprend notre Auteur*, ce systême n'est-il pas la ruine de la Physique ? Qu'est-ce, *demande-t-il*, qu'une Physique sans principes, sans raisonnement, sans liaison & sans harmonie ? Si les causes physiques sont inaccessibles, si la science en est interdite, si ce bonheur où aspiroit Virgile,

Felix qui rerum potuit cognoscere causas,

n'est point à notre portée, la Physique ne sera donc plus qu'un assemblage informe de faits & d'expériences : encore *nos plus fiers Physiciens*, ajoûte l'Auteur, varient-ils tellement entr'eux sur le rapport des faits, qu'ils sont moins *les Historiens que les Gazetiers de la Nature*.

L'Auteur remarque ensuite que ces Messieurs n'interdisent aux autres la recherche des causes que pour

se réserver la gloire de les trouver, & pour s'en approprier le droit exclusif. Leur méthode, *dit-il*, est de bannir de la Physique le Méchanisme qu'on y apperçoit, d'en transporter les fonctions à des *pouvoirs* invisibles qu'on verse à volonté dans la matière, & de borner aux *modes* toutes les connoissances que nous avons de la matière. Son étendue même n'est qu'un de ses modes : les autres sont ses *pouvoirs*, ses *facultés* qui se découvrent & se développent à mesure que l'observation se perfectionne, ou que les expériences se multiplient, sans que jamais on parvienne jusqu'à la substance qui fait le fond & le sujet de l'étendue, & de toutes ces autres facultés ou qualités matérielles.

De cette foule de *pouvoirs* que ces *Messieurs* présument, naît une foule de *peut-être* qu'ils hazardent : avec ces *peut-être*, on n'a

besoin d'aucune cause, la matière suffit à tout, on se passe de Dieu & de toute autre Substance spirituelle. En donnant, comme l'observe M. de Ramsay, de *l'esprit aux corps, & du corps aux esprits*, on peuple le monde visible de chimères invisibles, de *forces*, de *monades*, d'*entélechies* imaginaires : on fait disparoître l'Univers, dont notre intelligence & nos organes concourent à nous certifier l'existence : si l'on en croyoit ces Philosophes, le monde ne fut jamais qu'une scène de visions illusoires.

De-là trois maladies épidémiques, dont l'Auteur décrit le regne & le ravage. 1° Le *Matérialisme*, qui fait l'*Homme machine*, qui abaisse l'homme au niveau des animaux, qui releve ceux-ci pour abréger les distances & pour nous ménager dans la chute, qui enfin réalise sur nous le Roman de

Descartes sur les bêtes. 2° Le *Fatalisme spirituel*, où la raison du meilleur exerce sur nos volontés un empire absolu, & cependant si insensible qu'il nous laisse le sentiment le plus pénétrant, comme le plus illusoire de notre liberté. 3° Le *Pyrrhonisme*, cet agréable délire qui se glorifie de ne rien savoir & de ne rien croire, & qui, en professant le plus grand zèle pour le progrès des Arts & des Sciences, ne travaille qu'à étendre le regne de l'incertitude la plus universelle, en lui gagnant des Prosélytes, & en lui faisant des conquêtes. C'est par ces observations que l'Auteur prouve sa thèse, où il avoit avancé que les prétentions de notre siècle à la gloire de l'esprit philosophique, ne sont pas aussi fondées qu'il s'en flatte, & que, dans le siècle précédent, *la dose de Philosophie étoit plus forte*, quoique moins universellement répandue.

MÉMOIRE *ſur les monades de M. Leibnitz.* L'Auteur convient d'abord que les Anges & nos Ames ſont autant d'êtres ſimples, indiviſibles, & par conſéquent autant de Monades. Son but n'eſt donc que de réfuter comme autant de Sophiſmes plus frivoles encore qu'ingénieux, les arguments dont M. Leibnitz ſe ſert pour prouver que le continu ou la matière eſt un composé de Monades. *Il y a des compoſés*, dit le Philoſophe Allemand, *donc il y a des Etres ſimples.* Cet argument, *répond M. Boullier*, porte ſur de pures équivoques. Si l'on entend par un compoſé, un tout qui ne ſoit pas de la même nature que ſes parties, comme *l'eau eſt un tout fluide, dont les parties ne ſont pas fluides, le verre un tout diaphane dont les parties ſont opaques*, l'étendue matérielle n'eſt point un tout compoſé de cette

espèce. Dans la matière, les parties sont de la même nature que le tout : étant homogènes, les parties & le tout ne diffèrent que par leur quantité, & non par leurs qualités. Ce n'est pas seulement obscurcir l'idée claire de la matière, c'est dévorer une absurdité évidente que de supposer une substance étendue divisible & mobile, composée d'éléments inétendus, indivisibles & immobiles.

Tout ce qui est, ajoûte Leibnitz, *est un, ou une collection d'unités.* Ce n'est-là, *réplique le Mémoire*, qu'une répétition du même Sophisme. L'unité physique, l'unité indivisible ne convient qu'aux esprits : la matière & ses éléments n'en sont point susceptibles. Cette unité répugne à leur essence, il n'y a point de portion de matière qu'on ne puisse augmenter ou diminuer, & même diviser sans jamais atteindre, en la divisant,

un terme qui ſoit un néant
:tendue.

Il pourroit donc, *concluent les* *ibnitziens*, y avoir deux modes ſemblables : or deux monas ſemblables ſeroient *indiſcerbles*, & par conſéquent ne foreroient qu'une unité ; car il n'y :ien de ſi certain que l'*unité des diſcernables*. Ce dogme, *rend le Mémoire*, n'eſt certain e pour les Diſciples de Leib:z : il eſt inintelligible & évimment faux pour tout le reſte l'univers. Toute ſimilitude ſupſe néceſſairement deux termes, par conſéquent s'oppoſe à leur ɛntité & à leur unité. On les mpte ; donc on les diſcerne : le nombrement en préſuppoſe le ſcernement : donc deux Monas ſemblables ne ſauroient être diſcernables : elles le ſeroient ême, ſans qu'on en pût inférer ır unité.

Le systême des Monades a été inventé pour rendre raison des phénomènes corporels : cependant ces Monades n'ont ni parties, ni figures, ni solidité, ni mouvement, ni par conséquent aucune des propriétés qui paroissent les plus essentielles pour remplir leur destination. M. Leibnitz y supplée en armant chaque Monade, d'une *force innée*, qui n'est pas un *pouvoir*, mais un *effort*, une *tendance à l'action*. Cette force n'agit que sur la Monade dont elle est l'essence : son action change & varie selon l'état des autres Monades, & n'est que la perception de leurs changements ; de sorte que la perception de chaque Monade est toujours correspondante à l'état de toutes les autres. Comme leur état ne dépend que de leurs perceptions, il regne entre leurs perceptions réciproques une exacte correspondance, d'où

résulte entre toutes les Monades cette *harmonie préétablie*, qui fait la gloire & la merveille du système Leibnitzien, système où l'accord de chaque Monade avec l'universalité des êtres *concentre* tellement, dans son sein, tous leurs rapports, que chaque Monade est constamment *un miroir fidèle de cet univers.* En nous faisant cet exposé, l'Auteur du Mémoire reconnoît toute la profondeur de ces idées, ou plutôt il l'entrevoit dans un lointain qui lui représente tant de choses qu'il n'en voit aucune: c'est un infini où il se plonge & d'où il sort sans avoir rien vu ni retenu. Les Disciples de Leibnitz ont senti cet inconvénient: ils y remédient, par des définitions pompeuses, dont les termes également sonores & scientifiques servent à grossir & à fixer aux yeux de l'esprit, ces entités si légères, si subtiles & si imper-

ceptibles : ils les appellent *atomes de substances, points métaphysiques, images de l'univers, miroirs actifs indivisibles, mondes en raccourci, simplicités fécondes, unités de substances virtuellement infinies par la multitude de leurs modifications, centres qui expriment une circonférence infinie, &c.*

La force de ces Monades, leurs états représentatifs, l'objet de ces représentations, la projection qui s'en fait sur chaque Monade, les perfections qu'elles acquierent en passant de l'état où on les appelle *entelechies*, à l'état où elles deviennent des *esprits* &c. sont autant d'articles qui font naître à l'Auteur du Mémoire, des doutes & des questions dont il demande la solution : il est de l'intérêt des Leibnitziens de ne pas la faire trop attendre ; car ces questions sont pour leur doctrine une cruelle

torture dont ils ne sauroient trop-tôt la délivrer.

Rien, *dit-on*, n'existe sans être déterminé à rester dans l'état où il est, ou à en changer : tout être a donc une force pour rester dans l'état où il est, ou pour en changer : toute substance est donc une force de résistance ou d'action : les êtres simples sont donc des forces.

Le Mémoire répond que cet argument éblouit sans éclairer. S'il s'agit d'une détermination qui vienne d'un Agent étranger, elle ne suppose dans l'Etre qui la reçoit aucune force, aucune puissance : s'il s'agit d'une détermination qui vienne de cet Etre même, s'il peut la prendre ou la quitter, la varier ou la changer, alors il n'est point déterminé; mais il se détermine à son gré : c'est un Etre libre qui est maître de ses déterminations. On ne peut

pas dire que cet Etre *est une force ;* mais on doit dire qu'il *a une force*. En un mot, il est passif ou actif : s'il est purement passif, il ne peut agir, il n'a point de force : s'il est actif, il peut donc agir, il a donc une force, il n'est donc point une pure force, la force qu'il a, n'en constitue point la substance, elle n'en peut être qu'un attribut.

Apologie *de la Métaphysique à l'occasion du Discours préliminaire de l'Encyclopédie.* 1° Dans ce Discours, on reproche à Descartes *de n'avoir pas retenu de la Secte Péripatéticienne la seule vérité qu'elle enseignoit sur l'origine des idées par les sens.* Un grand Géomètre doit être plus aisé qu'un autre à convaincre que les sens, causes occasionnelles de quelques-unes de nos idées ; ne sont l'origine d'aucune. On ne s'éleve dans la haute Géomètrie qu'en

s'élevant au-dessus des sens ; qu'en saisissant les idées dans une pureté & dans une précision dont les sens ne sont ni la source, ni le modèle ; & qu'en remontant sans cesse à des éléments que nos organes ne peuvent atteindre. Dans cette région sublime, la lumière des sens n'est que ténèbres.

2°. *Quel mal*, dit-on dans le Discours préliminaire, *auroit fait Newton à la Philosophie en nous donnant lieu de penser que la matière peut avoir des propriétés que nous ne lui soupçonnions pas, & en nous désabusant de la confiance ridicule où nous sommes de les connoître toutes.* » Ce langage » s'entend, *reprend l'Apologiste*, » c'est-à-dire qu'il n'y a nul in» convénient à croire que cette » matière que nos yeux voient, & » que notre esprit conçoit comme » une substance étendue, impéné» trable, uniquement susceptible

» d'être mue par un agent, ou
» ébranlé par le choc d'une autre
» matière, est aussi capable d'é-
» branler sans choc & par une
» vertu différente de son propre
» mouvement, d'autres corps éloi-
» gnés d'elle; d'agir sur eux sans
» les toucher, à la manière des
» Esprits; de produire en eux un
» mouvement ou une tendance au
» mouvement qu'elle ne peut pro-
» duire en soi. Il me semble pour-
» tant que ce seroit corrompre la
» Philosophie & en étouffer les
» plus pures lumières, que de nous
» persuader cela; que ce seroit
» nous faire marcher à grands pas
» non à la vérité, mais vers un
» *Pyrrhonisme* qui obscurcit les
» notions les plus claires, em-
» brouille les principes les plus
» simples, & par ce moyen ren-
» verse toute vérité. «

Il faudroit lire toute la suite de cette Apologie, sans en retran-

cher les éloges qu'on y donne à l'Auteur du Discours préliminaire : & c'est ainsi qu'il faut toujours reconnoitre le bien au milieu même du mal, & rendre justice aux talents sans mollir sur les intérêts essentiels de la vérité.

LETTRE *sur le principe du mouvement dans les corps & sur l'immatérialité de l'ame.* Dans un livre intitulé *Histoire Naturelle de l'ame*, on soûtient que la matière est propriétaire de la force motrice, & qu'elle la distribue dans le monde matériel. En très-peu de mots, on démontre ici que la matière reçoit & ne donne pas le mouvement; qu'en fait de mouvement, elle est toujours passive & jamais active ; que le transport du mouvement d'un corps à l'autre n'est point l'œuvre de la matière, &c. On auroit encore pu ajouter qu'il se fait avec une intelligence & des proportions réglées

& constantes, & que par conséquent une puissance éclairée & bien supérieure aux vertus de la matière, préside aux phénomènes du mouvement.

Dans le dernier siècle, cette question sur le mouvement de la matière fut agitée : on publia *des doutes sur le systême physique des causes occasionnelles*, où l'on avance la même thèse qu'on soûtient dans l'*Histoire Naturelle de l'ame* : elle fut promptement & solidement réfutée dans des *Réflexions* publiées contre ces Doutes. Il en est fait mention dans les *Nouvelles de la République des Lettres* (1686 Déc.) Ces *Doutes* étoient de meilleure main que l'*Histoire Naturelle de l'ame*, & les *Réflexions* étoient d'aussi bonne main que la *Lettre* dont nous parlons : il est étonnant que les Matérialistes de ce siècle ignorent l'Histoire des batailles qu'ils

nt perdues au siècle passé. Alors, il est vrai, leurs combattants étoient moins forts en nombre, mais ils l'étoient bien plus par la trempe de leurs armes, par leur vigueur & par leur adresse à les manier. Cependant ce sont-là de ces actions où il ne faut jamais revenir, à moins qu'on ne se soit pourvu de meilleures armes que celles qui ne purent soûtenir le dernier choc.

RÉFLEXIONS *au sujet d'un Livre intitulé*, PENSÉES PHILOSOPHIQUES. Ces *Réflexions*, qui sont très-solides & très-philosophiques, feront sentir à tout Lecteur judicieux le piège général que l'Auteur des *Pensées Philosophiques* tend à l'ignorance des ames simples & à la témérité des esprits libertins; c'est de placer sur la même ligne les vérités essentielles & les erreurs les plus pernicieuses. La piété & la superstition

sont pour lui des termes synonymes. Il ne connoît point de milieu entre le Déiste & le Superstitieux. Le vrai Athée & le vrai Chrétien sont à ses yeux des phénomènes qu'il faut apprécier de la même façon.

Voici une des *Réflexions* de notre Auteur sur ce dernier objet: » Celui qui à la question *y a-t-il* » *des Athées ?* oppose cette autre » question *y a-t-il de vrais Chré-* » *tiens ?* fait la plus insensée des » réponses. Car il suppose l'une » de ces deux choses, ou qu'il est » également possible d'être Athée » & d'être Chrétien ; ou qu'il est » aussi impossible de devenir l'un » que l'autre. Par la seconde sup- » position, il injurie la souveraine » Sagesse en la mettant de niveau » avec la souveraine folie. Par la » premiére, il outrage l'humanité, » en jugeant qu'il nous est aussi » aisé d'éteindre les lumières de

» notre

» notre raiſon, qu'il nous eſt aiſé
» de les ſuivre. Voyez *Penſ. Phil.*
» §. XVI. «

OBSERVATIONS *au ſujet de l'Ecrit intitulé,* LETTRE *ſur les aveugles à l'uſage de ceux qui voient.* L'Obſervateur releve d'abord quelques-unes des contradictions où tombe l'Auteur de cette *Lettre*, comme lorſqu'il témoigne n'avoir aucun *doute* que les animaux ne raiſonnent auſſi-bien que nous, quoiqu'il ne leur accorde qu'*un inſtinct avec lequel ils ſe paſſent fort bien de notre raiſon.* Enſuite on réſout les Sophiſmes employés dans cette Lettre à prouver que nos idées de vice & de vertu dépendent tellement de nos ſens, qu'en multipliant ceux-ci on perfectionneroit notre Morale; qu'en les diminuant on diminueroit également ſa perfection &c. Dans ce ſyſtême, l'hu-

manité & la compaſſion naturelle ne ſont fondées que ſur *des apparences optiques*. La licence d'imaginer & de feindre eſt pouſſée aux plus étranges abſurdités. Nous renvoyons aux détails des Obſervations qui ſont auſſi ſuivies que preſſantes.

DISCOURS *ſur les miracles*. Ce n'eſt qu'un Supplément à l'Article V. des *Obſervations* ſur la Thèſe de l'Abbé de Prades. Nous avons eu occaſion d'éclaircir cette matière. Pour l'obſcurcir, les Incrédules aſſemblent des nuages de toute eſpèce. On les diſſipe ici, & l'on met dans le jour le plus lumineux la nature, le caractère, la fin & la force des vrais miracles.

OBSERVATIONS *ſur les ſonges où l'on réfute le ſyſtême d'un Philoſophe Anglois*, qui attribue les ſonges à certains Génies ou Agents immatériels dont l'action

fecte notre ame quand nous ormons. Notre Auteur avance ue l'imagination est l'unique uvrière de nos songes, & que s esprits animaux lui fournisnt les matériaux dont elle les ompose. Ce sujet, comme on observe, n'a point encore été pprofondi : ce n'est pas qu'il n'en aille bien la peine ; mais pour peu u'on y réfléchisse, on y rencon-e des phénomènes qui découraent. Ce sont des mystères dont a clef est difficile à trouver, & eut-être encore plus difficile à anier.

SUR LA BALANCE *des génies.* Dans cet Ecrit, on combat l'*Aphorisme* d'un Auteur qui prétend ue l'*étendue des talents de l'esrit est en raison directe de la perection de leurs effets, mais inerse des temps de leurs opérations*; c'est-à-dire, que l'étendue

Notre Auteur ſoûtient
ſon que les Ouvrages
leur genre ne ſe priſ
que ſur leur valeur in
& que cette valeur eſt
du génie.

SONGE ALLÉGORIQU
Critique des Auteurs.
Traduction d'une feuil
madaire de Londres, d
eſt l'*Adventurer.* Ce
eſt curieux & intéreſſa
pour les Amateurs de
ture Angloiſe.

La dernière Pièce
cueil eſt une *défenſe*

de la Poësie & de l'Eloquence de la Langue Françoise. On y enrichissoit la couronne littéraire, dont M. de V. est décoré, de bien des lauriers arrachés aux Ecrivains dont on prend ici la défense. Notre Auteur les venge de cette injustice sans en faire aucune à M. de V.

Quoique tous les morceaux de ce Recueil soient très-estimables, cependant les Pièces Philosophiques en sont la meilleure, comme la plus abondante Partie.

ARTICLE CXVI.

TROISIÉME LETTRE aux Auteurs de ces Mémoires sur les Temples du Christianisme.

JE demandois, MM. RR. PP., à la fin de ma Lettre du 28. Juin dernier comment s'étoit établi le goût de l'Architecture Gothique; & c'est sur cet objet que je vais hazarder quelques conjectures.

Pour une des premiéres causes qui ont fait abandonner l'Architecture Grecque, il faut nécessairement assigner l'ignorance dans laquelle étoient déja tombés les Artistes long-temps avant que les Goths regnassent hors de leur pays. Cependant on ne doit pas la supposer universelle, & croire qu'en Architecture les hommes

se soient retrouvés au point où ils étoient lorsqu'ils construisirent des cabanes avec des troncs d'arbre fichés en terre. Le bon goût de l'Art se perdit entièrement, mais la plus grande partie de ce qui en fait la science, se conserva. On n'oublia jamais le secret de jetter une Voûte, mais de plusieurs formes de Voûtes employées par les Architectes Grecs & Romains, on s'attacha à celle qu'on nomme *Croisée* ou *à Arrêtes* : on n'en fit point d'autres, & elles se trouvent dans les plus petits Cabinets, comme dans les plus vastes Eglises. On n'oublia point que les Colonnes ou Piliers destinés à porter une Voûte devoient avoir une force proportionnée à leur usage, mais on oublia que cette force intrinséque devoit encore se montrer au dehors, afin que l'œil fût satisfait & l'imagination tranquille, &c.

Je m'imagine donc voir nos premiers Evêques de France, avant que le Christianisme fût libre, délibérer sur la construction d'une Eglise capable de contenir tout leur troupeau, qui, malgré la persécution, devient nombreux. Ils sont pauvres, & leur premier objet, après le spacieux nécessaire, doit être le solide. Dès-lors il suffit de renfermer, entre quatre bonnes murailles, un terrein de quinze ou vingt toises en long & en large. On le couvre d'une charpente toute unie, point de Voûte, point de Plafond. Tout se ressent de la simplicité, de l'indigence, de la timidité de ceux pour qui l'on travaille. Cependant le Christianisme triomphe peu-à-peu de l'Idolatrie : des Villes presque entières sont Chrétiennes, & il faut songer à étendre les dimensions des Temples. Quatre murailles toutes simples ne suffi-

sent plus : trop d'élévation les rendroit moins solides, & à raison de leur éloignement l'une de l'autre il seroit impossible de poser un comble. Quel moyen de diminuer la largeur du haut sans rien perdre de celle du bas ? Point d'autre que d'élever d'abord un mur d'enceinte d'une hauteur médiocre, de disposer ensuite, dans la longueur de l'intérieur, des Colonnes, de les lier l'une à l'autre par une Architrave ou des Arcades : celles-ci serviront de base à un second mur, sur lequel porera la Charpente qui doit couvrir la grande Nef : ce qui est le plus difficile. Un petit toît rampant appuyé sur le mur d'enceinte, & butant contre le mur que portent les Colonnes, couvrira les ailes collatérales. A Rome, où il y a des Colonnes, on s'en sert ; dans les pays où l'on en manque, on a fait des Piliers qui les imitent.

Mais ces Piliers ſont gros, courts & lourds..... C'eſt qu'on n'a point de goût, & que l'on va au plus ſolide qui eſt l'eſſentiel.

Falloit-il être Goth pour faire des combinaiſons ſi ſimples, en ſuppoſant que les Goths fuſſent de Beaux-Eſprits? Non aſſûrément, puiſqu'on les avoit faites avant que les Goths paruſſent; puiſque les plus anciennes Egliſes de Rome n'en préſentent point d'autres. On ne peut pas douter que ces derniéres n'aient été le modèle de toutes celles qui furent conſtruites hors de l'Italie. Les fréquents voyages que faiſoient dans la Capitale du monde Chrétien, ou par devoir, ou par dévotion, les Evêques des autres pays, leur donnoient la facilité de ſaiſir des plans, dont ils faiſoient uſage quand ils étoient de retour chez eux. Le reſpect même pour les premiéres Baſiliques qu'eut la

Religion dans l'Occident, engageoit à en imiter la conſtruction. De pareils Edifices ne ſont pas d'une Architecture Grecque, cela eſt clair ; on n'y voit rien de ce qu'on appelle *Exaſtyle*, *Octaſtyle*, *Ionique*, *Corinthien*, &c. mais on n'y voit rien qui ſorte du naturel ; & ſi ce goût de conſtruction ſubſiſte, nos Temples ſeront ſimples ſans être biſarres. Il ſubſiſte en effet pour le fond, mais il change dans quelques acceſſoires, je veux dire dans la façon de diſtribuer & d'orner ; & ce qui me perſuade que ce changement ne s'eſt fait que ſur la fin du X^e^ ſiècle, c'eſt qu'il n'y a point de vaſte Egliſe Gothique qui remonte plus haut.

Ce qui l'occaſionne ce changement, c'eſt l'état de ſplendeur & d'opulence où ſe trouve le Chriſtianiſme. Alors commencent les riches donations faites aux Egliſes, les fondations de Chapitres,

de Chapelles. La libéralité, la piété des Fidèles fournit aux Evêques les moyens d'entreprendre de grands Edifices. Ajoûtons que presque tout ce qu'il y a d'Ordres Religieux habite encore les déserts, & ne partage point dans les Villes les fonctions du Clergé Séculier. C'est donc dans l'Eglise de l'Evêque, dans la Cathédrale, que se font les grandes cérémonies de la Religion, que le Peuple vient recevoir les instructions du premier Pasteur, ou procéder à son élection, que l'Evêque assemble son Clergé en Synode, que se tiennent les Conciles Provinciaux &c. Tout cela demande de l'étendue : on y joint bientôt de la magnificence. Les Architectes se livrent à toute leur imagination, parce qu'on ne craint point des dépenses qui arrêteroient aujourd'hui les plus puissants Rois. Ils n'inventent pas de nouvelles

formes, parce qu'il eſt aſſez généralement établi que les Edifices ſacrés auront celle d'une Croix; mais ils l'enrichiſſent & varient la diſtribution. Les Piliers s'écartent & ouvrent de grandes Arcades: ils perdent de leur maſſe, ſe délient & s'allongent: des Voûtes hardies & légères ſuccédent aux Plafonds: les petites Lucarnes qui auparavant laiſſoient à peine entrer la lumière, ſe changent en vaſtes fenêtres, dont la Peinture ne tarde pas à relever les *Vitraux*: l'élévation & la largeur des Voûtes exigent des appuys pour les murailles qui les portent, afin que celles-ci ne s'écartent pas: de-là les Arcs-boutants extérieurs, ordinairement ſimples, quelquefois doubles, ſur-tout s'il y a dans l'intérieur un double rang de Piliers qui augmente la largeur de l'Edifice: ces Arcs-boutants ne préſentent d'abord que de l'utile, les

Sculptures, dont on les couvre ensuite, en font un ornement.

Tandis que les Eglises n'eurent qu'une largeur & qu'une hauteur médiocres, il ne fut pas difficile d'en orner la Façade. Un Portique plaqué en masquoit la partie inférieure, le haut avoit une fenêtre, & à côté s'élevoit un peu au-dessus du comble une petite tour quarrée très simple, qui ne tenoit point au corps de l'Edifice. Mais quand on voulut donner aux Temples cette grandeur que nous leur voyons, il fallut plus d'ornements pour la Façade : au-lieu d'une tour isolée on en construisit deux, & on les fit entrer comme partie principale dans la décoration des Portails. C'est, sur-tout dans ces morceaux, que les Architectes se firent un point d'honneur de se surpasser l'un l'autre par l'élévation & la hardiesse, par la multitude & la bisarrerie des Sculptu-

res. Le XIII^e & le XIV^e Siècles produisirent ce qu'il y a en ce genre de plus singulier.

L'époque de la grande Architecture Gothique une fois fixée, sans qu'on puisse cependant en indiquer le premier & le plus ancien Monument, on posséde, à-peu-près, tout le reste de son Histoire, quand on sait qu'en fort peu de temps elle fut adoptée dans toutes les parties de l'Europe; que les grandes Villes semblerent se disputer la gloire d'avoir la plus vaste & la plus riche Eglise; que le goût de construction employé dans les Temples passa aux autres Edifices publics & aux Palais des Rois; que, jusqu'à la fin du XV^e Siècle, le Gothique regna avec un Empire plus constant, & peut-être plus étendu que les Ordres Grecs les plus gracieux & les plus magnifiques dans les beaux jours d'Athènes & de Rome. Je n'entrepren-

drai point de vous décrire ses chef-d'œuvres : il est peu de Provinces qui n'en présentent quelqu'un, & tout le monde connoît ce que nous avons de célèbre en ce genre.

Mais je crois devoir vous communiquer une observation dont je ne m'engage pas cependant à vous prouver toute la justesse : je n'ai point assez voyagé pour pouvoir comparer exactement les objets dont je vais vous parler. D'après les Monuments que j'ai vus en France & en Italie, d'après ceux des autres pays que la Gravure a mis sous mes yeux, j'ai presque conclu que le Gothique étoit différent selon les différents pays où l'on en fait usage ; qu'il étoit plus analogue à l'Architecture Grecque en Italie, & je vous en ai indiqué la raison au commencement de ma seconde Lettre ; qu'en Allemagne il étoit plus chargé d'ornements : témoins les Hôtels de Villes, les

Palais de Bruxelles, d'Anvers, d'Amſterdam &c. dont on ne voit nulle part ailleurs ni modèles, ni copies ; qu'en France il étoit en général plus ſimple, & dès-lors moins peſant ; qu'en Eſpagne il étoit d'une exceſſive délicateſſe, & que c'eſt des Edifices conſtruits par les Maures dans ce Royaume, qu'eſt venu le nom d'*Arabeſque* appliqué parmi nous au Gothique le plus délié.

Ces différences, au reſte, ne prouvent pas un goût plus vrai & plus pur dans les Nations qui les offrent. Si, en Architecture, le goût conſiſte dans un juſte rapport de proportions qui répondent à l'idée que nous avons de l'Ordre, dans un choix & une diſtribution d'ornements imités des beautés de la nature, & qui plaiſent ſans étonner ; il eſt certain que les Architectes en Gothique, de quelque pays qu'ils

aient été, ont eu beaucoup de science & n'ont point eu de goût; qu'à cet égard les Italiens n'ont presque rien à reprocher aux *Tudesques*; que ce qu'on peut dire de plus flatteur pour ceux qui prétendroient à la presséance en mérite, c'est qu'ils furent peut-être un peu moins bisarres que les autres, ou qu'ils donnerent dans une espèce de bisarrerie que ne suivoient pas leurs voisins. Le génie particulier des Peuples, la nature des matériaux propres des pays, introduisirent ce qu'on appelle la manière de bâtir; & l'on s'y tint avec une constance digne d'un meilleur objet.

Ceux qui ont vu Venise, Ravenne, Padoue, Pise, Florence &c. ont dû s'appercevoir, au premier coup-d'œil, que les grands & anciens Edifices de ces Villes, quoique Gothiques, ne ressembloient point à ceux qu'ils avoient vus

ailleurs. Ils ont remarqué, sans doute, que par-tout où il n'y avoit point de Colonnes tirées des Monuments Romains, on y avoit suppléé par des Piliers qui en retraçoient les formes; que l'usage des Portiques extérieurs avec Arcades y est très-commun; que celui des ornements prodigués hors de l'Italie y est très-rare. En vain y chercheroit-on un de ces morceaux célèbres dans nos Villes, ces prodiges de légèreté, de hardiesse & de patience, ces Clochers qui se perdent dans les nues; il n'y en a pas un seul: car je ne pense pas que l'on veuille comparer la Tour de Brique de la Place S. Marc à Venise avec les Clochers de Strasbourg, de Chartres &c. Il paroît cependant que ce qu'on voit en ce genre dans toute l'Allemagne, devroit aussi se voir en Italie; puisque, pendant près d'un siècle, les Ar-

chitectes Allemands furent à la tête de toutes les grandes entreprises, & que ce que nous appellons goût *Gothique*, les Auteurs Italiens l'appellent plus communément goût *Tudesque*. C'est que ces Allemands furent obligés de quitter leur *manière*, pour se plier à celle de la Nation qu'ils servoient; Nation qui, conservant toujours l'idée des beaux Monuments antiques, vouloit imiter autant qu'elle pouvoit ceux qui subsistoient encore.

Une autre cause de la différence entre les anciens Temple d'Italie & les nôtres, est la nature des matériaux employés dans leu construction. Toutes nos Cathédrales Gothiques sont de pierre en Italie, elles ne sont que de Brique, si l'on en excepte cinq ou six construites ou revêtues de Marbre. Or la Brique ne reçoi point la Sculpture, à moins qu

celle-ci ne ſoit plaquée & de ſtuc. Mais le ſtuc des Anciens n'a été retrouvé qu'au commencement du XVI^e^ ſiècle, & alors la mode du Gothique étoit paſſée. Au moins on ne commençoit plus d'Edifices dans ce goût : on continuoit, comme on continue encore aujourd'hui, & comme on continuera long-temps, le Dôme de Milan. De toutes les grandes Egliſes d'Italie, c'eſt, avec S. Pétrone de Bologne, celle qui reſſemble le plus à nos Cathédrales. La Sculpture s'y eſt exercée, parce que ce vaſte Temple eſt tout de Marbre blanc ; mais l'Egliſe de Bologne, qui n'eſt que de Brique, eſt de la plus grande ſimplicité en dedans & en dehors.

Quoiqu'il en ſoit de la vérité ou de la fauſſeté de ces obſervations, il eſt certain que les Temples Gothiques, quelle que ſoit la manière des Architectes, préſen-

tent de très-grandes beautés au milieu des plus grands défauts; qu'on ne peut les voir sans y découvrir une majesté digne de leur destination ; une Science de ce que l'art de bâtir a de plus profond, une hardiesse dont l'Antiquité ne nous fournit point d'exemples. Les Romains donnerent à leurs grandes Voûtes jusqu'à six & huit pieds d'épaisseur : il y a telle Voûte à la Gothique qui n'en a pas un. On trouve à presque toutes nos Voûtes modernes quelque chose de pesant : celles des anciennes Cathédrales sont d'une légèreté qui frappe l'œil le moins Connoisseur. Elle vient en partie, si je ne me trompe, de ce qu'entre la Voûte & les Piliers il n'y a aucun corps intermédiaire & saillant qui en tranche la liaison : ce que fait l'Entablement dans l'Architecture Grecque. La Voûte Gothique paroît naître du pied même des Piliers

qui la portent, ſur-tout lorſque les Piliers imitant les Cannelures Grecques, ſont compoſés de *Fuſeaux* ou *Torous* qui en font une eſpèce de gerbes.

Ces Torous pouſſés perpendiculairement juſqu'à une certaine hauteur, ſe plient enſuite pour former les Arcades collatérales, & les *Nerfs* ou *Ogyves* qui donnent la force à la Maîtreſſe-Voûte. Leur courbure eſt naturelle, & la Pierre y préſente une fléxibilité égale à celle des Métaux les plus ductiles. Les *Ogyves* formant de toutes parts des rayons, diviſent toute la ſurface en Angles rentrants & ſaillants; de cette diviſion en pluſieurs petites parties bien ſymétriſées naît ce *Svelte*, qu'il eſt ſi difficile de donner aux longues Voûtes en plein cintre & unies telles qu'on les fait aujourd'hui. Si, par amour pour l'Architecture, il m'étoit permis de donner des

conſeils aux Architectes, je leur conſeillerois d'orner de Sculptures les Voûtes de nos Temples. Mais, pour obtenir l'effet deſiré, je veux dire la légèreté, il ne faudroit pas que ces Sculptures fuſſent plaquées, mais priſes dans l'épaiſſeur même de la Voûte, comme le ſont les Roſaces dans les Arcs doubleaux. Les Anciens ſentirent, ſans doute, combien ces ornements employés avec modération & placés avec goût, diminuoient à l'œil la peſanteur des Voûtes, puiſqu'on voit peu d'Edifices antiques dont les Voûtes ne ſoient diſtribuées en compartiments. Celle de S. Pierre de Rome doivent à cette diſtribution de paroître aſſez légères malgré leur vaſte étendue. J'attribuerois encore cet effet, au peu de hauteur & de ſaillie de la Corniche, dont on a retranché la Cimaiſe. Les Romains modernes ont caché les défauts

de

de leurs Voûtes, s'il y en a, par de grandes compositions de Peinture; mais ceci regarde les Temples pris depuis la renaissance des Arts. J'en ferai le sujet d'une autre Lettre, celle-ci n'étant déja que trop longue. Je la conclus par un résultat sur le Gothique.

En rapprochant nos grandes Eglises Gothiques de S. Paul de Rome que je vous ai décrite dans ma premiére Lettre, on voit donc qu'il n'y a point de différences essentielles entre la forme de ces Edifices; que les plus marquées se trouvent uniquement entre les décorations ou ornements; qu'on n'a fait qu'aggrandir, dans les derniers siècles, ce qui, dans les premiers, avoit été traité en plus petites proportions; que les Goths n'ont eu de part ni à l'invention, ni à la perfection de ces Monuments, puisque ces Monuments ont été inventés avant que les

Goths s'établissent en Italie ou ailleurs, & qu'ils n'ont été perfectionnés que lorsque les Goths n'existoient plus nulle part ; que la décadence des Arts ayant suivi celle de l'Empire, & la liberté de construire des Eglises étant des mêmes siècles que les incursions des Goths ; ce concours de circonstances seul a établi l'idée populaire que les Barbares avoient anéanti l'Architecture Grecque, pour y substituer celle qu'ils avoient apportée de leur pays ; & qu'enfin nos Edifices appellés *Gothiques*, ne méritent ce nom que parce qu'ils sont aussi différents par les proportions & les ornements bisarres, des beaux ornements d'Athènes, que les Goths l'étoient des Grecs par les Mœurs & par les Talents. Je suis, &c.

1. Septembre 1759.

ARTICLE CXVII.

ÉLOGE DE MAURICE Comte de Saxe, Duc de Sémigalle & de Curlande, Maréchal-Général des Armées de S. M. T. C. Discours qui a remporté le prix de l'Académie Françoise en 1759. Par M. THOMAS, Professeur en l'Université de Paris, au Collège de Beauvais. (*In*-8°. p. 42.) *A Paris, chez Brunet, Imprimeur de l'Académie Françoise, Grand-Salle du Palais.* M. DCC. LIX.

L'ACADÉMIE Françoise a changé le plan des sujets qu'elle propose chaque année pour la distribution de son prix de Prose. Elle choisissoit ci-devant une moralité susceptible des graces & des mouvements de l'éloquence. Les As-

pirants à la Couronne litt
embrassoient cet objet, & s
moient par-là aux travaux
Chaire & du Barreau. Au
d'hui le Programme Acadér
invite les Candidats à faire l'
d'un grand homme : matière
brillante, plus relative à l'Hi
plus instructive, plus propre
citer l'émulation.

On a ouvert cette no
carrière par l'Eloge du Mar
Comte de Saxe, sans doute
flatter cette espèce d'instinct
ral, qui fixe d'abord l'atte
des Hommes à l'Héroïsme
taire. Plutarque met à la tê
ses Parallèles deux Guerriers,
sée & Romulus. Les Législ
viennent ensuite : Lycurgu
Numa occupent le second
Et l'Académie Françoise
aussi pour sujet du Prix de
née prochaine *l'Eloge de*
Chancelier d'Aguesseau.

M. Thomas, Auteur du Difcours couronné, s'étoit déja fait connoître & eftimer par le Poëme de *Jumonville*, dont nous avons parlé. On diroit que, pour bien écrire en Profe, il a voulu préluder en Vers : méthode affez sûre, du moins affez établie par l'exemple de nos grands Poëtes : prefque tous ont écrit fupérieurement en Profe. Cependant, comme il s'agit ici d'Eloquence, nous obfervons que la familiarité trop intime avec la Poëfie, auroit fes dangers. *Les arbres de la haute Poëfie*, difoit M. de Fontenelle, *portent leur tête dans les nues* : c'eft-à-dire que les Poëtes, fur-tout ceux qui s'adonnent à l'Epopée, ont une marche altière & quelquefois gigantefque : écueil pour l'Orateur, qui, dans fes compofitions les plus fufceptibles d'ornements, ne doit jamais perdre de vue la majefté de fon Art & la fageffe

de sa Profession. Mais quoiqu'il en soit de ces observations qui pourroient faire aussi l'objet d'une Dissertation Académique, voici un Eloge qui a été très-applaudi. L'Auteur déja bien fort par son sujet, y ajoûte les beautés accessoires ; & c'est à quoi nous faisons une attention distinguée, parce que rien n'est plus propre à caractèriser le génie d'un Panégyriste.

Maurice de Saxe eut cent qualités dignes aujourd'hui de nos regrets, entr'autres » une force » de corps telle que les siècles » héroïques l'admiroient dans » leurs Hercules & leurs Thésées: » avantage malheureusement trop » rare parmi nous, soit que l'es» pèce humaine altérée dans sa » source, ait dégénéré d'âge en » âge ; soit que notre luxe, nos » mœurs corrompues, nos ali» ments empoisonnés nous éner-

» vent & nous amolliſſent ; ſoit
» que cet affoibliſſement ait pour
» principe la négligence & l'ou-
» bli des exercices du corps, qui
» étoient ſi fort en honneur par-
» mi les Anciens ; ſoit que cet
» effet pernicieux réſulte de l'aſ-
» ſemblage & du concours de
» toutes ces choſes.« Ainſi trou-
vons-nous, dans ce morceau, l'Analyſe & le Commentaire du mot d'Horace : *Ætas parentum, pejor avis tulit nos nequiores, &c.*

Dans le cours de ſon éducation militaire, le Comte de Saxe rencontra preſque tous les Héros de l'Europe. Eugène & Malboroug formerent ſa premiére jeuneſſe. Le Czar Pierre étendit ſes vuës. Charles XII. Roi de Suède, ne lui préſenta point *la pompe & la majeſté du Trône ; mais la valeur, l'intrépidité, la grandeur d'ame, des Etats conquis, & neuf années de victoires.* Voici

une esquisse des leçons que Maurice reçut du Prince Eugène pendant la guerre de Hongrie contre les Turcs : » Un champ de bataille » étoit pour lui une école où, parmi le feu, le carnage, le bruit » des armes, le tumulte des combattants, tandis que la foule des » Guerriers ne pensoit qu'à donner ou à éviter la mort, son » ame tranquille embrassant tous » les grands objets qui étoient » sous ses yeux, étudioit l'Art de » faire mouvoir tous ces vastes » Corps ; d'établir un concert & » une harmonie de mouvement » entre cent mille bras ; de combiner tous les ressorts qui doivent concourir ensemble ; de » calculer l'activité des forces & » le temps de l'exécution ; d'ôter » à la fortune son ascendant, & » de l'enchaîner par la prudence ; » de s'emparer des postes & de » les défendre ; de profiter de son

terrein & d'ôter à l'ennemi l'avantage du sien; de ne se laisser ni étonner par le danger, ni enyvrer par le succès; de voir en même temps & le mal & le remède; de savoir avancer, reculer, changer son plan, prendre son parti sur un coup-d'œil; de saisir avec tranquillité ces instants rapides qui décident des victoires; de mettre à profit toutes les fautes & de n'en faire soi-même aucunes, ou, ce qui est plus grand, de les réparer, d'en imposer à l'ennemi jusques dans sa retraite, & ce qui est le comble de l'Art, de tirer tout l'avantage qu'on peut tirer de sa victoire, ou de rendre inutile celle de son ennemi.«

Enfin Maurice fit don de sa personne, de sa fortune & de ses talents à la France. On étoit alors en pleine paix; mais il falloit que le repos de ce Guerrier fût, en

mens, qu'il appri
& celui de Vauban
dît ſavant dans les
qu'il recueillît, de
Science des homm
de les *juger*. En 17
» gea par écrit ſes
» *ſur l'Art Milita*
» digne de Céſar
» écrit de ce ſtyle
» qui caractériſe un
» de vuës profond
» veautés hardies,
» coûtume avant
» laiſſe les uſages
» les principes, oſe
» gles où il n'y en

» détails partie la plus pénible
» pour le Génie, parce qu'il est
» obligé de rallentir sa marche
» rapide qui tend au grand dès le
» premier essor. «

La suite des évènements & l'obligation de remplir son sujet, jettent notre Auteur dans beaucoup de récits historiques : ce qui est un avantage pour la vérité du tableau, & une difficulté de plus pour le bien exécuter. Mais c'est aussi dans ces circonstances que paroît le talent d'un Orateur. Quand il fallut faire l'Eloge de Pompée en traitant de la Loi *Manilia*, quel Art n'employa point Cicéron pour distribuer avantageusement les exploits de son Héros; pour les placer tous dans des points de vuë convenables; pour établir le contraste picquant des maux qu'avoit causés Mithridate, avec les succès qu'on devoit se promettre de Pompée;

pour répandre sur-tout, dans ce grand Morceau, l'intérêt de la patrie, & cette chaleur vivifiante que faisoit naître la gloire du nom Romain?

M. Thomas saisit à propos les circonstances de la belle campagne du Maréchal de Saxe en 1744, lorsqu'*à la tête de quarante mille hommes, il en arrêta soixante & dix mille.* Alors cependant la France parut oublier les savantes manœuvres de ce Général, pour donner toutes ses attentions au danger de son Maître. » Louis » plus grand par son humanité » que par ses conquêtes, vole en » Alsace au secours de ses Sujets. » Un coup plus terrible menace » l'Etat : Louis est prêt à expirer. » Du Rhin aux deux Mers, & des » Alpes à l'Escaut, ce n'est que » douleur, que gémissements, que » cris lugubres. Je crois voir une » famille immense pleurer autour

» du lit funèbre de ſon Père, tan-
» dis que des Ennemis ardents
» profitent de ce moment fatal
» pour venir arracher les dépouil-
» les de ces enfants malheureux.
» Les Alliés s'avancent en Flandre
» à la tête d'une armée formida-
» ble ; & nous n'avons à leur op-
» poſer que des troupes affoiblies,
» découragées & inférieures en
» nombre. Le déſeſpoir eſt au-
» dedans ; la crainte au-dehors.
» O ma Patrie, quels dangers
» t'environnent ! O fortune de
» la France, ſur qui maintenant
» vas-tu t'appuyer ? Maurice te
» reſte &c. «

Mais c'étoit aux champs de Fontenoi que la *grande ame* de ce Général devoit ſe manifeſter toute entière. » Il eſt expirant,
» & c'eſt lui qui eſt dépoſitaire
» du ſort de la France. Ce ſont
» des mains mourantes qui ſoû-
» tiennent ce fardeau immenſe.

» On diroit que les loix de l'hu-
» manité ne sont point faites pour
» lui, & que son ame guerrière
» est indépendante du corps qu'elle
» habite. Son génie semble s'éle-
» ver davantage parmi les ruines
» de ce corps qui s'écroule. Ange
» tutelaire de France, veille sur
» lui. Déja il a mesuré d'un œil
» rapide toute l'étendue du ter-
» rein; il a vu tous les avantages
» qu'il peut ou prendre ou don-
» ner; il a pénétré les projets des
» ennemis par leur arrangement;
» il a choisi tous ses postes, com-
» biné les rapports de toutes les
» positions, fixé tout pour l'atta-
» que, tout prévu pour la défense;
» il a distribué aux Héros qui le
» secondent, les détails de l'exé-
» cution, & s'est réservé pour lui
» la partie la plus sublime, celle
» d'attendre les hazards & de les
» maîtriser. « La suite de ce mor-
ceau est, comme dans Homère,

le Tableau ſanglant de la mêlée. Raucoux, Laufeldt, Maſtricht forment d'autres images où l'activité & les grandes vûës du Général ſe développent de plus en plus. Mais l'Orateur n'a plus le plaiſir de faire contraſter avec ces deſcriptions de combats & de victoires, les occupations tranquilles & les exercices pacifiques de ſon Héros. On voit Maurice paſſer preſque ſubitement du théâtre de la gloire dans les bras de la mort. *Dès qu'il a ceſſé de vaincre, il diſparoît de deſſus la terre..... Sa mort fut une calamité publique pour la France, un grand évènement pour l'Europe, une perte pour l'humanité.*

Quoique nous ayions cité beaucoup d'endroits de cet Eloge, on ne ſe diſpenſera pas de le lire en ſon entier. On aſſûre que l'Académie l'a couronné *par acclamation :* ce ſuffrage dit tout & ne

permet pas même de délibérer sur le mérite de la Pièce.

ARTICLE CXVIII.

LA MORT DU MARÉCHAL-COMTE DE SAXE, *Poëme.* Par M. d'Arnaud, Conseiller d'Ambassade de Sa Majesté le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, &c. Quatrième Edition. *A Anvers, & se trouve à Paris chez Laurent Prault, au coin de la rue Gist-le-Cœur, &c.* M. DCC. LIX.

CE Poëme parut pour la premiére fois en 1751. Il fut bien reçu : on en a fait trois Editions avant celle-ci ; & il a été traduit en Vers Allemands. Dans l'état où l'Auteur nous le redonne, il est plus ample : on y voit l'éloge de plusieurs Guer-

riers illuftres qui ont fervi fous le Maréchal de Saxe ; & l'Ouvrage eft précédé d'un Avertiffement plein de Patriotifme.

Le fujet eft bien fimple. On jouiffoit de la Paix après le Traité d'Aix-la-Chapelle. Le Temple de la Victoire préfentoit à l'Univers tous les monuments de la gloire du Maréchal - Comte de Saxe. L'Envie s'irrite de ce fpectacle, elle va trouver la Mort dont le féjour eft peint ici des plus effrayantes couleurs. Les deux Furies confpirent contre les jours du Héros. Maurice eft enlevé de ce monde : on lui rend des honneurs dignes de lui : *fon Tombeau eft regardé comme l'Autel de la Victoire.* Les Grenadiers Royaux paffant par Strafbourg, vont éguifer leur fabre au pavé du Temple où eft le Catafalque du Maréchal. Anecdote également citée par M. Thomas dans l'Eloge en Profe.

Octob. 1759. II. vol.

Ce trait seul vaut mieux que tous les jeux de l'Iliade en l'honneur de Patrocle.

Il y a, dans ce Poëme, des morceaux très-estimables ; du feu, de l'abondance, des images, du sentiment, sur-tout vers la fin, & un grand nombre de beaux Vers. Nous croyons, sans vouloir décider, que le total est trop long, que deux ou trois descriptions passent les bornes de l'attention ordinaire du Lecteur ; qu'il s'est glissé des obscurités dans plusieurs Vers, des constructions imparfaites dans d'autres, des idées gigantesques en quelques endroits, des lueurs de temps en temps, ou des éclairs, au-lieu de la belle & lumineuse Poësie. Mais celle ci, nous le répétons, est bien répandue dans tout le Poëme, & en général il est beaucoup plus aisé de critiquer cette Pièce que d'en faire une pareille, même avec

ses défauts. Voici quelques citations.

Image de la Paix.

Les Plaisirs & les Arts, soûtiens si nécessaires
Qui nous font supporter la vie & ses misères,
Bannis par la trompette & le bruit des combats,
Compagnons de la paix, revoloient dans ses bras.
Cerès ne craignoit plus qu'une main insolente
Ravit à ses Guérêts leur richesse naissante,
Et Flore, en souriant, voyoit briller des fleurs
Qui cédant au Printemps l'émail de leurs couleurs,
Avides d'acquitter leurs utiles promesses,
Assûroient à l'Eté de fécondes largesses.

Content d'avoir repris son léger Chalumeau,
Le tranquille Habitant de l'innocent Hameau,
A l'ombre de ses bois, d'une voix libre & pure,
Chantoit la Paix, les Dieux, la riante culture:
Sur ses pipeaux naïfs, ses fils à son côté
Essayoient leur haleine & leur timidité.
La rouille dévoroit ces instruments impies,
Qui tranchent sans pitié, la trame de nos vies.
Le fer présent des Dieux, & qu'un abus fatal
A rendu dans nos mains un présent infernal,
Surpris, ne servoit plus les crimes de la guerre,
Et retournoit au soc pour enrichir la terre.

Le Poëte continue & répand toujours des beautés bien réelles dans les détails de cette Description qui pèche néanmoins par son trop d'étendue.

Description du Temple de la Victoire.

Sous un Ciel étranger, non loin de
ces contrées
A Mars, ainsi qu'aux Arts, autrefois
consacrées,
Vers les bords de l'Euxin, est un Tem-
ple fameux,
Révéré des Guerriers, enrichi de leurs
vœux.
Le Jaspe, le Porphyre y brille en cent
colonnes,
Qui portent des drapeaux, des glaives,
des couronnes,
Où l'Art industrieux paroît seul domi-
ner,
Et que l'argent & l'or ont achevé d'or-
ner.

Le Vainqueur des Perſans & celui de
Carthage,
Le Romain qui du Tibre aſſervit le
rivage,
L'heureux Triomphateur de trente Sou-
verains *,
Ce Monarque du Nord, la terreur des
Germains **,
L'intrépide Condé, le ſublime Tu-
renne,
Malboroug, Catinat, Villars, Ven-
dôme, Eugène;
Tous ces Héros divers, dans ce ſéjour
ſacré,
Où la brigue des Cours n'a jamais
pénétré;
Sur le Temps & la Mort à leurs pieds
abbatue,
Ont leur Tribut d'encens, leur Autel,
leur Statue.

---

* L'Empereur Trajan.
** Guſtave Adolphe.

De l'immortalité l'équitable burin
Couvroit de leurs exploits & le marbre & l'airain ;
Dans ces traits éternels la gloire se contemple.
Un pur Autel d'Albâtre au milieu de ce Temple
D'offrandes surchargé, fixe tous les regards.
Sur un faisceau pompeux d'armes & d'étendards ;
Une palme à la main, la victoire y préside,
Un Peuple de Héros de ses présents avide,
Accourt se disputer un rameau de laurier,
Que la Déesse accorde au plus digne Guerrier, &c.

Encore un peu trop de longueur dans cette belle & pompeuse Description.

Le séjour de la Mort est peint dans l'étendue de 58 Vers, dont

la plûpart sont magnifiques : après quoi vient l'image de la Mort même.

Sur des monceaux épars de Trônes
renversés,
De Tombeaux, de Cercueils, & de
Morts entassés,
Domine un Spectre affreux, horrible,
épouvantable ;
L'œil ne peut soûtenir son aspect ef-
froyable ;
Un voile tout sanglant couvre son corps
hideux ;
Son bras toujours levé sur nos jours
malheureux,
Son bras toujours armé d'une faux
meurtrière,
Appesantit ses coups sur la Nature
entière.
A ses pieds est écrit : » Peuples, Rois,
» Conquérants,
» Héros que la Fortune appelle aux
» premiers rangs,

» Tombez

» Tombez tous confondus aux pieds de
» votre Reine ;
» Sur la terre tout céde à sa Loi sou-
» veraine :
» Tout meurt, tout disparoît sous mes
» coups ennemis ;
» Reconnoissez la Mort, à qui tout est
» soumis. «

Le Maréchal de Saxe disoit qu'il falloit, à l'égard des Anglois, suivre le conseil d'Annibal contre les Romains, c'est-à-dire aller les combattre jusques dans leur Capitale. Le Poëte exprime cette pensée sur la fin du Poëme, dans un morceau où il suppose que le Génie de Maurice vient consoler la France & la Saxe.

. . . .

» Albion qui t'oppose une haine inso-
» lente
» Albion qui comptant sur ses nom-
» breux Vaisseaux
» S'en est fait un rempart, un trône sur
» les eaux,

» Verra ſous leurs débris s'écrouler ſa
» puiſſance.
» Que l'indocile Mer, qui ſervant ſa
» vengeance,
» L'entoure de ſes flots d'un vain
» orgueil émus,
» La demande au rivage & ne la trouve
» plus.
» François, ſouvenez-vous de cet heu-
reux préſage
» Et que Rome, en un mot, dut ren-
verſer Carthage. «

Comme les Génies ne mentent point, il faut croire que la prédiction de celui-ci s'accomplira. Et d'ailleurs ces *Sabres aiguiſés* au tombeau du Maréchal ne ſont ni perdus, ni rouillés.

Nos Soldats vont marcher, le triom-
phe les ſuit,
Maurice eſt avec eux : de l'éternelle
nuit

Son ombre encor s'éleve, & les mene
à la gloire,
Et son tombeau devient l'Autel de la
Victoire.

ARTICLE CXIX.

DÉFENSE DE LA CHRONOLOGIE fondée sur les Monuments de l'Histoire ancienne contre le systême Chronologique de M. Newton. Par M. Frèret, Pensionnaire & Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Belles-Lettres ; publiée depuis la mort de l'Auteur, pour servir de suite aux Mémoires de cette Académie. (Volume *in*-4°. de 506 pages, sans la Préface de l'Editeur (M. de Bougainville) qui en contient LV.) *A Paris, chez Durand,*

rue du Foin. M. DCC. LVIII.

Dernier Extrait.

Nous avons mis trop d'intervalle entre cette dernière Analyse & les deux premiéres.* Mais des matières comme celle-ci demandent, pour être traitées par des Journalistes, que la grande foule des affaires se soit écoulée. D'ailleurs les questions de Chronologie ont cela de particulier qu'elles intéressent toujours ceux qui en font leur étude, & qu'elles paroissent toujours insupportables à ceux qui n'ont ni la patience, ni le talent d'entrer dans ces discussions. La Chronologie savante n'a que des Amis ou des Adversaires déclarés : point de milieu dans les affections relatives à ce genre. Nous parlerons encore ici aux stu-

* Voyez nos Mémoires d'Octobre & de Novembre 1758.

dieux calculateurs des temps. Les autres Lecteurs ne doivent ſeulement pas entamer cette Analyſe.

Il s'agit ici de la partie Aſtronomique du ſyſtême de M. Newton. Mais d'abord M. Frèret, ſon Antagoniſte, s'attache à une branche qui comprend encore bien des faits hiſtoriques, qui dépend de beaucoup d'obſervations ſur les Antiquités des Peuples les plus célèbres. On a vu, dans nos Extraits précédents, que M. Newton identifie Séſoſtris avec Séſac Contemporain de Roboam : c'eſt une des baſes de ſon ſyſtême. Selon lui, les Egyptiens ne connurent, avant Ammon père de Séſoſtris, qu'une année de 360 jours. Ce fut Ammon qui ajoûta cinq jours aux douze mois, & cette forme de Calendrier ne fut encore établie, pour l'uſage commun de toute l'Egypte, que 72 ans

après la mort de Séfoftris. Alors regnoit Aménophis ou Menès, fils de Zarah Roi d'Ethiopie. Ce fut lui qui étendit l'ufage de l'année de 365 jours, & en mémoire de ce bienfait on plaça, dans le fameux Edifice (Temple ou Palais) appellé *Memnonium*, un cercle d'or divifé en 365 degrés chacun d'une coudée ou de 20 pouces du pied de France. Au refte, l'établiffement de ce Calendrier commença au point de l'Equinoxe du Printemps 884 ans avant Jefus-Chrift, & précéda de 137 ans l'Ere de Nabonaffar que M. Newton croit dépendante de l'Aftronomie Egyptienne : ce qui n'eft affûrément pas l'opinion de Ptolémée. Mais d'ailleurs tout ce fyftême Newtonien ne contient prefque pas un mot fur lequel on puiffe compter.

1°. Le docte Anglois confond le *Memnonium*, ou l'Edifice de

Memnon avec le tombeau d'Ofymandias, autour duquel étoit le cercle d'or divifé en 365 jours. C'eft cet Ofymandias, Prince plus ancien que Séfoftris, qui avoit fait conftruire la célèbre Bibliothèque appellée le *Tréfor des remèdes de l'ame :* preuve manifefte que les Lettres n'étoient pas tombées en décadence fous Ofymandias, fût-il même identifié avec Aménophis fils de Zarah.) Décadence qui eft encore une des hypothèfes hazardées par M. Newton, & très-combattues par M. Frèret. Cet endroit de la réfutation eft excellent. L'Académicien fait voir, par toutes fortes de raifons directes & de conjectures plaufibles, qu'il eft impoffible que les Lettres aient été négligées en Egypte immédiatement après Séfoftris, en fuppofant l'époque de ce Roi placée au temps de Salomon & de Roboam,

& suivie du Regne d'Aménophis ou Osymandias.

2°. Censorin, & même Géminus plus ancien que lui, nous apprennent qu'il y avoit chez les Egyptiens une année civile & une année religieuse, la premiére fixée au 20. de Juillet, & la seconde vague ou ambulante, parce qu'elle n'étoit composée que de 365 jours sans l'addition des six heures ou d'un jour en quatre ans. Ces deux années ne se rencontroient au même point qu'après une révolution de 1460 ans, qui est la période de l'année vague, c'est-à-dire le cours du premier jour de *Thoth* * dans toute la suite des

---

* *Thoth* étoit le premier mois de l'année chez les Egyptiens. Tous les quatre ans son commencement avançoit d'un jour, parce qu'on négligeoit les six heures & le Bissexte. Or, à la fin de 1460 ans, il arrivoit que ce pre-

365 jours de l'année. Or Censorin assûre que cent ans avant lui, c'est-à-dire la 138^e année de l'Ere vulgaire les deux années Egyptiennes s'étoient trouvées réunies ; & qu'alors une nouvelle période de 1460 ans avoit commencé : d'où il résulte que la période précédente avoit commencé le 20. Juillet 1322 avant l'Ere vulgaire : car, de 1460, si l'on ôte les 138 de cette Ere, restent 1322 ; mais M. Newton prétend que l'année vague de 365 jours n'a commencé que 884 ans avant l'Ere vulgaire ; c'est 438 ans plus tard que ne le pensoit Censorin. Un calcul de Clement d'Alexandrie prouve aussi l'époque 1322 ou 1323 pour le commencement du cycle de 1460 ans.

---

mier jour de Thoth avoit parcouru tous les 365 jours de l'année.

3°. M. Frèret pousse bien plus loin son calcul contre M. Newton: il fait voir que ce cycle commencé en 1322 ou 1323 avant l'Ere vulgaire, n'étoit encore que le second, & qu'un autre avoit commencé 1460 ans plutôt, c'est-à-dire dès l'an 2782 avant l'Ere Chrétienne. Voici une de ses preuves : Les Pasteurs (dont nous avons parlé dans notre seconde Analyse Novembre 1758) avoient envahi la Basse-Egypte en l'an 2082 avant l'Ere Chrétienne; mais Manéthon nous apprend que l'année de cette invasion étoit la septcentième d'un cycle, donc ce cycle avoit commencé l'an 2782.

On voit bien que, pour une Chronologie comme celle-ci, il faut un autre calcul que celui de l'Hébreu ordinaire, un autre systême que celui d'Usserius qui compte 4004 ans avant l'Ere Chrétienne, Mais cette difficulté n'a-

rête point M. Frèret. Il trouve, dans la Verſion des LXX. & dans le Texte des Samaritains, toute l'étendue néceſſaire pour ces évolutions Chronologiques. Il diſſerte même ſur ce point & fait obſerver que les Egliſes Orientales, ſans en excepter celles de Chaldée & de Syrie, ont toujours ſuivi la Chronologie des LXX. & que l'Egliſe d'Occident *a laiſſé la liberté du choix* : ce que l'Auteur aſſûre, ſans doute, en conſidération de l'uſage que cette Egliſe fait encore, dans ſon Martyrologe, du calcul des LXX. » Il » ne s'agit pas, *conclut-il*, dans » un objet de pure critique tel » qu'eſt la Chronologie ancien- » ne, d'en faire une queſtion de » controverſe Théologique, com- » me ont fait, dans le ſiècle der- » nier, quelques-uns des parti- » ſans du calcul abrégé. Quand

» bien même l'autorité seroit égale » de part & d'autre, les seuls avan- » tages du calcul étendu pour con- » cilier toutes les Histoires authen- » tiques des Nations avec la Chro- » nologie de Moyse, devroient » décider en faveur de la Chro- » nologie des LXX. Il y a plu- » sieurs de ces Histoires authen- » tiques que l'on ne peut rejetter » sans détruire toutes les régles de » la Critique, & sans ouvrir la » porte à ce Pyrrhonisme histori- » que absolu, qui devient de jour » en jour plus à la mode. «

Ce qu'on vient de dire contre la Chronologie de M. Newton n'est astronomique qu'à raison du Calendrier des Egyptiens. Voici maintenant la fameuse époque de Chiron & de sa sphère prétendue, laquelle attire toutes les attentions de notre savant Académicien & de M. de Bougainville son Editeur, D'abord on rappelle contre

l'hypothèse Newtonienne la réfutation suivie & raisonnée qu'en a faite M. Whiston.

Il en résulte 1° qu'on n'a & qu'on ne peut avoir aucune certitude que la sphère décrite par Eudoxe fût la sphère de Chiron. Que sait-on, en effet, de ce Chiron qu'on dit avoir été de l'expédition des Argonautes ? On sait qu'il avoit *dessiné les Constellations :* c'est tout ce qu'en raconte un ancien Poëte Grec, cité par Clément d'Alexandrie. Or cela suffit-il pour assûrer que la sphère d'Eudoxe étoit la sphère de l'Argonaute ? N'est-il pas probable que cette premiére sphère très-grossière & très-fautive fut réformée dans la suite, & que c'étoit cette sphère corrigée plusieurs siècles après le temps de Chiron, qui servoit à Eudoxe ? Observons que ce dernier Astronome vivoit 400 ans

avant Jesus-Christ, & que M. Newton compte plus de cinq siècles entre Eudoxe & Chiron. N'est-ce donc rien que cinq siècles pour le progrès de l'Astronomie ?

Il résulte en second lieu des observations de M. Whiston, qu'en suivant même la sphère d'Eudoxe, la description qu'il a faite des colures de cette sphère, les étoiles par où il conduit ces colures, il faut donner bien plus d'antiquité à Chiron qu'il n'en a dans le systême Newtonien. Par le calcul de M. Whiston, l'époque de cet Argonaute remonteroit jusqu'à l'an 1353 avant Jesus-Christ : ce qui surpasse de plus de quatre siècles l'époque que M. Newton assigne à Chiron & à sa sphère. Ceci est fort discuté par M. Whiston qui tient compte & de toutes les particularités de la sphère d'Eudoxe, & des méprises de M. Newton, & des tours favorables que

cet illuſtre Anglois donne à ſon ſyſtême en diſſimulant bien des circonſtances où les deſcriptions d'Eudoxe lui ſont contraires.

On voit par le commencement de critique que nous préſentons contre la Chronologie Newtonienne qu'il faut bien ſe reſſouvenir de la préceſſion des Equinoxes; ou de ce mouvement continu qui fait que le point du Ciel, où arrive le Printemps, récule tous les ans de 50 ſecondes, & que les Etoiles paroiſſent avancer d'autant. M. Newton croyoit que depuis Chiron juſqu'à lui, en 1689, ce point du Printemps avoit retrogradé de 36 degrés 29 minutes: ce qui, à raiſon d'un degré pour 72 ans, donne un eſpace de 2627 ou 28 années. Or, en retranchant de ce nombre, 1689, année de l'obſervation faite par M. Newton, on a de reſte 937, qui ſera l'époque de Chiron.

Rien de plus & de mieux attaqué par M. Frèret que les principes de ce calcul. En consultant les Anciens, on voit que le point du Ciel où arrive le Printemps, c'est-à-dire le point de l'Equinoxe s'est trouvé au 15^{e}, au 12^{e}, au 10^{e}, au 8^{e}, au 6^{e}, au 4^{e}, au second & au premier degré du premier Signe ou de l'Ariés. Supposons que ce point équinoxial fût, dans la sphère de Chiron au 15^{e} degré, comme le dit M. Newton, il étoit au temps d'Hipparque, c'est-à-dire en l'an 162 avant Jesus-Christ dans le premier degré, voilà une différence de 15 degrés, & par conséquent de 1080 ans : ajoûtez 162 ; Chiron aura vécu en l'an 1242, non en 937, suivant l'hypothèse Newtonienne. Mais il y a plus. Hipparque compare toujours sa sphère avec celle d'Eudoxe, & c'est par rapport à cette sphère qu'il trouve la différence de 15 degrés

›récession des équinoxes :
ısuit de-là, non qu'il y a
.s d'intervalle entre Eu-
Hipparque, mais que
ère avoit été reglée 1080
t Hipparque & plus de
es avant Eudoxe, quoi-
un temps postérieur à
qui, comme on l'a fait
dessus, vivoit 1353 ans
us-Christ, & par consé-
91 avant Hipparque. Ici
nons plutôt l'esprit que
ls de la Dissertation de
:t contre l'hypothèse qu'il
Il y fait entrer des dis-
sur les divers lieux des
& des étoiles fixes dans
: d'Eudoxe & d'Hippar-
te longue explication n'est
ptible d'extrait.
il faut dire quelque
's Calendriers anciens,
Newton a prétendu tirer

parti, & qui ne forment néanmoins aucun préjugé légitime en sa faveur. Ces Calendriers étoient *rustiques*, c'est-à-dire destinés aux fonctions des Laboureurs, & dressés pour diriger les travaux de la campagne. On y avoit laissé des Prognostics tirés du Lever & du Coucher des Astres, mais Prognostics sans précision ; & ces Calendriers une fois dressés, servoient aux Descendants comme à leurs Pères, sans qu'on y tînt compte des changements arrivés dans le Ciel par la précession des équinoxes. M. Frèret montre que de ces Calendriers, il y en avoit qu'on pouvoit rapporter au temps d'Hésiode, d'autres au temps même de Chiron, & dont l'époque remontoit à 14 ou 15 siècles avant l'Ere Chrétienne. Il insiste aussi sur un point très-important, c'est que, quand on parle dans ces Calendriers ou plutôt dans les Planisphères qui avoient

servi à les dreſſer, du lieu des points cardinaux & de leurs colures, on entend le lieu qu'ils occupoient dans les Conſtellations, dans les Aſtériſmes. Cette obſervation eſt fort naturelle. Les Auteurs de ces Calendriers ruſtiques ne ſubtiliſoient point comme M. Newton, qui diſtingue entre lieu des colures dans les Signes, & lieu des colures dans les Conſtellations; qui croit que ces Anciens placerent les colures dans le 15^e^ degré des Signes, tandis que ce 15^e^ degré étoit le 8^e^ de la Conſtellation. Il y a un embarras & une confuſion étrange dans tous les Diſcours de l'illuſtre Anglois en conſéquence de ces diſtinctions. M. Frèret, qui le lui reproche, n'avance rien qui ne ſe vérifie par l'épreuve. On a toutes les peines du monde à ſuivre la Chronologie de M. Newton dans les endroits où il raiſonne ſur les lieux des colures.

Mais c'en eſt aſſez ſur toute cette Chronologie Newtonienne qui ſera toujours ingénieuſe ſans être jamais vraie ; qui fera toujours voir un des plus ſinguliers efforts de l'eſprit humain, ſans ceſſer d'être un monument de ſa foibleſſe, puiſqu'on y prend de ſimples conjectures pour des preuves, & des arguments très-fragiles pour des démonſtrations.

ARTICLE CXX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

DE ROME.

TRATTATO ſcritturale Apologetico alla Santità di Noſtro Signore Papa Clemente XIII. intorno al miglior ſenſo delli due ultimi verſetti del Salmo cinquanteſimo per motivo de' quali ſi tratta primieramente di tutti i ſenſi della ſacra Scrittura in generale, in riſpoſta al Signor Abate Quadrio, opera compilata dal P. Bernardino dall' Aſta de' Clerici Regolari Minori. (*In*-4°. p. 232.) *Traité*

entre le P. dall' Afta
lier & M. l'Abbé Q
ſens des deux dernie
Pſeaume *Miſerere*.
croit qu'on doit fair
cet endroit, du ſens
Le ſecond au contrai
s'en tienne au ſens
qu'il y a de plus u
Livre, dédié au Pap
s'y trouve d'aſſez juc
tions ſur la manière
l'Ecriture-Sainte.

Un Religieux du I
nommé Dom Pierre

que, appellé *Vestarario della santa Romana Chiesa*. C'étoit un homme chargé de la garde & du soin des habits pontificaux du Pape : on le distinguoit du Sacristain ou *Mansionaire*. L'Auteur de ce Traité a fait de très-grandes recherches sur cet objet, & il y ajoûte des Notices curieuses sur la Chapelle Pontificale des Papes qui vivoient il y a quatre ou cinq siècles. Ce Livre est dédié au Comte Joseph Garampi, Chanoine de S. Pierre, & Préfet des Archives secrettes du Pape.

DE CORTONE.

Cette Ville, très-petite, est pleine de Gens de Lettres, & surtout d'Antiquaires. Un d'entr'eux, nommé M. Louis Coltellini, s'applique présentement à bien examiner les restes de murailles qui subsistent de l'ancienne Cortone. Il espère

juger par-là & de la grandeur de cette Ville au temps des Etrusques, & de la manière dont ce Peuple pratiquoit l'Architecture de fortification.

De Livourne.

Les deux Mémoires de M. de la Condamine, en faveur de l'Inoculation, ont été réimprimés ici en Italien avec des Notes. Comme ces Mémoires procédent toujours par des faits, voici l'Eloge qu'en fait l'Auteur des Nouvelles Littéraires de Florence en date du 20. Juillet dernier : *E' una bella Confutazione quella, che si fa per via di fatti, i quali smentiscano le speculationi degli Auversari.*

Le même Journaliste de Florence transcrit dans sa feuille du 13. Juillet une partie de la réponse du même Académicien au Comte

Comte Roncalli Parolino, Médecin de Brescia, grand Anti-Inoculateur, puis il ajoûte: *Bravo Sig. de la Condamine!*

Enfin on reconnoît, dans les mêmes Nouvelles, d'après des preuves authentiques, que le fils de M. Case n'est point mort de l'insertion de la Petite-Vérole: évènement qui a fait beaucoup de bruit à Paris, ou plutôt dans tout l'Empire de l'Inoculation. Cette tempête s'est dissipée à l'avantage des Inoculateurs.

DE LUMELOGNO EN LOMBARDIE, PRÈS DE VERCEIL.

Les Nouvelles-Littéraires d'Italie rapportent une Lettre curieuse écrite de ce petit endroit, qui n'est fameux que par la naissance de Pierre Lombard, Evêque de Paris depuis 1160 jusqu'en 1164. C'est

le célèbre Maître des sentences, que tant de Théologiens & saint Thomas lui-même ont commenté. Après une Notice succincte de la vie & des études de ce personnage, la Lettre qui a pour Auteur M. Joseph-Alberti, Prêtre de Novarre, raconte qu'en 1733 l'armée de France passant à Lumélogno, quantité de ces Guerriers voulurent emporter quelque chose de la maison où Pierre Lombard est né. Chacun d'eux se mit à tirer de ce vieux bâtiment des pierres ou morceaux de pierres, ensorte qu'il s'en fallut peu qu'ils ne détruisissent tout-à-fait cette antique demeure. Ils témoignoient, *dit la Lettre*, une grande joie à la vuë du lieu où un si grand homme avoit commencé à voir le jour. Cette Anecdote, presque incroyable, vu le peu d'intérêt que des Militaires doivent prendre à Pierre Lombard, est attestée,

dans les Nouvelles d'Italie du 5. d'Août dernier, par l'Ecclésiastique nommé plus haut, & il l'avoit apprise de témoins oculaires. Malgré ce témoignage il y aura encore bien des gens qui ne croiront ni le fait ni la preuve.

De Venise.

Le Libraire Antoine Zatta publie un *Prospectus*, pour avertir le Public qu'il a fait dessiner & graver les Médailles des Hommes illustres dans la Littérature, rassemblées par le savant Comte Mazzuchelli de Brescia. Il s'y trouve près de 1200 morceaux, c'est-à-dire, têtes & revers, 2400 Pièces gravées avec l'explication en Latin & en Italien. On y a fait entrer aussi les Médailles des Papes en y comprenant celles de Benoît XIV. & le tout doit for-

mer deux Volumes *in-fol.* dont le premier est déja public. Il y a une souscription ouverte chez le Libraire susdit moyennant 66 liv. monnoie de Venise pour chaque Tome.

FLORENCE.

On mande de cette Ville quelques particularités touchant la collection de Gravures représentant les Tableaux de M. le Marquis Gérini.

1°. Ce riche Possesseur n'a fait graver aucun morceau sans avoir pris l'avis des plus habiles Peintres, & sans être assûré que les Desseins qu'on destinoit aux Graveurs rendoient parfaitement les Originaux.

2°. Il a fait choix des plus célèbres Graveurs d'Italie, dont les Principaux sont Mrs Lorenzi, Faucci, Charles & Ferdinand Gre-

gori, Baratti, Pazzi, Bartolozzi, Zocchi & la Dame Violante Vanni.

3°. Il a voulu que toutes les Planches fussent, à-peu-près, de la même grandeur, en marquant néanmoins sur une espèce d'échelle le nombre de pieds & de pouces qu'ont les Originaux.

On a déja prévenu le Public que les *Discours* ou Explications sont en François & en Italien, afin d'être intelligibles à un plus grand nombre de personnes, au-dedans & au-dehors de l'Italie. L'Auteur de ces Discours expose simplement le mérite de ces Ouvrages. On fait cas de sa manière éloignée de l'hyperbole, de l'emphase, & conforme en tout à la vérité.

De Pise.

On a publié l'année dernière, en cette Ville, des *Notices Histo-*

riques sur celle de Volterre, avec une suite Chronologique de ses *Podestats* & de ses *Capitaines*. Ces *Notices* sont l'Ouvrage de *M. Laurent Cecina*, Praticien de Volterre, & l'Editeur est *M. Flaminio del Borgo*, Jurisconsulte de Pise, lequel ajoûte ses Notices particulières. Le tout est un *in*-4°. fort intéressant pour les gens du pays.

Le même Auteur promet quatre Volumes *in*-4°. de Dissertations sur l'Histoire de Pise, & l'on souscrit jusqu'à la fin de Décembre chez *Giovanelli* & Compagnie, Libraires-Imprimeurs de Pise.

De Lucques.

Raggionamenti del Dottor Giovanni Targioni Tozzetti sull' Agricoltura Toscana. (*In*-8°. 1759.) *Réflexions du Docteur Targioni sur l'Agriculture de Toscane.* Ce

Livre eſt dédié à l'Académie d'Agriculture de Toſcane, & contient des Obſervations recherchées ſur la culture du Bled, ſur les qualités de certains Laitages, ſur la Vigne, le Chanvre, le Lin &c.

FRANCE.

DE LYON.

On voit, en cette Ville, l'Inſcription qui a été gravée ſur la première pierre de l'Egliſe que font conſtruire les PP. Auguſtins, d'après les Plans & les Deſſeins de M. Roux, célèbre Architecte. Cet Edifice qui coutera plus de cent mille écus, ſera d'un très-bon goût & fort décoré de Peintures & de Sculptures. Le modèle en relief attire l'attention des Connoiſſeurs, & la Gravure ſera bientôt connoître à tout le monde le mérite de l'entrepriſe.

Pour placer la premiére pierre chargée de l'Inſcription, les Pères Auguſtins ont célébré une Fête des plus ſolemnelles. Rien n'étoit plus convenable, puiſque c'eſt au nom & ſous les auſpices de Monſeigneur le Dauphin que cette pierre a été poſée. Ce Prince, toûjours plein de zèle pour tout ce qui intéreſſe la Religion, a bien voulu accepter le titre de Fondateur & de Protecteur à l'égard de cette nouvelle Egliſe. M. le Comte de Bouillé, Evêque d'Autun, avoit ſollicité cette grace; & par la voie du même Prélat, Monſeigneur le Dauphin a fait ſavoir à M. le Comte de Montjouvent, Doyen de MM. les Comtes de Lyon, qu'il le nommoit pour tenir ſa place & agir en ſon nom.

La cérémonie s'eſt faite le 6. Septembre dernier. On avoit préparé avec beaucoup de magnificence une Salle du Couvent des

PP. Auguſtins. Au fond étoit, ſous un riche dais, le Portrait du Prince, & ſon Fauteuil élevé ſur une haute Eſtrade. Deux degrés au-deſſous étoit la place de M. le Comte de Montjouvent. A droite, on voyoit des Sièges diſtingués pour M. l'Archevêque & pour MM. les Comtes de Lyon, qui ſont venus au nombre de quatorze ; à gauche, d'autres Sièges pareils étoient préparés pour MM. le Commandant, l'Intendant, & les perſonnes titrées dans les divers Ordres de cette grande Ville. En face du Trône étoient les places de MM. les Prévôt des Marchands & Echevins, qui ont aſſiſté à la cérémonie en corps. Quand la Compagnie très-nombreuſe fut rangée & placée, un Religieux de la Maiſon, nommé le P. Cayrel, prononça un Diſcours ſur l'objet de la Fête, & en l'honneur de Mgr le Dauphin. L'Aſſemblée en parut très-ſatisfaite. Après

cette harangue, qui étoit courte; M. le Comte de Montjouvent, en Chape & en Mître, au ſon des Trompettes & des Tymbales, & au bruit de l'Artillerie, alla benir & poſer cette premiére pierre, dont voici l'Inſcription figurée comme elle eſt ſur le marbre.

LUDOVICUS
GALLIARUM DELPHINUS
LUDOVICI XV.
REGIS DILECTISSIMI FILIUS OPTIMUS
PRINCEPS
SOLIUM ET ARAS SUSTENTARE
NATUS
BASILICÆ AUGUSTINIANÆ
INITIALEM LAPIDEM
SOLEMNITER POSUIT
MANU
MARIÆ - EUGENII DE MONTJOUVENT
DECANI COMITUM LUGDUNI
ANNO SALUTIS M DCC LIX.

J. B. FLACHAT EQUITE TORQ. MERC. PRÆF. PETR. THOM. GONIN DE LURIEU. CAMILL. DARESTE. FRANC. LUD. CLAPASSON. JAC. DAUDÉ COSS. LUGD. PRÆSENTIBUS.

Leonardo Roux operis Architecto.

Après la position de la pierre, la Compagnie rentra dans la Salle; on dressa le Procès-verbal de toute la cérémonie; le soir, il y eut illumination & quantité de fusées volantes furent tirées en signe de réjouissance. L'Inscription sera aussi placée à l'entrée de l'Eglise en dedans: & au-dessus du Portail seront mises en amortissement les armes de Monseigneur le Dauphin, comme Fondateur de l'Edifice.

Le Public a beaucoup applaudi au goût, à la décence, au bon ordre qui ont dirigé, accompagné, exécuté cette Fête. Il faut espérer que la célérité de l'Architecte & des Constructeurs répondra pleinement au début de cette brillante fondation.

De Paris.

On distribue un *Plan de Philosophie*, qui sera suivi de l'exé-

cution en huit Volumes *in*-12. Chez Prault, Quai de Gesvres. On partage toute la Philosophie en Science de l'existence des Etres, en Science de la grandeur des Etres, en Science de la cause des Etres. La premiére est appellée *Empyrique*, la seconde *Mathématique*, la troisième *Philosophie* pure ou proprement dite. On doit donner la Mathématique en François, & les deux autres parties en Latin. On suivra dans la *Mathématique* les principes ordinaires. L'*Empyrique* ne sera que l'Histoire des corps existants & de l'ame humaine. La *Philosophie* pure contiendra Logique, Métaphysique, Physique, Morale. Tout cela d'un style un peu plus lié, plus suivi, plus agréable que celui de l'Ecole. Nous croyons qu'il y a de fort bonnes vuës dans l'Auteur de ce Projet, mais nous n'en garantissons pas le succès.

Histoire d'Angleterre depuis la descente de Jules César jusqu'au Traité d'Aix-la-Chapelle en 1748. Par M. SMOLLETT, M. D. Traduit de l'Anglois par M. TARGE, Correspondant de l'Académie Royale de Marine. (Deux Volumes *in*-12.) *A Orléans, chez Rouzeau ; & se trouve à Paris, chez Desaint, Saillant, Desspilly, Debure l'aîné.* L'Histoire Angloise de M. Smollett a été analysée depuis peu dans nos Mémoires, & il nous reste même encore à parler du dernier Volume. Nous ne devons donc pas donner un Extrait suivi de la Traduction qu'en vient de faire M. Targe. Il nous suffit d'indiquer les caractères de son travail, & d'inviter par-là le Public à lui faire l'accueil qu'il mérite. M. Smollett est, à tout prendre, un bon Historien d'Angleterre. Quoique partial encore & peu équitable en ce

qui concerne la Religion Catholique, il est cependant plus modéré qu'une infinité d'autres Ecrivains de sa Nation. M. Targe prend soin, dans des Notes placées au-bas des pages, de le rappeller aux termes précis de la plus exacte vérité : ce qui n'empêche pas que l'Ouvrage, même François, ne suppose encore des Lecteurs sages, attentifs, incapables de se laisser prévenir par les idées nationales de l'Auteur Anglois. M. Targe est un Traducteur qui pense à tout; au sens de son Auteur, aux Notes dont l'Original est enrichi, aux éclaircissements ou adoucissements dont ce Texte a besoin : il donne même en forme de Préface une Description circonstanciée des Isles Britanniques : une Carte Géographique auroit probablement fait plaisir aux Lecteurs : il sera aisé de la mettre dans les Volumes suivants. Nous avertissons que

toute cette Hiſtoire pourra remplir quinze ou ſeize Tomes. Le ſtyle de Smollett eſt aſſez concis & nerveux : on en retrouve des traces dans la Traduction ; & en général ce dernier Ouvrage fait autant d'honneur aux lumières qu'à la ſageſſe de M. Targe. Nous croyons pouvoir le prier de répandre dans ſa narration plus de repos & d'intervalles ; c'eſt-à-dire que les phraſes y paroiſſent quelquefois trop longues & le récit trop périodique. Nous ſentons combien il eſt difficile de préſenter une Hiſtoire, dont le fond eſt Anglois, comme un Livre de la premiére main, comme une Hiſtoire compoſée originairement en notre Langue ; mais c'eſt à quoi l'Auteur de celui-ci doit tendre, & c'eſt ce que nous pouvons eſpérer de ſes talents.

On voit, depuis quelques jours, une *Lettre* adressée *à M. Gresset, au sujet de celle qu'il a publiée sur la Comédie.* C'est une Brochure de 16 pages, toute à la louange des sentiments & de la démarche de M. Gresset. On y prend sa défense contre les discours d'un Public qui ne censure que parce qu'il est fort éloigné d'imiter. On appuye sur les grands principes qui ont déterminé cet Ecrivain si estimable à ne vouloir souffrir, dans ses Œuvres, nulle licence, nul terme capable de causer le moindre scandale. On ne laisse pas de rappeller les principaux caractères de ces Pièces si ingénieuses qui ont fait l'agrément de tous les Lecteurs polis & délicats. On invite ce bel esprit à s'occuper d'Ouvrages utiles aux Mœurs & à la Religion. Il faut lire cette Lettre dans l'esprit qui l'a fait naître. L'Auteur a dû être

imé d'un bon zèle, & très-sen-
ıle aux intérêts du vrai bien qui
: l'amour de Dieu & le soin du
lut. Nous croyons qu'il s'est
issé, dans ce petit Ecrit, quel-
ıes expressions qui pourront être
ı objet de critique ; & qu'en
rticulier deux ou trois phrases
la page 10e peignent trop l'*Epi-
risme*, qu'il semble néanmoins
ıe l'Auteur veut décrier. *Non
o paucis offendar maculis.* Il y
le la force & du beau dans cette
urte production, avec un petit
tail de bonne critique sur les
uvres de M. Gresset. L'Auteur de
tte Broch. doit allier les connois-
nces & l'exercice des Lettres à
ı grand fond de Religion.

On publie le *Prospectus* d'un
vre en huit Volumes *in*-4°.
ant pour titre : *Le Cabinet Hé-
ldique & Généalogique, ou Ta-
e par ordre alphabétique de*

toutes les Généalogies imprimées des familles de France. L'Auteur disserte un peu dans ce *Prospectus* sur les trois sortes de *Noblesse* que nous connoissons ; la premiére, dont l'origine se perd dans l'Antiquité ; la seconde, qui a été acquise par de belles actions & dont on connoît la source ; la troisième, qui est attachée à des charges venales. Si l'on en juge, par les Articles cités comme modèles, l'Ouvrage ne sera pour chaque Famille ou Maison qu'un Abrégé. *On souscrit chez Grangé, rue de la Parcheminerie.* Nous osons inviter l'Auteur très-estimable par ses recherches, à ne se pas négliger sur le style : son entreprise n'est pas une affaire d'éloquence ou de bel esprit ; mais l'élocution doit être bonne & exacte par-tout.

Guillyn, Quai des Augustins, a des Exemplaires d'un Livre im-

primé à Dijon chez Deſventes, ſous le titre de *Ordo perpetuus divini Officii juxta ritum Breviarii ac Miſſalis S. R. E.* C'eſt un Calendrier perpétuel qui diſpenſe d'acquérir chaque année ce qu'on appelle, en ſtyle Eccléſiaſtique, l'*Ordo* ou le *Bref*, relativement au Breviaire Romain. Tout l'art de ce Catalogue Liturgique conſiſte dans XXXV. Calendriers, ſelon le nombre des jours auxquels peut tomber la Fête de Pâques : car les termes de cette grande ſolemnité ſont le 22. de Mars & le 25. Avril, intervalle de 35 jours. On avoit déja tout-à-fait en grand, dans l'Art de vérifier les Dates, un Calendrier perpétuel. Ainſi l'Auteur de l'*Ordo perpetuus* n'a eu que la peine de ſuivre ce guide & d'y ajuſter tous les détails des Fêtes du Bréviaire. Un Livre de cette nature eſt d'un uſage continuel & d'un prix ineſtimable pour

les Prêtres qui ne ſont pas à portée de ſe procurer chaque année le *Bref* courant. Tels ſont les Voyageurs en pays étrangers & les Miſſionnaires : le format de cet *Ordo* eſt commode, le caractère fort net & l'exécution bonne.

Briaſſon, rue S. Jacques, à la Science, publie le IX^e Tome de le *Table du Journal des Savants*, contenant une partie de la lettre S, la lettre T & la lettre V. Il y aura un dixième Volume, où ſe trouvera le reſte de l'Alphabet avec un Supplément de quelques Articles oubliés, & un Diſcours hiſtorique ſur l'inſtitution & les avantages du *Journal des Savants*, Chef & modèle de tous les autres Ouvrages périodiques.

Le même Libraire a reçu des pays étrangers pluſieurs Livres,

dont voici quelques-uns ; les autres seront indiqués dans un autre Journal.

Anacreontis Odæ & Fragmenta Gr. & Lat. cum Notis Jo. Cor. de Paw, *in*-4°. Trajecti 1732.

Aristæneti Epistolæ Gr. & Lat. cum Notis Jo. Merceri & J. C. de Paw, *in*-8°. Trajecti 1737.

Epictetus, Græcè, *in*-32. Glasguæ 1751.

D'Arnaud (Georg.) Dissertationes de jure servorum &c. *in*-4°. Leovardi 1744.

Ejusd. Conjecturæ variæ de Jure Civili, *in*-4°. Leovardi 1744.

Lechii (Ant.) Geometria practica & Theoretica, & Trigonometria, & Sectiones conicæ, *in*-8°. 4 Vol. Milano 1753 & 1758.

Ejusd. Newtonis Arithmetica, *in*-8°. 3 Vol.

L'Uomo, del Marchese Gorini Corio, *in*-4°. Luca 1750.

Essais sur l'Histoire Naturelle de la Mer Adriatique. Traduit de l'Italien de Vital Donati, *in*-4°. *fig. enluminées*. La Haye 1758.

Essais sur l'Histoire Naturelle des Coralines & autres productions Marines. Traduit de l'Anglois de Jean Ellis, *in*-4°. *fig.* La Haye 1756.

Plutarchi Apophtegmata Gr. & Lat. cum Annotationibus variorum, edente Mich. Mattaire, *in*-4°. Londini 1741.

Goldoni Nuovo Teatro comico, *in*-8°. 2 Vol. Torino 1758.

Eléments de Géomètrie d'Euclide, expliqués par Konig & par Kuipers, *in*-4°. *fig.* La Haye 1758.

Schewencke (M. Guil.) Catalogus Plantarum Horti Hagensis, *in*-8°. Hagæ 1752.

Traité des Droits des Communes & des Bourgeoisies, contenant

l'origine des Titres & des Qualités de Noble, de Bourgeois, de Serf ou Mortaillable ; la Conférence des Coûtumes du Royaume, touchant les Droits des Communes & des Bourgeoisies ; les Edits, Déclarations du Roi & Arrêts intervenus sur la matière du Droit des Communes, avant & depuis l'Ordonnance des Eaux, Bois & Forêts de 1669. (Petit in-12. de 350 pages.) Par M*** (Varsavaux) Avocat en Parlement. Chez Saugrain fils, au Palais. L'objet le ce Livre, assez savant sur la natière qu'il embrasse, est de faire oir qu'il y a des Coûtumes en ;ance, où le Droit des Commu-'s dans les Terres vagues a lieu, ême en faveur des simples Bourois & Habitants ; que, selon utres Coûtumes, au contraire Terres vagues appartiennent Roi ou aux Seigneurs. Il étoit ortant de fixer, une bonne

fois, les connoissances publiques à cet égard : car, en cette matière, il y a des invasions de part & d'autres. Dans quelques Provinces où le Franc-alleu est admis, les Seigneurs s'attribuent les Terres vagues & ne laissent aucun usage des Communes aux Habitants. Dans d'autres où le Franc-alleu n'est point connu, les Particuliers privent les Seigneurs de l'usage des Communes. On détermine ici les Droits respectifs. On rapporte les dispositions des Coûtumes, des Ordonnances, des Déclarations, des Arrêts. Il seroit à souhaiter que la matière fût traitée avec plus d'agrément, & sans appareil, souvent inutile, des termes familiers aux Praticiens. L'Auteur a beaucoup lu, & ses citations en font foi. Il pouvoit nous donner deux petits Traités également instructifs & agréables ; l'un historique sur l'origine des Communes;

Communes, partie dépendante de la matière féodale ; l'autre sur l'état actuel des Communes : dans l'un & dans l'autre, il auroit répandu des détails intéressants, des Critiques savantes, des Anecdotes curieuses. Nous l'invitons à remplir cette tâche quand il donnera une autre Edition de son Livre, qui est véritablement estimable pour le fond des choses & pour les recherches qu'il contient.

Traité général des Droits d'Aides. (Deux Parties *in*-4°. plus de 750 pages.) Par M. Lefebvre de la Bellande. A Paris, chez Pierre Prault, Quai des Gêvres. Cet Ouvrage contient toutes les dispositions qui ont été faites par le Gouvernement sur les Aides. Il nous semble que l'Auteur a mis beaucoup d'ordre & de méthode dans ses idées ; que ses recherches sont très-considérables ; qu'il a dû por-

ter, dans la compoſition d'un Livre de cette eſpèce, autant de patience & de ſang-froid que d'attention aux divers objets qu'il avoit en vuë ; qu'enfin les Juges qui connoiſſent de cette partie des Finances, trouveront ici tous les détails relatifs à leur fonction. A la tête, on voit une Vignette dont la penſée eſt de M. Cochin, & le trait de M. Prévôt. Une pauvre femme accablée ſous le poids des denrées qu'elle porte, eſt relevée par Mercure & par la Divinité des Richeſſes ; l'un & l'autre exécutant les ordres de la Juſtice qui préſide aux Aides. Ces quatre figures ſont belles & bien gravées.

Le Sieur Bertera, Interprète du Roi, propoſe par ſouſcription ſon *Dictionnaire Univerſel, François, Latin, Italien & Eſpagnol*, contenant non-ſeulement les mots & les phraſes de la converſation ordi-

naire, mais encore les termes & les expreſſions propres des Sciences, des Arts & des Métiers, *deux Volumes in-folio*, à 24 livres le Volume. La ſouſcription ſera ouverte depuis le premier d'Octobre 1759 juſqu'à la fin de Mars 1760, les Lundis, Mercredis & Vendredis, depuis trois heures du ſoir juſqu'à ſix, chez l'Auteur, rue Pot-de-Fer, troiſième porte à gauche en entrant par la rue du vieux Colombier.

Le Sieur Bertera ſe propoſe de ſuivre & d'abréger le *Dictionnaire de Trévoux* : on pourra voir le Manuſcrit avant même que le Livre ſoit rendu public. Cet Auteur eſt déja très-connu par les leçons d'Italien & d'Eſpagnol qu'il donne depuis long-temps à Paris, & par la Grammaire Italienne qu'il a publiée en 1747. On peut revoir, à ce ſujet nos Mémoires de la même année.

LETTRE DE M. L'ABBÉ DE WAILLY aux Auteurs de ces Mémoires sur quelques Expressions de notre Langue.

J'ai l'honneur de vous communiquer, MM. RR. PP., les remarques que j'ai faites sur quelques expressions de notre Langue. Je serois bien flatté qu'elles pussent trouver place dans vos Mémoires.

Première Expression.

On demande s'il faut dire *jusqu'aujourd'hui*, ou *jusqu'à aujourd'hui*. Vaugelas rapporte les deux sentiments & ne décide rien. Thomas Corneille & l'Académie, dans leurs Observations sur cette Remarque, prétendent qu'il faut dire *jusqu'à aujourd'hui*. André de Boisregard est du même sentiment dans ses Réflexions sur l'usage pré-

ſent de la Langue Françoiſe. L'Académie, dans la troiſième Edition de ſon Dictionnaire, eſt auſſi pour *juſqu'à aujourd'hui.* Comme l'uſage eſt partagé, j'oſerai, malgré ces autorités, être pour *juſqu'aujourd'hui.*

Je conviens, MM. RR. PP. qu'il faut dire : *On a remis cette affaire à aujourd'hui : On l'a aſſigné à aujourd'hui.* Mais je ne crois pas que pour cela il faille dire *juſqu'à aujourd'hui.* Dans ces phraſes : *On a remis cette affaire à aujourd'hui : On l'a aſſigné à aujourd'hui*, il y a ellipſe. C'eſt pour : *On l'a aſſigné à répondre aujourd'hui : On a remis cette affaire à terminer aujourd'hui :* & ſi l'on ne mettoit pas *à* avant *aujourd'hui*, l'expreſſion préſenteroit un autre ſens.

D'ailleurs ne pourroit-on pas dire que, dans ces phraſes, *aujourd'hui* eſt regardé comme un

nom ? N'est-ce pas dans le même sens que la Bruyere a dit : *Rien ne ressemble mieux à aujourd'hui que demain ?* N'est-ce pas aussi en ce sens que nous disons : *Aujourd'hui ressemble à hier : On a remis l'affaire à demain.*

Quoiqu'il en soit, je crois qu'il faut dire *jusqu'aujourd'hui*, comme nous disons *jusqu'ici*, *jusques-là*, *jusqu'auprès de Rouen*, *jusqu'à présent*, &c. *à présent* est, comme *aujourd'hui*, une expression adverbiale. On me dira peut-être : *Aujourd'hui* prend quelquefois *de*, comme *les gens d'aujourd'hui* ; pourquoi ne prendra-t-il pas *à* ? Voici ma réponse : *Ici*, *là*, *auprès*, *à présent* prennent *de* sans prendre *à* avec *jusque*. Quoiqu'on dise *loin d'ici*, *près de-là* : *il vient d'auprès de Rouen* : *les Ecrivains d'à présent* ; il est certain qu'on ne sauroit dire *jusqu'à ici*, *jusqu'à là*, *jusqu'à auprès de Rouen*, *jusqu'à*

présent. Donc on ne doit pas dire non plus, *jusqu'à aujourd'hui.*

Il me semble, en conséquence, qu'on pourroit établir cette régle : *Jusque* ne prend point la préposition *à*, quand il doit être suivi des mots *ici*, *là*, ou *d'*une expression adverbiale qui commence par la préposition *à*, comme *à présent*, *aujourd'hui*, *auprès.*

SECONDE EXPRESSION.

Sur cette Remarque : *Adjectif, quand il veut un article à part, outre celui du Substantif*, M. de Vaugelas établit une régle qui ne me paroît ni juste ni claire. La voici : Tout Adjectif mis après le Substantif, avec ce mot *plus* entre deux, veut toujours avoir son article, & cet article se met immédiatement devant *plus*, & toujours au Nominatif, quoique l'article du Substantif qui va devant, soit

en un autre cas, quelque cas que ce soit. Voici un exemple de cette régle : *C'est la coûtume des Peuples les plus barbares.....* Or, en disant *des Peuples les plus barbares*, il se voit que l'article du Substantif est au Génitif, & celui de l'Adjectif est au Nominatif. Il en est de même des autres cas : *J'ai obéi au commandement le plus juste* ; le voilà au Datif : *Je l'ai arraché des mains les plus avares de la terre* ; le voilà à l'Ablatif, & cela tant au singulier qu'au pluriel.

Que si l'on veut savoir, *continue M. de Vaugelas*, pourquoi l'article de l'Adjectif se met toujours ici au Nominatif, encore que celui du Substantif soit en un autre cas, ce qui semble bien étrange, la réponse est aisée : c'est parce qu'on y sous-entend ces deux mots, *qui sont*, ou *qui furent*, ou *qui sera*, &c.

Selon nous, il faut dire : *C'eſt la coûtume des Peuples les plus barbares : J'ai obéi au commandement le plus juſte*, &c. par cette régle générale toute ſimple.

Les Adjectifs comparatifs & ſuperlatifs ſe conſtruiſent comme les Adjectifs poſitifs. Ainſi, comme nous diſons : *Je parle de Louis le jeune : Je parle d'une matière plus délicate que brillante* ; nous diſons de même : *Je parle de la queſtion la plus difficile : Il a obéi au commandement le plus juſte.* Qui voudra traduire en Latin les Superlatifs *la plus difficile*, *le plus juſte*, les mettra au même cas que les Subſtantifs auxquels ils ſe rapportent. Et ſi l'on ne met point la prépoſition *de* ou *à*, entre le Superlatif & le Subſtantif, ce n'eſt pas, comme l'a cru Vaugelas, parce qu'on y ſous-entend ces mots *qui ſont*, *qui furent*, ou *qui ſera*, &c. c'eſt parce que la prépoſition n'eſt

point nécessaire en ce cas entre l'Adjectif & le Substantif.

Comme il est ici question du Superlatif, permettez-moi d'observer que le célèbre M. du Marsais pourroit bien s'être trompé, quand il a dit que dans cette phrase, *Deorum antiquissimus habebatur Cœlum*; c'est comme s'il y avoit *Cœlum habebatur antiquissimus e numero Deorum*. Il me semble que c'est *Deus* qui est sous-entendu : *Cœlum habebatur antiquissimus Deus Deorum*. En effet, comme je l'ai remarqué dans ma Grammaire, quand nous disons: *Le Luxembourg n'est pas la moins belle des promenades de Paris*; c'est comme s'il y avoit : *Le Luxembourg n'est pas la moins belle promenade des promenades de Paris*; & n'est-ce pas à cause de ce Substantif sous-entendu que le Superlatif relatif est suivi en François de la préposition *de*, & en Latin d'un Génitif?

TROISIÉME EXPRESSION.

Faut-il dire, comme le prétend M. Girard p. 218 du second Tome de ses Principes sur la Langue Françoise : *C'est un des Juges des plus habiles du Châtelet* ?* Quelques Grammairiens, *dit cet Auteur*, veulent qu'on dise : *C'est un des Juges les plus habiles*, &c. & toute la raison qu'ils en donnent, est qu'on ne répéte point cette préposition dans les exemples pareils à celui-ci : *C'est la coûtume des Peuples les plus barbares.*

---

* M. l'Abbé Girard dit *moins habiles* au-lieu de *plus habiles*. C'est qu'il avoit produit auparavant un exemple où se trouvoit *plus*, & qu'il vouloit varier son expression en mettant *moins*. Au fond, c'est absolument la même chose, & par l'un ou l'autre de ces exemples, sa doctrine est également rendue.

Quel raiſonnement ! ce n'e
ment pas un trait de bonn
que..... Jamais il n'y a,
doit y avoir redoublement
poſition pour les parties d'
& même complement : & t
jectif uniquement employ
qualifier, étant néceſſairen
à ſon Subſtantif pour ne fai
lui qu'un ſeul complémen
ſeulement il n'exige pas
pétition, mais il la reje
mellement. Tel eſt le cas
nier exemple cité : *C'eſt la*
des Peuples les plus barb
Mais lorſqu'on place un
pour ajoûter un ſecond
au premier, alors cet Adje
venant nouveau compléme
mande la répétition de la
ſition, parce que le génie
Langue veut qu'elle paroi
tête de chaque compléme
diroit donc :

C'eſt également la coûtu

Peuples les plus barbares & des plus civilisés, d'avoir un cérémonial pour les actions publiques.

C'eſt le cas où ſe trouve le premier exemple cité, & tous ceux où la ſpécification ſe fait par un rapport extractif. L'Adjectif *plus habiles* n'y eſt pas uniquement placé pour qualifier le Subſtantif *Juges ;* car alors il auroit fallu dire : *C'eſt un des plus habiles Juges du Châtelet.* Il eſt employé pour énoncer un ſecond rapport extractif. De façon qu'après avoir fait un premier extrait de la totalité des *Juges* par le moyen de la prépoſition *de*, on ſent qu'on n'a pas dit tout ce qu'on veut faire entendre, & que, pour rendre la penſée complette, il faut encore un autre extrait plus reſtraint, fait de ce nombre de *Juges* que le plus d'habileté diſtingue du reſte de leur totalité. Ce qui s'exécute, & ne peut s'exécuter autrement que

répétition de la prépoſition,
nité qui l'exclut. On la rép
même trois & quatre fois ſi
le demandoit, comme da
exemple :

C'eſt un des hommes d
décidants, des moins inſtrui
plus ſujets à la prévention,
mieux pourvus d'amour pro

Si l'on s'aviſoit de ne pa
ter la prépoſition, & de dire
un des hommes les plus
dants, les moins inſtrui
plus ſujets à la prévention,
mieux pourvus d'amour p
ce langage paroîtroit à
monde ce qu'il eſt, obſcur

PP., fort métaphysique. Voici, selon moi, ce qu'il y a de vrai.

1°. Il faut dire : *C'est également la coûtume des Peuples les plus barbares & des plus civilisés, d'avoir un cérémonial pour les actions publiques.* L'opposition qu'il y a entre *barbares* & *civilisés* fait qu'avant *des plus civilisés*, on sous-entend le Pronom *celle* (la coûtume) : *C'est également la coûtume des Peuples les plus barbares & celle des plus civilisés*, &c. Voilà pourquoi nous dirons de même au Positif : *C'est également la coûtume des Peuples barbares & des civilisés*, &c. La raison de ceci est, si je ne me trompe, qu'on répéte les prépositions & les articles avant les Substantifs & les Adjectifs qui expriment des choses ou des qualités opposées.

Je pense qu'il faut encore répéter les prépositions *de* & *à* avant

les Adjectifs, dans les phrases semblables aux suivantes : *C'est une des plus belles & des plus charmantes Editions : Il parle au plus ignorant & au plus entêté des hommes.* De sorte qu'on pourroit établir cette régle : Quand plusieurs Superlatifs relatifs sont avant un Substantif, les derniers prennent la préposition *de* ou *à* comme le premier.

2°. Je ne pense pas qu'il faille dire, comme l'a prétendu M. Girard, *c'est un des Juges des plus habiles du Châtelet.* Les Adjectifs superlatifs, comme je l'ai fait voir sur la Remarque de Vaugelas, se construisent comme les Adjectifs positifs. Ainsi, comme on ne diroit pas bien : *C'est un des Juges des habiles du Châtelet* ; on ne sauroit non plus dire : *C'est un des Juges des plus habiles du Châtelet.*

Ces phrases : *C'est un des Juges*

les plus habiles du Châtelet : C'eſt un des plus habiles Juges du Châtelet, me paroiſſent ſignifier la même choſe. Celles-ci, *un habile Juge, un Juge habile : un plus habile Juge, un Juge plus habile : le Juge le plus habile, le plus habile Juge*, ont aſſûrément la même ſignification : il me ſemble qu'il en eſt de même des premiéres.

Quand nous diſons : *C'eſt un des habiles Juges du Châtelet*, nous faiſons entendre que nous parlons non d'un d'entre les *Juges du Châtelet*, mais ſeulement d'un de ceux que l'habileté diſtingue des autres. De même, que ſignifient ces phraſes : *C'eſt un des Juges les plus habiles*, ou *C'eſt un des plus habiles Juges du Châtelet* ? Elles marquent, ſi je ne me trompe, que nous parlons d'un de ces *Juges du Châtelet*, qui ont le plus d'habileté.

Enfin, quand je dis : *C'eſt un*

des plus habiles Juges du Châtelet : C'eſt un des Juges les plus habiles du Châtelet ; je marque trois rapports : 1° Je parle d'un *Juge*. 2° D'un *Juge du Châtelet*. 3° D'un *Juge du Châtelet* parmi ceux que le plus d'*habileté* diſtingue des autres. Je ne vois pas que cette expreſſion : *C'eſt un des Juges des plus habiles du Châtelet*, exprime d'autres rapports ; & je la regarde comme mauvaiſe, parce qu'elle me paroît contraire à l'Analogie. Ce qu'il y a de *rapport extractif* dans ces ſortes de phraſes, eſt aſſez marqué par *un des* &c. ſans qu'il ſoit beſoin de répéter la prépoſition *de* avant le Superlatif. Je ſuis, &c.

15. d'Août 1759.

Le même M. de Wailly vient de publier l'Abrégé de ſa Grammaire Françoiſe ; très-bon Ouvrage, c'eſt-à-dire très-clair &

très-méthodique, dont nous avons rendu compte en 1754, temps de l'Edition. Il feroit à fouhaiter que l'Auteur voulût la redonner avec un peu plus d'étendue & une Table alphabétique. L'Abrégé, quoique réduit à un petit Volume, contient tout l'effentiel des éléments de notre Langue : il eft enrichi de bons exemples & d'une Table commode. *On le trouve chez Debure l'aîné, Quai des Auguftins ; & chez Barbou, rue S. Jacques.*

En raffemblant tout ce qu'a donné cet Auteur fur la Langue Françoife, il ne faut pas oublier fa *Réponfe aux difficultés nouvellement propofées contre la déclinabilité du Participe.* C'étoit une controverfe entre lui & un Philofophe eftimé, qui defiroit, comme quelques autres Obfervateurs des régles & des ufages de notre Langue, que le Participe François fût

indéclinable, & qu'on dît *la vertu que j'ai aimé* au-lieu de *que j'ai aimée.* La *Dissertation* composée sur cet objet & imprimée chez Brocas, la Veuve Bordelet & Barrois, a eu cours vers les premiers mois de cette année : nous croyons qu'elle mérite d'être lue. Mais M. de Wailly y a répondu pleinement, & a maintenu les anciens principes très-appuyés de l'usage & de l'exemple. Ce petit morceau a de plus l'avantage d'être fort bien écrit. *On le distribue aussi chez Debure & Barbou.*

Le même Imprimeur (Barbou) publie une autre Brochure de Grammaire, intitulée : *Méthode pour la Traduction du François en Latin, troisième Partie des Rudiments de M. l'Abbé V**** (Vallart) *D. L. A. D. A. huitième Edition.* C'est un Recueil d'Observations très-propres à diriger les

nfants dans la compoſition du atin. On commence par un Abrégé, concernant les Noms, les Pronoms, les Verbes, les Adverbes: uis viennent les Régles particulières rangées dans une ſorte d'ordre lphabétique. On trouve-là ce u'on appelle communement les *articules*, & c'eſt un Traité comlet, méthodique, excellent, en n mot, dans ſon genre.

RIX proposé par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres, & Arts de Lyon, pour l'année 1761.

L'Académie des Sciences, Belles-ettres & Arts de Lyon, propoſe pour le rix de Phyſique fondé par M. Christin, ui ſera diſtribué à la Fête de S. Louis 1761. le ſujet ſuivant;

Quelles ſont les cauſes qui ſont pouſſer le vin? Quels ſont les moyens de prévenir cet accident & d'y remédier ſans que la qualité du vin devienne nuiſible?

Toutes perſonnes pourront aſpirer à ce Prix. Il n'y aura d'exception que pour les Membres de l'Académie, tels que les

Académiciens ordinaires & les Vétérans. Les Associés résidants hors de Lyon, auront la liberté d'y concourir.

Caux qui enverront des Mémoires, sont priés de les écrire en François ou en Latin, & d'une manière lisible.

Les Auteurs mettront une devise à la tête de leurs Ouvrages. Ils y joindront un billet cacheté, qui contiendra la même devise, avec leurs noms, demeure & qualités. La Pièce qui aura remporté le Prix, sera la seule dont le Billet sera ouvert.

On n'admettra point au concours les Mémoires dont les Auteurs se seront fait connoître, directement ou indirectement, avant la décision.

Les Ouvrages seront adressés francs de port à Lyon chez M. Bollioud-Mermet, Secrétaire perpétuel de l'Académie, rue de l'Arcenal ; ou chez M. le Président de Fleurieu, rue Boissac ; ou chez Aimé de la Roche, Imprimeur de l'Académie, aux Halles de la Grenette, qui les fera remettre entre les mains de MM. les Secrétaires.

Aucun Ouvrage ne sera reçu après le premier Avril 1761. L'Académie, dans son Assemblée publique, qui suivra immédiatement la Fête de S. Louis, proclamera la Pièce qui aura mérité les suffrages.

Le Prix est une *Médaille d'or*, de la valeur de 300 liv. Elle sera donnée à celui qui, au jugement de l'Académie, aura fait le meilleur Mémoire sur le sujet proposé.

Cette *Médaille* sera délivrée à l'Auteur même, qui se fera connoître, ou au Porteur d'une procuration de sa part, dressée en bonne forme.

TABLE DES ARTICLES

Du mois d'Oct. 1759. II. vol.

ARTICLE CXIII. *Histoire des Mathématiques, &c.* Suite de l'Article LXXVIII. au II. vol. de Juillet. 2501

ART. CXIV. *Géomètrie Métaphysique, &c.* 2528

ART. CXV. *Pièces Philosophiques & Littéraires, &c.* 2549

ART. CXVI. *Troisième Lettre aux Auteurs de ces Mémoires sur les Temples du Christianisme.* 2574

ART. CXVII. *Eloge de Maurice Comte de Saxe, &c.* Discours couronné par l'Académie Françoise. 2595